U d'/of OTTAWA
39003002833811

FEMMES
DE LA RÉGENCE.

LAGNY. — Imprimerie d'Auguste LAURANT.

FEMMES

DE

LA RÉGENCE,

PAR

PAUL DE MUSSET.

I.

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
36.2
.M88
1841
v.1

LA

COMTESSE DE VERRUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/femmesdelargence01muss

I.

Un matin du mois de janvier 1685, les gens de l'hôtel de Luynes apprêtaient un grand carrosse de voyage dont les chevaux étaient commandés pour le coup de neuf heures. Hors les valets qui remettaient de l'ordre dans les salles basses où l'on voyait les débris

d'une noce qui avait eu lieu la veille, tout le monde dormait encore dans l'hôtel. La première fenêtre qui s'ouvrit fut celle de la grand'chambre où parut sur le balcon la mâle figure de M. de Luynes. Les traits de l'honorable duc exprimaient d'ordinaire cette sévérité mélangée de douceur que donnent les habitudes d'une vie pieuse; mais cette fois une profonde tristesse se lisait sur son visage et dans toute sa personne. Il suivit des yeux pendant un quart d'heure les préparatifs de voyage, et lorsqu'il donna quelques avis à ses gens du haut de la fenêtre, on s'aperçut, au son altéré de sa voix, du trouble où était son noble cœur. Aussitôt que cette voix eut résonné dans la cour, le reste de la maison s'éveilla, et un grand mouvement régna partout. Neuf heures allaient sonner quand le duc descendit en robe de chambre sur les marches

du perron, et demanda si l'on avait averti son gendre que les chevaux étaient attelés. A ce moment une jeune personne de quinze ans au plus, et d'une beauté remarquable, vint se placer à côté de M. de Luynes, et lui prit la main sans pouvoir parler. C'était sa fille, qui avait épousé la veille le comte de Verrue, et qui allait partir pour la Savoie.

— Vous voilà, Jeanne ? dit le duc sans oser regarder son enfant. Vous êtes en retard ; il faut toujours faire ce dont on est convenu. Neuf heures sonnent, montez en voiture. Où donc est M. de Verrue ?

La jeune femme ne répondit rien, et continua de presser la main de son père.

— Vous aurez beau temps aujourd'hui pour voyager, reprit le duc avec une émotion croissante. Vous pouvez faire quinze lieues, et coucher ce soir à Étampes.

Madame de Verrue gardant encore le silence, M. de Luynes se tourna vers elle à demi, et, lui voyant les joues inondées de larmes, il la saisit impétueusement dans ses grands bras.

— Je voulais éviter cela, dit-il en pressant sa fille à l'étouffer. Ces adieux ne font que nous déchirer le cœur et ne servent à rien. Vous aimez votre mari, vous allez être riche, heureuse et considérée à la cour de Turin. Ces pleurs ne sont pas raisonnables. Allons, c'est assez. Je vous défends de pleurer davantage.

M. de Luynes pleurait lui-même de tout son cœur ; mais, par un effort prodigieux de la volonté, le pauvre père dompta son chagrin, et reprit ses airs de sévérité en ajoutant :

— Ma fille, sachons accepter notre destin

comme Dieu nous le fait. Nous ne serons pas toujours séparés. Votre mari vous amènera quelquefois en France; j'irai vous voir en Savoie, je l'espère. Faites en sorte que l'on vous aime là-bas, et que j'entende toujours bien parler de vous.

Il y a dans les caractères énergiques un ascendant qui communique la force et enseigne aux autres à se dominer eux-mêmes. Madame de Verrue essuya ses yeux et répondit avec calme :

— Ne craignez rien, mon père, je n'oublierai jamais que je suis une de Luynes, et que l'honneur de votre nom est attaché à ma conduite.

Ils étaient remis de leur trouble au moment où le jeune mari descendit de son appartement. Le duc embrassa son gendre.

— Je vous épargne, lui dit-il, les éternels

sermons que font les pères. Adieu, mon ami. Je vous ai donné ce que j'avais de plus cher au monde, mais je ne le regrette pas. Aimez ma fille le plus que vous pourrez.

Le gendre s'écria, selon l'usage, qu'il était le plus heureux des hommes, et les jeunes gens montèrent en carrosse. Lorsqu'ils furent sortis de l'hôtel, M. de Luynes soupira en levant les yeux au ciel et gagna son oratoire en murmurant tout bas :

— Cela est dur, bien dur à mon âge; mais elle, avec ses quinze ans, je gage qu'elle rit déjà et se console. Ces chers enfants! Ils sont tous deux beaux comme le jour!

Le comte de Verrue, qui portait un des grands noms du royaume de Savoie, était en effet l'un des plus beaux cavaliers de ce temps-là. Sa fortune était considérable, et ses emplois à la cour de Turin les premiers et les plus hono-

rables. Sa mère avait la charge de dame d'honneur auprès de la duchesse de Savoie. Il avait du crédit, devant lui un avenir aussi assuré que brillant. L'ambassadeur de Turin à Paris l'avait emmené avec lui pour visiter la France, et le jeune comte s'était tout de suite épris de mademoiselle de Luynes, aux bals de Versailles, où elle venait de débuter avec éclat, comme toutes les beautés dans leur fleur. Jeanne, qui était du second lit de M. de Luynes, ne possédait presque rien. Son père ne l'eût jamais mise au couvent contre son gré, mais elle courait le risque d'être long-temps à marier; aussi, quand M. de Verrue demanda sa main, on l'accueillit avec joie et reconnaissance. Le comte avait vingt ans, des manières du meilleur ton, l'esprit un peu épais, mais un caractère doux et facile à vivre. Le duc de Savoie avait donné son con-

sentement au mariage dans les termes les plus flatteurs pour M. de Luynes, en promettant quelques faveurs nouvelles aux époux à leur arrivée dans Turin. Le plus habile devin eût donc été bien embarrassé de prédire par quel côté une union formée sous de tels auspices pouvait engendrer des orages et des malheurs, surtout en considérant l'amour tendre des jeunes gens l'un pour l'autre, les excellents principes de la comtesse, sa vertu et sa raison. Cependant on verra bientôt comme elle fut menée à mal, pour ainsi dire de force et malgré elle ; tant il est vrai que le sort sait parfois creuser devant nous de ces précipices où le pied le plus prudent et le plus sûr doit finir infailliblement par tomber.

Jeanne de Luynes était une jolie et fraîche personne, avec des yeux noirs, de belles dents, une physionomie tour à tour sérieuse ou en-

jouée, selon ce qui passait dans ses idées, qui étaient fort mobiles. Elle avait l'imagination vive et facile à frapper, mais soutenue par assez de bon sens. Lorsque l'ennui la venait chercher, elle le supportait mal, comme toutes les femmes. Avec de bons procédés et de la douceur on en faisait ce qu'on voulait; mais l'injustice ou la tyrannie pouvaient la jeter dans les plus terribles écarts, une fois qu'elles avaient dépassé la dose de patience que le ciel lui avait donnée. On comprenait aisément que, si elle eût été mal mariée, sa tête aurait pu la mener loin; mais en la voyant unie à un mari jeune, complaisant et à son goût, il ne semblait plus possible qu'elle dût jamais faillir.

M. de Verrue et sa femme mirent amoureusement un grand mois à faire le voyage à petites journées. Ils étaient fort impatiemment

attendus à Turin par les amis et la famille du comte. Madame la comtesse douairière de Verrue caressa beaucoup sa bru. Elle se mit sur le pied de l'embrasser six fois par jour et l'accabla de soins jusqu'à l'importuner. Cette douairière était une grosse femme chargée de graisse et fort colorée par la couperose. La galanterie l'avait tenue jusqu'à cinquante ans, et de sa jeunesse un peu trop riche en chapitres de roman, elle avait gardé une morale commode et des oreilles qui ne s'effarouchaient pas pour des riens. A travers tous ces frais de tendresse, la jeune bru, qui avait de l'intelligence, démêla dans les mines de la douairière quelque chose de sec et d'impérieux qui ne promettait rien de bon; c'est pourquoi elle se tint sur la réserve avec sa belle-mère, et ménagea de son mieux une affection qu'il fallait tâcher d'entretenir long-temps pour vivre

pacifiquement. Le reste de la famille se composait d'une dizaine de sots, d'ignorants et d'âmes basses qui formaient à Turin ce qu'on pourrait appeler la populace de la cour.

Le jeune duc Victor-Amédée vivait alors retiré dans son palais, et n'aimait en fait de délassements, que la musique; aussi avait-il la meilleure symphonie qui fût en Europe. Il ne recevait qu'une fois la semaine, et personne, hors ses chambellans, ne le voyait dans son particulier. Sous les apparences d'une grande froideur qui existait dans son maintien, ce prince avait de la chaleur d'âme, et son regard ferme annonçait qu'il avait au service de ses passions deux qualités redoutables, la résolution et la persévérance.

Madame de Verrue ne reçut pas du roi de Piémont l'accueil que les lettres avaient fait espérer. Soit que le prince fût distrait par ses

projets politiques, car il en avait de fort grands, soit que les airs à la française ne fussent pas à son goût, il ne montra pas la bonne grâce qu'on attendait de lui. A l'instant de la présentation, il fixa sur la jeune dame un regard long et impassible dont elle perdit contenance; il murmura ensuite quelques mots de bienveillance, et une fois qu'il eut détourné les yeux, il ne les dirigea plus de tout le reste du jour sur la nouvelle arrivée. Comme la seconde visite au château se passa de la même façon, la douairière et tous les Verrue en eurent de l'inquiétude, et répétèrent dix fois avec chagrin que la jeune bru n'avait pas le bonheur de plaire à Son Altesse. Au bout d'un mois, voyant que les manières du prince ne changeaient point, les Verrue s'agitèrent en disant qu'il fallait pourtant que cela eût une fin. Après le second mois ils tournèrent leur

dépit contre leur bru, et lui commandèrent de faire en sorte de gagner les bonnes grâces du prince. Mais le troisième mois s'étant écoulé sans aucun amendement, on déclara que la petite avait un mauvais caractère, une indifférence coupable pour les désirs de sa famille, et qu'on verrait à trouver quelque moyen de la mettre à la raison. Le comte, qui aimait sa femme, était seul à parler pour elle contre les autres ; mais n'ayant aucune éloquence, il se laissait battre, et la langue formidable de la douairière lui coupait la parole au premier mot, en sorte que Jeanne de Luynes en vint bien vite à mener une vie fort maussade et à soupirer en pensant à la maison paternelle. Avec son inexpérience de quinze ans, la pauvre petite ne comprenait rien à cette froideur extrême du prince. Un soir elle prit son grand courage et se mit dans l'esprit de triompher

des injustes préventions du duc de Savoie et de briser la glace en l'obligeant à s'expliquer. Elle choisit le moment où Son Altesse parlait à une dame assise devant le feu, et vint poser un pied sur les chenets à l'autre coin de la cheminée. Quand le duc eut fini sa conversation, il se trouva, en changeant de posture, tout auprès de la comtesse, et voyant qu'il ne pouvait éviter de lui adresser la parole, il en parut contrarié, ce qui jeta madame de Verrue dans un trouble cruel. La symphonie jouait dans cet instant des airs de la cour de France.

— Reconnaissez-vous cette musique? demanda le prince à la comtesse.

— Sans doute, répondit madame de Verrue, et les souvenirs qu'elle me remet à l'esprit m'inspirent de la tristesse.

— Je comprends : vous regrettez votre

pays. Vous n'aimez point les habitants du Piémont.

— Ce sont eux qui ne m'aiment point, et il est impossible à mon âge d'être heureusement au milieu de gens à qui l'on déplaît.

— Je pensais plutôt, reprit le duc, que vous aviez de l'ennui et que notre cour ne vous semblait pas digne de vous?

— Votre Altesse plaisante : je ne demandais en venant ici, qu'à me voir faire aussi bon visage qu'aux autres, pour m'y trouver à l'aise.

Madame de Verrue, qui avait enfin surmonté son trouble, leva les yeux pour voir comment ses reproches seraient accueillis du prince. Elle s'aperçut alors avec étonnement que Son Altesse avait les mains tremblantes et que le rouge lui montait aux joues.

— Vous vous trompez, dit M. de Savoie, si

vous croyez qu'on ne vous aime point ici ; ce que vous avez pris pour de l'aversion, c'était de la crainte.

La douairière de Verrue se réjouissait de loin, en voyant le duc en conférence avec sa bru ; mais elle fut saisie d'effroi lorsque M. de Savoie quitta brusquement la comtesse et dit à la symphonie :

— Jouez-nous d'autres morceaux, Messieurs ; votre musique française n'amuse point madame de Verrue.

Jeanne de Luynes rentra chez elle fort rêveuse. Elle se laissa gronder par les Verrue sans prendre garde à leur colère, et dans l'instant où la famille entière décidait que jamais cette petite orgueilleuse ne saurait faire sa cour, elle comprenait intérieurement que le duc de Savoie était amoureux d'elle; et en

effet la comtesse n'eût pas été une femme si elle eût tardé plus long-temps à s'en apercevoir.

II.

Avec le jour du lendemain arriva une grande nouvelle. Depuis plus de cinq ans on n'avait point dansé au château, et le prince venait de dire à son lever qu'il voulait donner des fêtes. Les dévôts, qui sont toujours des gens extrêmes, s'en effrayèrent comme d'une idée infer-

nale, et virent déjà leur règne détruit par le luxe de Versailles et le régime des favoris et des maîtresses. Ils prirent des airs plus affligés que s'il se fût agi d'une guerre; mais la jeunesse et les femmes commandèrent gaiement leurs habits de danse et se préparèrent aux amusements.

Les Verrue furent distraits de cette nouvelle par une autre qui leur vint en même temps et qui les touchait davantage. Le comte fut appelé dans le cabinet du prince et on lui donna une mission secrète auprès du roi d'Espagne. Cette grande faveur aurait dû étonner toute la famille, car M. de Verrue, avec son esprit borné, ne semblait guère propre à remplir des fonctions politiques ; cependant, excepté la comtesse, les Verrue regardèrent la chose comme fort naturelle. L'envoyé secret, charmé du personnage important qu'il allait

être, prit ses instructions et pouvoirs, et partit fort content, après avoir embrassé sa femme en lui disant de se bien divertir dans les bals, et de tâcher de se mettre mieux avec Son Altesse.

On commença les fêtes par un carrousel où M. de Savoie commandait le quadrille des Turcs, et l'on trouva que l'habit ottoman lui allait à ravir. Le prince de Vaudemont conduisait les Arabes. Tous deux firent merveille aux jeux de toutes sortes : l'un gagna le prix à la bague, et l'autre l'emporta dans les courses. M. de Savoie se distingua surtout au jeu des portiques, où il fallait enlever au galop des têtes de carton avec une lance. Les dames goûtèrent vivement ces beaux spectacles dont elles étaient fort sevrées, et les vainqueurs furent assez applaudis pour prendre goût à ces plaisirs. La douairière de Verrue, surchar-

gée de fard et de colliers, était au premier rang sur l'amphithéâtre et tenait à son ombre la jeune bru, qui fut la seule à comprendre, par les regards de Son Altesse, que la fête se donnait pour elle.

Le second jour fut employé à courir le cerf, les hommes à cheval et les femmes en carrosses couverts. Cet exercice se prolongea jusqu'à la nuit. Le gibier avait mené la cour à dix lieues de Turin, et il arriva qu'on fut obligé de coucher dans une maison de plaisance de Son Altesse. Des chariots avaient apporté le nécessaire pour les repas, en sorte qu'on ne manqua de rien. Le château était assez grand pour contenir tout le monde, et comme on s'était beaucoup fatigué, on se mit au lit en quittant la table. Madame de Verrue trouva qu'on l'avait logée dans une pièce fort retirée à l'extrémité des bâtiments; mais le maréchal

des logis ayant écrit son nom sur la porte, elle n'osa point demander un autre appartement. D'ailleurs, en examinant cette chambre, elle vit partout de bons verroux et ne s'effraya plus de l'isolement.

La comtesse, après avoir achevé sa toilette de nuit, renvoya ses femmes et s'enferma prudemment. Elle s'agenouilla ensuite sur un prie-dieu où elle récita dévotement ses prières à demi-voix. L'idée lui vint d'y ajouter quelques mots sur les dangers qu'elle avait entrevus dans l'avenir ; mais elle s'arrêta comme si elle n'eût point jugé qu'il fallût encore parler à Dieu et aux saints de choses aussi incertaines. Dans ce moment, une porte cachée s'ouvrit dans les boiseries, et M. de Savoie se trouva debout en face d'elle.

— Au nom du ciel ! Madame, s'écria le prince, n'ayez aucune crainte. Ce ne sont pas

de mauvais desseins qui m'amènent. Je vous aime, il est vrai, mais je ne vous respecte pas moins, et vous le comprendrez tout à l'heure.

— Vous employez un étrange moyen pour me prouver votre respect, répondit la comtesse avec fierté. Si vous voulez que je vous croie, il faut que Votre Altesse se retire à l'instant.

— Laissez-moi le loisir de m'expliquer, Madame, reprit le duc, et vous allez reconnaître qu'il y a dans ma conduite plus de délicatesse que vous ne pensez. Les princes ont le malheur de ne rien pouvoir faire sans que mille regards examinent leurs actions. Si je vous avais recherchée publiquement, la médisance n'eût pas manqué de s'exercer à vos dépens, car le vulgaire s'imagine sottement que nos désirs n'ont point d'obstacles. J'ai fait à votre réputation le sacrifice de trois mois

de silence et de tourments cruels ; mais il fallait bien finir par vous apprendre ma passion : c'est pour amener cette entrevue que j'ai donné des fêtes et conduit ici ma cour. Ne voyez donc dans ma présence à cette heure qu'un moyen naturel de vous entretenir sans témoin et sans danger pour votre honneur.

— Mais si une pareille démarche était connue, Monseigneur, je serais perdue sans ressource!

— Aussi ai-je pris toutes les précautions nécessaires pour qu'elle demeure secrète. Je n'ai point voulu employer l'entremise des tiers et des messages. Personne au monde n'a reçu mes confidences ; c'est à vous seule que j'ai voulu parler. N'est-ce pas agir mieux que les princes ne font d'ordinaire, et n'aurez-vous pas quelques égards pour tant de ménagements?

— Eh bien ! Monseigneur, je reconnaîtrai ce que vous appelez des ménagements par une réponse franche. Je suis d'une famille où l'on se conduit honnêtement. Lorsque j'ai quitté M. de Luynes, mon père, j'ai promis de faire en sorte qu'on parlât bien de moi, et je vous le déclare, je mourrais de confusion s'il pouvait un jour fixer sur sa fille son terrible regard en disant : « Jeanne, vous avez manqué à vos promesses et mis une souillure sur mon nom. » Outre que vous auriez à combattre une vertu orgueilleuse, Monseigneur, vous vous adressez à un cœur indifférent pour vous, car j'aime mon mari, et pour lui demeurer fidèle je n'ai à surmonter nulle séduction. L'idée de jouer le rôle honteux de maîtresse avouée d'un prince me fait horreur. Croyez-moi, n'attendez point pour vaincre cet amour qu'il soit devenu plus fort, et renoncez à vos pro-

jets : ils ne peuvent engendrer que des malheurs. Que cette conversation soit la dernière entre nous sur ce sujet, et si ma reconnaissance a quelque prix aux yeux de Votre Altesse, elle sera aussi grande que le sacrifice l'aura mérité.

— Je voudrais vous satisfaire, Madame, répondit le duc; mais dépend-il de moi de ne point vous aimer, et du moment que je vous aime, pourrai-je m'empêcher de vous le dire et de vous en donner des preuves?

— Et moi, Monseigneur, je fermerai l'oreille à vos discours, et je n'aurai point de regards pour ces preuves d'un amour auquel je ne puis répondre.

La figure du prince devint fort sombre, et des lueurs sortaient de ses yeux tandis qu'il répétait plusieurs fois en marchant avec agitation :

— Elle me mettra au désespoir !

Mais ces signes de mauvais augure inspirèrent plus d'impatience que de frayeur à la comtesse.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix tremblante, craignez d'en venir à des violences contre ma personne. Je ne survivrais pas d'un jour à mon déshonneur.

— Grand Dieu ! s'écria le duc, de quoi donc me supposez-vous capable ? Je ne suis point un scélérat, Madame, et c'est contre moi-même que ma douleur se tournera.

Jeanne de Luynes sentit qu'elle venait d'offenser injustement M. de Savoie.

— Hélas ! reprit-elle avec douceur, je suis aussi affligée de vos peines que des embarras où va me jeter ce funeste amour. Je vous en conjure, Monseigneur, renoncez à moi ; cherchez ailleurs les plaisirs auxquels votre mérite

et vos belles qualités vous donnent tous les droits du monde, et ne vous obstinez pas à vouloir une personne qui ne peut vous appartenir, lorsque cent autres beautés sont prêtes à vous offrir ce que vous souhaitez.

— Eh bien! dit le prince tristement, j'essaierai de vous obéir; mais jamais une autre n'occupera la place que vous avez dans mon cœur.

— Que je suis aise de voir Votre Altesse aussi raisonnable! Je prierai le ciel qu'il soutienne votre courage.

— Adieu, Madame! ne vous y trompez point, je vais être le plus malheureux des hommes.

Malgré la honte qu'il y a toujours, dans la passe galante où s'était mis le prince, à faire retraite devant une femme sans avoir gain de cause, M. de Savoie sortit comme il était venu,

par la porte dérobée ; mais ses idées ne prirent point le tour qu'il avait promis de leur donner, et quand le soleil parut, il était encore debout, songeant de toutes ses forces à quelque moyen de toucher ce cœur inabordable auquel il avait plus envie de plaire qu'auparavant. De son côté, Jeanne de Luynes, troublée par cette aventure et prévoyant qu'elle n'était point au bout de ses dangers, passa la nuit à demander secours à Dieu, et jura de se défendre avec autant de fermeté que le duc avait résolu d'employer de persévérance dans ses attaques.

Le lendemain, qui était le dernier jour des fêtes et le plus beau, la comtesse, de retour à Turin, prétexta une douleur de tête et resta enfermée. Elle eut le courage de renoncer aux danses et ne soupira qu'à peine deux ou trois fois en regardant ses robes de bal, puis

elle se mit au lit dans l'instant où les plaisirs commençaient. La douairière de Verrue était furieuse de ce contre-temps, car elle avait employé une semaine à donner à sa bru de bons avis pour faire la conquête du prince. Elle comptait sur cette belle occasion, et lorsqu'il lui fallut paraître seule à la cour, elle en prit un air si maussade que M. de Savoie devina de loin ce qui arrivait.

— Je vois que nous n'aurons pas madame de Verrue, dit le prince.

— Elle supplie Votre Altesse de l'excuser, répondit la douairière ; une indisposition...

— Nous connaissons ces maladies-là : c'est une continuation de ce mépris dont la comtesse fait profession pour nous.

— Du mépris ! s'écria la vieille dame. Sainte Vierge ! si je le croyais, je la renierais pour ma bru et je la renverrais en France. Et où

aurait-elle pris cela? ce n'est pas parmi les Verrue, qui sont des serviteurs éprouvés de Votre Altesse.

— Ne vous effrayez point; nous permettons à la comtesse de trouver nos fêtes sans agrément auprès de celles de Versailles. Nous serons plus favorisés peut-être une autre fois.

Le prince laissa la douairière fort rouge et fort essoufflée de ses apostrophes sanglantes. Elle en murmura entre ses dents toute la nuit. M. de Savoie n'était guère plus content qu'elle. En dépit de son pouvoir sur lui-même et du masque dont il savait couvrir ses passions, on vit bien qu'il avait des épines dans l'imagination, mais on était à cent lieues d'en savoir la cause. Les danses n'étaient pas terminées, quand la douairière rentra chez elle et courut au lit de sa bru pour lui conter ses peines et la quereller fort aigrement. Elle lui en fit

tant de bruit pendant trois heures, qu'elle lui procura véritablement un feu de tête abominable.

Comme le prince ne manquait jamais à envoyer chez les dames qui étaient malades, il choisit pour messager auprès de la comtesse un gentilhomme du pays de Bavière, qui remplissait ponctuellement ses commissions, et qui n'eût voulu pour rien au monde ajouter ou supprimer un mot au discours qu'il avait à porter.

— Monseigneur, dit-il à madame de Verrue, a beaucoup regretté que votre tête fût assez mal disposée pour le priver du plaisir qu'il se promettait à vous voir. Le désir qu'il avait de vous être agréable lui semblait mériter plus de succès et une meilleure récompense.

— Vous l'entendez, ma bru, s'écria la

douairière ; peut-on dire les choses plus obligeamment ? Et vous osez croire que Son Altesse est mal disposée pour vous ! Allez, vous êtes une imprudente et une ingrate.

A quelque temps de là il y eut encore des danses au château, et cette fois M. de Savoie prit ses mesures pour que la comtesse n'y manquât point, en la priant de figurer dans un quadrille de costumes. C'était une faveur qu'elle ne devait pas songer à refuser, sous peine de convertir sa maison en enfer et tous les Verrue en autant de diables acharnés contre elle. Les bergeries étaient fort de mise alors. Le chapeau de fleurs et la robe relevée allaient admirablement à la comtesse, c'est pourquoi elle se consola un peu de la violence qu'on lui faisait par le grand effet que produisit sa beauté. Son entrée de ballet fut un triomphe. La crainte où elle était que le suc-

cès ne vînt à augmenter l'amour du prince, répandait encore sur elle ce charme inexprimable et particulier que donnent la pudeur et la modestie. Les hommes parlèrent dans le phébus du jour de leurs cœurs transpercés d'outre en outre et des traits de Cupidon. Les rimeurs s'exercèrent au madrigal, et, pendant toute cette nuit joyeuse, les yeux noirs de Jeanne de Luynes furent comparés à des étoiles; son regard fut plus doux que le velours; son front eut la blancheur de l'albâtre; ses lèvres l'éclat du corail; ses dents furent des perles fines, et ses doigts de l'ivoire tourné par les mains des dieux. M. de Savoie était le seul qui ne dît mot; mais dans un instant où la comtesse le regardait avec un air d'inquiétude que sa bonté d'âme faisait ressembler à de la tendresse, on vit le prince pâlir et chanceler comme un homme blessé par une arme

invisible. On l'emporta à demi évanoui, et cette indisposition fut attribuée à la chaleur qui régnait dans les appartements.

Lorsqu'elle rentra chez elle, madame de Verrue comprit devant son miroir qu'elle avait dû en effet porter au comble l'incendie qui dévorait le cœur de Son Altesse ; elle se plaignit intérieurement du malheur de ne pouvoir pas être belle sans que cela fît des ravages, puis elle se mit au lit où elle rêva des quadrilles et de son chapeau de fleurs.

Pendant ce temps-là le prince, plongé dans une sombre tristesse, laissait aux portes ses gentilshommes et ses chambellans. On ouvrit enfin aux grandes entrées, et le coucher se passa fort silencieusement ; mais tout à coup Son Altesse jeta ses cheveux (1) avec colère

(1) On ne se servait pas du mot de perruque du temps de M. de Savoie.

à l'autre bout de la chambre, et s'écria :

— Il faut que cela ait une fin !

Et les courtisans, ne sachant à quoi attribuer cette brusquerie, pensèrent que le royaume de Savoie allait rompre l'alliance avec Louis XIV et se tourner du parti de l'Espagne.

III.

En parlant ainsi, le jeune roi de Piémont faisait selon la mode des princes habitués à voir tout céder à leurs désirs; mais il oubliait qu'il n'est pas de monarque assez puissant pour disposer d'une vertu qui ne veut pas se rendre. L'amour est comme la grace céleste :

c'est un dieu qui le fait descendre dans les cœurs, et tant qu'il n'y est point venu, le bouleversement d'un empire serait encore sans effet; le prince devait l'apprendre à ses dépens.

Pour une fois qu'elle était allée aux fêtes, madame de Verrue avait fait sagement de se divertir et d'être aussi jolie qu'elle pouvait, car le lendemain elle s'éveilla ayant à son chevet tout le cortége imposant de la prudence, de la raison et des scrupules, qui lui prouvèrent, pendant trois heures qu'elle mit à réfléchir, la nécessité de ne plus s'exposer aux dangers des plaisirs. Quoiqu'il dût lui en coûter beaucoup à son âge de garder le logis au bruit des violons, elle résista obstinément aux invitations et aux prières. Les carrousels, les jeux et les ballets se succédèrent sans qu'elle y voulût paraître. Le prince eut beau envoyer

des parlementaires et les Verrue gronder jusqu'à la rage, elle fit la malade et ne bougea de sa chambre. Cependant, comme la privation d'air et d'exercice aurait pu nuire à sa santé, la comtesse demanda la permission de se rendre à la campagne, dans l'un de ses châteaux. La douairière, devinant aussitôt qu'il y avait une mauvaise volonté cachée, entra en fureur.

— Vous n'irez point à la campagne, disait-elle à sa bru; vous fuyez la cour par méchanceté pure, pour nous brouiller avec Son Altesse et faire tort à votre mari. Cette conduite n'est point d'une personne honnête, et nous saurons vous contraindre à l'obéissance.

— Je vois bien, répondit la comtesse, que le moment est venu de vous tout dire. Apprenez, Madame, que le prince est amoureux de

moi, qu'il me l'a déclaré depuis long-temps, et que je fuis la cour pour me dérober à ses poursuites.

La douairière eût désiré ardemment que M. de Savoie aimât sa bru pour tirer un admirable parti de la passion du prince; mais ce surcroît de bonheur l'eût tant réjouie qu'elle n'osa point l'espérer.

— Voilà encore de vos extravagances, s'écria-t-elle; vous vous mettez cela en tête pour faire l'importante. Monseigneur ne songe point à vous.

— Je vous assure, Madame, que c'est la vérité. Je vous répéterai toutes les paroles de Son Altesse, et vous verrez que ma conduite n'est que prudence et honnêteté.

Jeanne de Luynes raconta tout ce qui s'était passé entre elle et le prince; mais la douairière feignit de n'en rien croire, et répéta que c'était des chansons.

— Le grand dommage, disait-elle, quand Son Altesse vous ferait la cour! Vous avez donc bien peu de vertu, si vous ne pouvez entendre quatre mots de galanterie sans trembler? Mais cela n'a pas de vraisemblance, et je croirais plutôt que vous voulez attirer l'attention de monseigneur.

Ces paroles injurieuses ouvrirent encore la source des larmes, qui coulèrent à grands flots sur les belles joues de la comtesse. La guerre ne se met point ainsi dans une famille sans qu'il en transpire quelque chose au dehors. Les valets en causèrent entre eux; le bruit gagna les maisons du voisinage; il s'en alla jusqu'aux basses-cours du château, d'où il monta peu à peu dans les galeries et s'en vint tomber un matin dans l'oreille du prince. La nouvelle méritait qu'on y prît garde, car tous les moyens sont bons pour un amant d'arriver à ses fins.

— Ce que mes respects et ma constance n'ont pu gagner, pensa monsieur de Savoie, c'est la sottise des Verrue qui me le donnera.

Depuis ce moment, le prince ne songea plus qu'à bien alimenter le feu des querelles et pousser la douairière à tourmenter sa bru. Quand la vieille dame arrivait toute seule au château, il lui demandait en plaisantant si son fils était marié, comment étaient les dames de France, ou si monsieur de Luynes avait défendu à sa fille de voir la mauvaise compagnie; ces malices mettaient la douairière au désespoir et lui donnaient des rougeurs dont on riait encore pour augmenter son dépit. Bientôt il ne se passa plus un jour sans qu'il y eût des pleurs et des crises de nerfs chez les Verrue.

La comtesse avait écrit secrètement à son

mari pour se ménager un appui contre les tyrannies de la famille. Elle lui exposa tout ce qui arrivait, sans pourtant mentionner l'entrevue nocturne avec le prince, parce que ce sont là des choses que la plus honnête femme ne dit point à son mari. Elle tâcha de lui faire bien entendre que c'était pour son honneur qu'elle bataillait ainsi, et qu'il la devait soutenir; elle s'y prit adroitement pour garder le milieu entre le danger de trop effrayer le comte et celui de ne le pas toucher assez au vif; mais M. de Verrue n'avait pas toujours son intelligence à ses ordres. Il lut tout cela sans en voir le but, et s'imagina seulement qu'on se querellait chez lui pour des petites galanteries sans conséquence. Il répondit légèrement qu'il se fiait à la vertu de sa femme; qu'il la priait d'aller au château et de faire bon visage à Son Altesse; que si le prince était

vraiment amoureux, il ne convenait point d'en avoir l'air trop fâché, pourvu que le monde n'en parlât pas d'un ton à endommager la réputation de la comtesse. La douairière écrivit de son côté à son fils, et lui remontra qu'il la devait aider. L'ordre arriva de Madrid, en bonnes formes, d'obéir aux volontés de la belle-mère, et Jeanne de Luynes comprit alors qu'il n'y aurait plus de tranquillité pour elle si le ciel ne venait à son aide en lui inspirant quelque résolution extrême. Il y vint en effet, mais de la plus triste façon du monde. La comtesse, accablée par les soucis et l'inquiétude, fut prise d'une fièvre ardente. Comme le médecin qu'elle fit appeler lui donna des soins fort long-temps, cet homme, qui avait du mérite et du savoir, gagna insensiblement sa confiance. Elle l'instruisit de tout ce qui avait amené son mal, et lui

demanda secours contre ses oppresseurs. Le médecin fut touché du malheur et des dangers de cette aimable personne, et lui promit de la servir autant qu'il le pourrait.

Quand la comtesse fut mise en état de convalescence, M. de Savoie, pensant à profiter de l'ennui où elle devait être, eut soin d'envoyer auprès d'elle une certaine dame qui se chargeait des messages amoureux du prince, et qui faisait à son service un fort vilain métier. Cette femme représenta maintes fois à madame de Verrue tout ce qu'elle gagnerait à rompre avec une famille dont il n'y avait pas d'apparence que la sottise et la méchanceté pussent jamais s'amender. Elle lui démontra que sa position ne ferait qu'empirer avec le temps; qu'elle serait condamnée à vivre parmi des gens grossiers incapables de l'aimer et de la connaître; qu'elle y mourrait bientôt

de consomption, ce qui était un sujet de tristesse et de pitié pour le duc. A côté de ces peintures menaçantes on en glissait d'autres plus agréables. On parlait à la comtesse d'une vie libre et heureuse au milieu de la puissance et des plaisirs. On lui vantait le bonheur de se venger de sa famille par des faveurs et du mépris ; l'avantage de donner des ordres au lieu d'en recevoir, et de gouverner un État, car le prince lui voulait soumettre toutes les affaires de son royaume. Si l'on pense que Jeanne de Luynes avait naturellement l'imagination vive, qu'elle avait à peine seize ans ; que l'ennui, à cet âge, est difficile à endurer; que les Verrue ne lui laissaient pas de relâche, même pendant sa maladie, et que l'esprit se ressent toujours de la faiblesse du corps; on comprendra sans peine que ces discours tentateurs devaient porter un grand trouble

dans cette jeune âme. La comtesse était perdue si le médecin qui l'assistait ne l'eût sauvée par ses conseils et sa protection. Il assembla la famille et déclara que, si la malade n'allait point sur-le-champ prendre les eaux minérales de Bourbonne, elle n'échapperait point à la mort. Il fallut céder à l'ordonnance. La douairière avait un frère chanoine au chapitre de Chambéry, qui avait des rhumatismes; on lui écrivit pour lui proposer de mener sa nièce, et comme il accepta, Jeanne de Luynes partit avec joie pour la France, en remerciant de tout son cœur le médecin qui la sauvait d'une catastrophe. Quoiqu'il eût bien senti d'où partait le coup, M. de Savoie n'avait point osé refuser la permission. Il donna congé pour trois mois, et la comtesse eut tant de plaisir à faire ce voyage, qu'elle était à demi guérie avant d'arriver à Bourbonne, en

compagnie de son oncle, l'abbé Scalix ; c'est ainsi qu'on nommait le frère de la douairière.

M. de Luynes, qui ne savait rien encore des chagrins de madame de Verrue, apprit à la fois sa maladie, son rétablissement et son arrivée à Bourbonne. Il demanda au roi la permission de quitter Versailles pour deux semaines, et s'en vint rejoindre la comtesse. Le vénérable duc reconnut, à la manière dont sa fille pleurait en l'embrassant, qu'elle avait le cœur fort accablé.

— Je vois, lui dit-il, que mon enfant a bien des confidences à me faire, mais j'espère qu'elle n'a rien sur la conscience dont je doive m'inquiéter.

— Rien assurément, répondit madame de Verrue, votre honneur et le mien sont encore saufs, mais je ne puis vous taire qu'ils ont couru de grands risques.

La comtesse fit alors un récit complet de tous les maux qu'elle avait endurés, des importunités de M. de Savoie et des persécutions de sa famille. Elle alla même jusqu'à dire avec sincérité les tentations qu'elle avait eues et le précipice où elle serait tombée tout récemment si le médecin ne l'eût préservée en commandant ce voyage à Bourbonne. M. de Luynes changea plusieurs fois de couleur en écoutant ce long enchaînement de dangers et de tribulations. Il entra d'abord dans une terrible colère et répéta plusieurs fois :

— Je leur ôterai ma fille ! je la reprendrai de gré ou de force ! Ces misérables me la jetteraient dans le désordre !

Puis, sa grande sagesse triomphant bientôt de la passion, il sentit qu'une rupture ferait un scandale fâcheux, et qu'il fallait aviser à des moyens doux et secrets de mettre sa fille

à l'abri des séductions. Il réfléchit long-temps, pesa le pour et le contre de chaque chose et s'arrêta enfin à la détermination suivante : Écrire des lettres à la douairière et au mari pour leur reprocher leur imprudence sans trop d'aigreur, mais avec la sévérité nécessaire ; gagner l'abbé Scalix et lui faire assez entendre la raison pour qu'il prît le parti de sa nièce contre le reste de sa famille ; et si tout cela demeurait sans effet, enlever la comtesse et la ramener en France jusqu'à ce que M. de Savoie eût de l'amour pour quelque autre femme.

Ces projets étaient fort sensés, mais les meilleures choses rencontrent ici-bas de tels obstacles qu'on ne saurait trop s'étonner lorsqu'on voit les desseins d'un homme réussir sans que mille combinaisons s'en viennent à l'encontre. M. de Luynes avait un caractère

des plus nobles, une volonté ferme, de l'éloquence et de la logique, et ce furent précisément ces qualités qui le firent échouer, car les Verrue étant tous des sots et des méchantes âmes, il eût fallu leur parler le langage de la sottise, sans quoi on ne pouvait que les irriter. Dans sa lettre à la douairière, l'honorable duc reprochait avec modération à la vieille dame de n'avoir point voulu comprendre les scrupules de la comtesse et d'avoir pris pour de l'esprit de contradiction l'envie très-louable de bien garder l'honneur de M. de Verrue. Il assurait qu'il avait écouté sans prévention aucune les récits de sa fille, et qu'il avait reconnu dans les poursuites du prince toutes les apparences d'une passion d'autant plus dangereuse qu'elle se cachait avec plus de profondeur. Après avoir engagé la douairière à examiner cette affaire, et dit un mot

d'éloges sur la prudence dont il croyait qu'elle ferait preuve à l'avenir, il ajoutait, d'un ton qui annonçait une résolution inébranlable, que si, contrairement à ses espérances, on ne montrait pas plus d'égard pour les scrupules de la comtesse, rien au monde, ni les liens du mariage, ni la puissance d'un prince, ni la crainte d'un éclat, ni les prières, ni l'opposition même de la force, ne l'empêcheraient de retirer sa fille d'une maison qui devait se croire honorée de tenir à un homme de son nom et de sa qualité.

Au lieu d'être saisie de respect et de remords en lisant cette lettre, la douairière chiffonna le papier en s'écriant que M. de Luynes était un impertinent. Toutes les chairs de son gros visage tremblèrent des grimaces qu'elle fit dans sa fureur, et le passage suivant de sa réponse vint apprendre clairement à

l'honorable duc à quelles gens il avait affaire.

« Je sais assez, disait la vieille dame, comme il faut mener une jeune femme pour ne tenir compte des avis de personne. M. le duc n'a point songé que je suis la mère de M. Verrue, et qu'il serait plaisant de me vouloir enseigner à garder l'honneur de mon fils. Nous ne désirons point un éclat ; mais, s'il fallait en venir à cettre extrémité, l'on verrait que la famille à laquelle M. le duc est allié ne le cède en rien à la sienne, ni pour le nom, ni pour la qualité, encore moins pour le crédit et la puissance. »

Nous ne parlerons point de la réponse que M. de Verrue fit aux nobles remontrances de M. Luynes. La faiblesse et le défaut d'intelligence y éclataient si grossièrement, que le digne seigneur en soupira en disant tout bas :

— Voilà donc le belître qui est l'époux de ma fille !

Mais il cacha son mécontement à la comtesse, et lui laissa croire qu'il était plus satisfait de M. de Verrue que des autres. Désespérant de rendre le bon sens aux parents de son gendre, M. de Luynes voulut au moins tirer quelque parti de l'abbé Scalix. Il fit amitié avec lui pendant son séjour à Bourbonne, lui témoigna une confiance dont le chanoine se montra fort honoré; il plaida le plus doucement qu'il put la cause de sa fille, sans mal parler de la douairière, et , quand l'abbé eut assuré qu'il serait désormais le champion de sa nièce, le duc ajouta aux discours bienveillants un petit avertissement capable de frapper une imagination de chanoine italien.

— Monsieur l'abbé, dit-il avec des yeux

flamboyants, depuis vingt ans que je suis vieux, je n'ai point porté au tribunal de la confession un seul péché mortel; je n'ai employé mon courage et mes forces qu'à éteindre le reste de mes passions. Mais si mon honneur et celui de ma fille recevaient un outrage, il n'y aurait pas de jeune homme plus ardent à la vengeance, plus implacable ni plus cruel que moi. J'ai trois fils qui ressemblent à leur père, monsieur l'abbé; il nous faudrait à chacun la vie d'un membre de votre famille, et je vous jure que, si vous manquez à vos promesses, votre sang lavera mes insultes.

En voyant une personne de cet âge et de ce caractère parler de la sorte et s'animer à ce point, l'abbé comprit que la menace ne serait pas vaine; il répondit en tremblant qu'il veillerait de son mieux sur la jeune comtesse,

non point par crainte, mais par affection pure et par intérêt pour elle.

Le duc ne chercha plus à intimider M. Scalix pendant le reste de son séjour à Bourbonne, et quand ses devoirs le rappelèrent auprès du roi, il embrassa cordialement le chanoine, en lui disant qu'il lui aurait une reconnaissance éternelle de ce qu'il avait promis de faire, et qu'il s'en rapportait à son amitié. Il partit ensuite pour Versailles, le cœur un peu rassuré; mais il n'avait point soupçonné que l'oncle n'était au fond qu'un hypocrite et un débauché. M. de Luynes venait de jeter, comme on dit, la colombe dans les serres du vautour.

IV.

Le chanoine Scalix était de ces faux dévots comme on en voyait beaucoup alors. Il avait été fort libertin dans sa jeunesse, et il feignait d'être rentré dans les bonnes voies en remplissant exactement les pratiques de la religion; mais ce n'était qu'un masque dont il

couvrait une vie aussi dissolue que le permettaient son âge et la grande peur qu'il avait de mourir. Il ne mettait ses soins qu'à bien déguiser sa perversité. Malgré ses cinquante ans, et les petites infirmités que lui donnaient les excès de table, il avait bon visage, des passions et point de scrupules. Il fallait toute la sottise des Verrue, qui connaissaient l'histoire de sa jeunesse, pour qu'on eût confié la comtesse à un pareil personnage. Dès le premier jour qu'il avait vu sa nièce, M. Scalix en était devenu amoureux et n'avait plus songé qu'aux moyens de faire cette belle conquête.

Avec une patience de dévot, notre homme n'avait visé d'abord qu'à gagner l'amitié de madame de Verrue. Ce n'était point difficile, parce qu'elle avait le cœur bon, l'humeur douce et toutes les grâces de la petite jeunesse.

De plus, elle le voulait avoir pour appui et défenseur, en sorte qu'elle répondait à ses caresses avec l'abandon d'un enfant. Le chanoine tint son jeu caché jusqu'au moment de retourner en Savoie, comptant sur les accidents de la route pour arriver à son but. On ne voyageait pas alors avec les commodités d'à présent. On ne faisait que peu de chemin dans un jour. M. Scalix, jugeant des autres par lui-même, s'imagina que les longueurs et les ennuis du voyage, joints à l'abstinence et aux feux de la jeunesse et du sang, rendraient les tentations plus fortes; mais ces choses-là n'ont pas un grand empire sur une imagination innocente. Pendant la première journée de marche, le chanoine ayant risqué des discours à double entente, sa nièce n'y prit pas garde et ne s'aperçut aucunement des équivoques. Il voulut alors parler plus claire-

ment; mais il vit un étonnement si profond sur le visage de la comtesse, qu'il se mit à balbutier et à changer de langage. Ce mauvais succès lui apprit qu'il avait à faire à une vertu robuste, et il tourna ses batteries d'autre manière en formant le dessein de prendre la citadelle par quelque trahison nocturne.

Vers le soir du sixième jour, nos voyageurs ayant passé la frontière de Savoie, madame de Verrue devint fort triste en pensant aux nouveaux tourments qui l'attendaient dans la famille de son mari.

— Ma chère nièce, dit le chanoine, je gage que j'ai deviné ce qui vous chagrine et vous rend rêveuse : vous quittez la France avec des regrets et vous croyez que l'on va vous persécuter encore à Turin ; mais vous ne songez point que je suis là pour vous défendre.

Ne craignez donc rien et prenez confiance dans ma tendresse pour vous. Je ne retournerai point à mon chapitre que je ne vous aie raccommodée avec madame la douairière, et que l'on n'ait bien promis de ne plus vous importuner.

Ces paroles et d'autres non moins paternelles amollirent peu à peu le cœur de la comtesse. Elle versa des larmes de reconnaissance et embrassa l'oncle sur la joue afin de le mieux remercier. On était alors au pont de Beauvoisin, et l'on s'y arrêta pour coucher dans une méchante auberge où l'on se fit servir à souper. M. Scalix, qui avait des provisions, tira du carrosse des pièces de gibier, du vin de plusieurs sortes et des friandises, car il voulait, disait-il, que sa nièce fît bonne chère avec lui pour chasser les sombres pensées de tout à l'heure.

Madame de Verrue, prenant la belle humeur où était son oncle pour l'envie de lui complaire et de l'arracher à ses craintes, y voulut répondre de son mieux en montrant aussi quelque gaieté. Le froid et les fatigues du chemin se dissipèrent devant un grand feu qu'on alluma, et son appétit de quinze ans se joignant à cette heureuse disposition, elle voulut tenir tête au chanoine en faisant honneur au souper. De son côté, M. Scalix se mit en frais d'esprit, conta des histoires et remplit souvent les verres. Il versa traîtreusement du vin dans lequel étaient mêlées des liqueurs fortes, si bien que madame de Verrue était troublée par les fumées du repas. Elle le dit à son oncle, qui se mit à rire et l'excita davantage en portant les santés de MM. de Luynes les uns après les autres.

A travers le désordre de ses idées, la com-

tesse conçut des soupçons sur les intentions du chanoine, en voyant qu'il ordonnait à ses valets de s'aller coucher et de le laisser avec elle. Des mots imprudents qui échappèrent à M. Scalix, et un certain éclat qui brillait dans ses yeux, achevèrent d'éclairer madame de Verrue. Elle prit sur la table un couteau qu'elle cacha dans sa robe, et se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée. L'action du vin sur les sens de la comtesse ne tourna point selon les désirs du chanoine. Au lieu de s'effrayer de l'isolement où elle était et de l'impossibilité d'appeler du secours en cas d'attaque, elle compta sur elle-même, et, posant son couteau à portée du bras, elle s'assit dans un fauteuil et attendit résolument. Les portes étaient mal jointes et les serrures ne tenaient à rien. M. Scalix n'eut pas grand' peine à s'introduire par force dans l'apparte-

ment de la comtesse ; mais au lieu de trouver sa nièce au lit, plongée dans le sommeil ou affaiblie et malade, le chanoine fut bien surpris de la voir debout au milieu de la chambre, tenant son arme dans la main.

— Voilà donc enfin votre masque arraché, lâche suborneur, s'écria madame de Verrue avec indignation ; mais c'est la mort que vous allez trouver ici.

M. Scalix, pris à son propre piège, mit les deux genoux en terre et voulut déclarer son amour en personnage de roman ; mais on réussit mal à toucher le cœur d'une femme quand on est vieux et chanoine. Il n'alla pas au bout de sa première phrase.

— As-tu perdu le sens, interrompit la comtesse, de croire que je puisse te regarder seulement lorsque je repousse les hommages d'un jeune et beau prince ? Ah ! vous me le ferez

aimer par vos sottises et votre corruption.

— Oui, je suis un insensé, dit M. Scalix en pleurant. Je sais bien que vous ne pouvez aimer un pauvre fou qui n'a pour vous plaire que sa folie et son amour. Je sais bien que je suis un monstre à vos yeux, un traître qui abuse de votre confiance et de celle de votre père; vous ne pouvez me rien dire que je n'aie pensé cent fois. Tuez-moi donc, la mort me sera douce de votre main.

— Je le ferai assurément, répondit la comtesse avec ce regard inflexible qu'elle tenait de M. de Luynes. Je vais te tuer si tu approches d'un pas. N'espère point que je faiblisse. Je percerai ton lâche cœur et je jetterai ton cadavre par cette fenêtre.

— Bon Dieu ! s'écria le chanoine effrayé, quelle femme vous êtes ! N'avez-vous aucune pitié pour le mal que vous causez ? N'est-ce

point une chose assez triste que de voir un homme se damner pour vous comme je le fais?

— Tu n'es qu'un imposteur, reprit la comtesse, une âme basse et corrompue. De la pitié ! je n'en ai point pour un misérable comme toi. Tu ne m'inspires que du dégoût. Sors de ma présence, car je te jure sur ma vie que tout ceci va finir mal pour toi.

Cette fois, M. Scalix, en voyant sa nièce s'avancer vers lui l'arme haute, fut saisi de terreur et gagna lestement les escaliers.

Après avoir montré ce grand courage, et fait ainsi violence à son naturel, madame de Verrue sentit le cœur lui manquer une fois que le danger fut passé. Elle se jeta épuisée sur son lit, et pleura chaudement en priant le ciel de la tirer d'un monde où elle n'avait plus que des ennemis. Si le chanoine fût re-

venu à l'assaut dans cet instant, il l'eût trouvée hors d'état de se défendre ; mais le pauvre homme était lui-même en proie au désespoir. Nous savons bien qu'il n'est personne de moins intéressant qu'un vieux chanoine libertin, et, s'il eût réussi dans ses abominables desseins, c'eût été grand dommage; cependant quiconque eût pu voir le lendemain la confusion de M. Scalix, lorsqu'il remonta en carrosse auprès de sa nièce, eût éprouvé quelque pitié. Nos voyageurs achevèrent leur route dans une situation fort pénible. La comtesse tint sa tête à la portière le plus long-temps qu'elle put, et ses regards ne se tournèrent pas une fois sur son oncle. On alla ainsi jusqu'à Turin, et malgré les ennuis qui l'attendaient , Mme de Verrue sentit presque de la joie en rentrant dans cette maison qu'elle redoutait si fort en quittant la France.

Les lettres de M. de Luynes n'avaient pas donné à la douairière d'autres sentiments; mais la vieille dame imagina de changer entièrement ses manières d'être à l'égard de sa bru. Elle ne lui parla plus, la traita comme une étrangère, et, sans la contrarier en rien, elle fit en sorte que la comtesse trouvât dans son silence des reproches aussi fâcheux que tous les discours du monde. Les autres Verrue formèrent une ligue avec elle. On ne disait mot à Jeanne de Luynes, à moins qu'on n'y fût contraint, et c'était avec une politesse au travers de laquelle on voyait bien la colère et l'aversion. La comtesse ne s'en embarrassa guère dans les premiers jours. Elle crut d'abord qu'elle pourrait aisément demeurer indifférente aux airs glacés de gens qu'elle n'aimait point; mais c'est une chose qui finit à la longue par devenir insupportable que d'a-

voir sans cesse autour de soi des visages contraints et boudeurs.

Pour rendre justice à chacun selon son mérite, nous devons dire que M. Scalix se conduisit généreusement en cette occasion. Il aurait pu conserver de son mauvais succès une haine implacable et le désir de la vengeance; mais, une fois qu'il eut renoncé à faire agréer son amour, il voulut réparer ses torts autant qu'il se pouvait. Il se rangea du parti de sa nièce, intercéda pour elle auprès des Verrue, et leur fit honte de leurs méchants procédés. S'il ne gagna rien sur cette odieuse famille, ce ne fut pas du moins sans avoir fait de son mieux, et, comme les crimes de l'amour trouvent grâce plus vite que d'autres auprès des femmes, le chanoine obtint son pardon, mais tacitement, car la comtesse n'eût risqué pour rien au monde de rallumer

le feu. Par malheur, ce ne furent que de bonnes intentions sans résultat, parce que les Verrue n'étaient pas gens à s'adoucir, et que d'ailleurs M. Scalix fut obligé de retourner à son chapitre de Chambéry.

Les fêtes avaient continué sans interruption à Turin. On ne priait plus madame de Verrue d'y paraître; mais à chaque fois qu'on avait dansé à la cour, la douairière commandait à la famille entière de prendre ses mines les plus sombres. On ne parlait à l'heure des repas qu'en italien et le moins qu'on pouvait. Si l'un des Verrue, oubliant ses instructions, adressait la parole à la comtesse, la douairière l'interrompait aussitôt par un geste ou un regard. Après deux mois passés ainsi, Jeanne de Luynes sentit que sa patience était à bout, et se déclara formellement à elle-même que c'était assez. On verra au suivant chapitre que

ses ennuis étaient près de finir, mais non pas de la manière qu'elle l'espérait pour sa vertu et sa réputation.

V.

Si madame de Verrue était à plaindre, le duc de Savoie, de son côté, menait de tristes jours. L'amour lui tenait au cœur plus fortement que jamais, et l'obstination de la comtesse lui donnait plus de soucis que les princes ne sont habitués d'en supporter. Ses es-

pions le tenaient au courant de la vie de sa maîtresse. Soit qu'il fût ému de compassion pour les maux qu'elle endurait, soit que les difficultés fussent plus grandes qu'il ne l'avait prévu, il voulut du moins, en renonçant à être heureux, toucher le cœur de son ingrate par un sacrifice éclatant.

Un matin, la douairière et sa bru étaient au salon, travaillant à l'aiguille sans se parler, lorsqu'un laquais entra précipitamment annoncer que Son Altesse traversait les vestibules avec sa suite. Elles coururent au plus vite vers le prince, et n'arrivèrent qu'au milieu des degrés pour le recevoir; la douairière avait la tête perdue, en sorte que ce fut la comtesse qui prononça les phrases d'usage, non sans émotion, car elle comprit bien que le duc venait pour elle. M. de Savoie était accompagné d'une douzaine de ses courtisans

qui se rangèrent derrière lui lorsqu'il eut pris place dans le fauteuil qu'on lui donna au milieu du tapis.

—Mesdames, dit Son Altesse avec beaucoup de gravité, la discorde est dans votre maison à cause de moi, et je viens faire en sorte qu'elle en soit bannie. Pour vous montrer que je suis bien informé, je vous dirai en quel état sont les choses : l'on a dit que j'étais amoureux de vous, madame la comtesse; vous avez cessé de venir à la cour pour cette raison; madame la douairière de Verrue l'a trouvé mauvais et vous en a fait des querelles. On vous maltraite dans votre famille, et tout cela ne finira point si je n'y mets ordre. Ne vous alarmez donc pas, si je déclare hautement la vérité; ce sera d'une façon qui mettra votre honneur à couvert, et vous rendra en même temps la paix que vous souhaitez. Sa-

chez tous que j'aimais madame de Verrue, et que je l'aime encore, que je lui en ai fait moi-même la déclaration. Je n'ai point eu le bonheur de lui plaire. Ne voulant pas me donner d'espérances, elle a donc agi avec autant de sagesse que de cruauté, en refusant de venir aux fêtes que je donnais pour l'attirer au château. Les querelles de madame la douairière étaient injustes et tyranniques; je la prie, si elle veut m'être agréable, de bien vivre à l'avenir avec la comtesse. Je pourrais me donner une apparence de grandeur d'âme, en disant que je suis guéri de mon fol amour, mais j'avouerai avec humilité qu'il n'en est rien encore. Les fêtes et les danses sont interrompues; je quitterai Turin ce soir, et j'irai m'enfermer dans mon château de Rivoli, où j'espère retrouver bientôt le calme et la raison.

Le duc Victor-Amédée avait, dans ses airs et sa personne, quelque chose de royal et de solennel qui rehaussait singulièrement ses paroles. Madame de Verrue avait eu cent occasions de le remarquer, mais elle n'en fut bien frappée que dans ce moment où les discours de Son Altesse s'adressaient à elle. M. de Savoie se leva et, repoussant son fauteuil en arrière, il ajouta en fixant sur la comtesse un regard plein de mélancolie et de dignité :

—Vous devez me connaître assez, Madame, pour savoir que je n'ai pas la coutume de dire mes sentiments au public; si donc je ne fais plus mystère de ma passion pour vous, c'est une preuve que je renonce à vous plaire. Il n'y a point de mal à inspirer de l'amour ni à en ressentir, quand on a le courage de le surmonter. Soyez heureuse à présent, c'est à moi qu'il appartient de souffrir.

Son Altesse fit un signe à ses gentilshommes, et sortit, laissant la douairière fort étourdie de ce qu'elle venait d'entendre. Quant à la comtesse, nous ne savons point d'où partit la flamme qui entra dans son cœur; mais, tandis que M. de Savoie prononçait les derniers mots qu'on vient de lire, elle crut voir en lui tout à coup le plus grand prince qui fût sous le ciel, et le plus digne d'être aimé. Ainsi cette âme si fière qui avait repoussé jusqu'alors toutes les séductions, déposa les armes aussitôt que celui qui l'assiégeait se fut décidé à la retraite. A peine eut-elle reconnu ce qui se passait en elle, que les scrupules furent appelés à son conseil; ils lui donnèrent avis que l'amour qu'elle éprouvait devait être un motif de plus pour écrire à M. de Luynes de la venir enlever. Elle en demeura d'accord, mais elle n'en fit rien, et plus elle délibéra,

plus l'amour prit de croissance, au point qu'en moins d'une heure, il chassa bien loin tout le reste, et fut seul maître de la place. Lorsqu'elle apprit que M. de Savoie était parti pour Rivoli, la comtesse versa des larmes d'attendrissement qui ne furent point sans douceur. En songeant aux jours passés, elle ne retrouva plus les belles raisons qui l'avaient soutenue dans sa résistance; elle maudissait ses cruautés, mais elle avait encore la pudeur d'une femme qui débute; elle se promit donc, de la meilleure foi du monde, de ne point aller au devant du prince, et de l'aimer tout bas, sans lui faire connaître sa faiblesse, comme si ces choses-là pouvaient demeurer secrètes.

La douairière et les autres Verrue montrèrent la bassesse de leurs cœurs jusque dans le repentir qu'ils témoignèrent de leurs sottises.

Ils tournèrent brusquement de la tyrannie à la plus extrême complaisance pour tous les désirs de la comtesse, et descendirent sans vergogne jusqu'à la flatterie. Madame de Verrue savait bien qu'ils ne l'aimaient point, et leurs caresses lui inspiraient autant de dégoût que leur méchanceté ; le cœur lui manquait à l'idée de vivre et vieillir au milieu de ces êtres lâches et détestables.

Huit jours étaient à peine écoulés depuis que M. de Savoie était à Rivoli, lorsque les Verrue imaginèrent d'employer à leur profit le crédit de leur bru sur Son Altesse. Ils avaient un petit-neveu, sans fortune, auquel il fallait donner pension, et, pour se défaire de cette dépense, ils le voulaient placer dans la maison du prince. On écrivit une demande au nom de la famille entière, et on pria la comtesse d'y joindre une lettre de sa main.

Son Altesse, disait la douairière, ne saurait rien refuser à une personne qu'elle avait aimée tendrement. Madame de Verrue tomba de son haut à cette proposition inouie; elle s'efforça de faire entendre qu'après avoir rejeté les hommages du prince, il serait imprudent et malséant de lui demander une faveur avant qu'il fût guéri de son amour, que c'était mettre vilainement à contribution sa générosité. Les Verrue, incapables d'aucuns sentiments délicats, prirent ceux de la comtesse pour de la mauvaise grâce, et crièrent par dessus les toits qu'elle leur gardait rancune. Lorsqu'elle donnait pour motif de sa répugnance que M. de Savoie n'oserait pas refuser de peur qu'on lui supposât l'envie de se venger, la douairière ne voyait en cela qu'une plus grande certitude d'obtenir ce qu'elle souhaitait. Les querelles recommencèrent

donc encore avec aigreur, et Jeanne de Luynes, n'étant plus secourue par une vertu inflexible, sentit qu'elle n'avait plus de forces contre ces nouvelles tribulations.

C'est une chose à la fois douce et rare que de triompher d'une position malheureuse en satisfaisant du même coup ses passions. Quelques minutes suffirent à la comtesse pour délibérer avec les scrupules de conscience; l'amour la tirant à lui d'une part, et de l'autre l'ennui la poussant, il fut bien vite arrêté dans sa tête qu'elle sortirait sur l'heure de la fange des Verrue.

— Vous le voulez, dit-elle à la douairière au plus fort des disputes; votre neveu sera chambellan de Son Altesse, je vous en donne ma parole.

Et sans discourir davantage, elle demanda ses chevaux et partit pour le château de Ri-

voli. On pourrait croire que, dans ce moment qui allait décider du reste de sa vie, madame de Verrue, jeune et presque enfant comme elle était, devait trembler étrangement et reculer avant de franchir l'abîme ouvert devant elle; mais elle avait dans ses volontés quelque chose d'irrévocable qui ne lui permettait plus ni craintes ni regrets aussitôt qu'elle avait pris un parti violent. C'était la première fois qu'elle se livrait aux fougues de son imagination, et il lui avait fallu, pour amener cette crise, les terribles nécessités qu'on vient de lire. On verra plus tard comment cette énergie de caractère, en se développant avec l'âge, en fit un des plus fameux esprits forts du XVIIIe siècle, sans pourtant lui rien ôter des grâces de son sexe.

Rivoli n'était qu'à deux heures de marche de la ville. Les chevaux coururent grand train

et quand le carrosse s'arrêta devant les degrés du château, Jeanne de Luynes descendit d'un pied leste. Les amours du prince et leur mauvais succès n'étaient plus un mystère pour personne; toutes les portes s'ouvrirent, jusqu'au cabinet de travail, où M. de Savoie était seul. Le duc n'avait pas la fermeté d'âme de madame de Verrue, car en la voyant paraître il voulut courir à elle, et ses genoux fléchirent :

— M'aimez-vous encore? demanda la comtesse d'une voix ferme.

— Plus que jamais, répondit M. de Savoie.

— Eh bien! je suis à vous.

La force de tête ayant achevé son rôle, le cœur parla quelque peu à son tour, et madame de Verrue se jeta dans les bras du prince. Comme l'excès de la joie est chose plus aisée

à supporter que celui de la douleur, Son Altesse retrouva ses esprits et s'accoutuma bien vite à l'idée d'être l'homme le plus heureux du monde. De son côté la comtesse avait fait à l'avance tous les sacrifices; ils n'avaient donc plus rien à se demander ni à se refuser l'un à l'autre. Ils devinrent amants sans balancer davantage.

Le premier instant d'ivresse passé, Jeanne de Luynes, qui était sincère en tout, avoua naturellement au duc de Savoie qu'il devait la fin de ses scrupules à la sottise de sa famille, mais que sa défaite datait de plus loin. Elle assura que, si elle eût trouvé le cœur de M. de Savoie refroidi, elle eût pris sur-le-champ le chemin de la France.

— Quant à M. de Luynes, mon père, dit-elle, je sais que ma faute va le mettre au désespoir; je vous prie donc de faire en sorte qu'il ne me revoie jamais.

Madame de Verrue allait ajouter encore que le jour où elle perdrait la tendresse du prince serait le dernier de sa vie, et que ce dessein était solidement ancré dans sa tête, comme celui qui venait de l'amener à Rivoli ; mais elle pensa que c'étaient là de ces choses qu'on exécute, et dont on ne parle point, attendu que de les dire ne prolonge pas d'une minute la durée de l'amour. Elle eût été bien étonnée, si dans le moment où elle faisait si résolument compte de l'avenir, on lui eût appris qu'elle changerait la première ; mais c'est le jour de sa mort seulement qu'une femme sait au juste combien de fois son cœur peut être le jouet de lui-même.

VI.

Jamais la chute d'une femme n'eut un éclat plus grand que celle de madame de Verrue. La douairière et le reste de la famille qui avaient amené cette catastrophe, jetèrent feu et flamme du scandale dont ils étaient cause. Ils emplirent le royaume de leurs cris; mais on reconnut bientôt que c'était une fa-

çon de viser à se faire acheter leur silence. Le comte s'en revint de Madrid, et importuna si bien M. de Savoie, qu'on fut obligé de lui ôter ses emplois. La douairière se démit de sa charge de dame d'honneur ; les autres Verrue se conduisirent plus sottement en allant jusqu'aux menaces. Les uns se firent exiler de la cour, les autres se couvrirent de ridicule et de honte, parce qu'on devina l'ambition qu'ils déguisaient sous leur feinte colère. Le retentissement de cette affaire fut considérable à Versailles, où madame de Verrue avait huit frères et sœurs, tous placés hautement, et jaloux de l'honneur de leur nom. Comme ils n'eussent point voulu qu'une des leurs fût la favorite du roi de France lui-même, à plus forte raison n'étaient-ils pas contents de voir une femme de leur sang maîtresse avouée d'un petit prince ; cependant, le mal étant

fait et sans remède, leur indignation se réduisit à du bruit et des clameurs.

Si M. de Luynes avait eu dix ans de moins, il eût commandé à l'un de ses enfants d'aller à Turin et d'en ramener sa fille morte ou vive; mais l'honorable duc devenait trop vieux, sa piété était extrême, et il travaillait alors à un ouvrage de dévotion dans son château de Vaumurier. Il offrit ses chagrins à Dieu, et prit en patience le malheur qui le frappait. On ne sut toute l'amertume de sa douleur que dans l'occasion où le roi Louis XIV lui adressa des condoléances à ce sujet.

—Je supplie Votre Majesté, dit-il, d'effacer de sa mémoire le nom de Jeanne de Luynes comme il est effacé de mon cœur. Le ciel me laisse huit enfants honnêtes gens et fidèles à leurs devoirs : le neuvième est mort.

Malgré sa résignation chrétienne, M. de

Luynes sentit encore son outrage assez vivement pour que ses derniers jours en fussent empoisonnés : ce coup terrible le mena lentement au tombeau. Monsieur, dont Victor-Amédée avait épousé la fille il y avait cinq ans, voulait que le roi son frère envoyât faire des remontrances au duc de Savoie; mais Louis XIV avait un trop juste sentiment des convenances pour risquer une telle démarche; et d'ailleurs, ses amours publiques avec mesdames de la Vallière, de Montespan et de Fontanges, auraient donné trop beau jeu à M. de Savoie pour lui répondre. En Espagne on se réjouissait d'une liaison criminelle qui devait irriter la France, dont les vrais intérêts du Piémont éloignaient chaque jour davantage Victor-Amédée.

Tandis qu'on s'occupait ainsi diversement de madame de Verrue dans les cours de l'Eu-

rope, elle vivait le plus doucement du monde avec celui qu'elle aimait. Afin de donner plus de temps à sa maîtresse, le prince avait repris son goût pour la solitude et ne sortait presque plus du château de Rivoli, où la comtesse se tenait enfermée. Aux charmes de la première jeunesse Jeanne de Luynes réunissait les qualités solides d'un autre âge; elle avait une aptitude remarquable à tout comprendre, et une certaine ardeur d'imagination qui demandait à s'employer; les plus graves questions de la politique n'offraient rien de trop aride pour elle. La comtesse était surtout femme de bon conseil, et avait naturellement l'amour des belles choses. M. de Savoie ne faisait rien sans la consulter. C'était pour tous deux une grande source de jouissances que de régler ensemble les affaires de l'État, pour se délasser ensuite de leurs travaux par des

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

plaisirs qu'ils partageaient encore. Tout servait ainsi d'aliment à leur passion, sans qu'il fût besoin de ces repos et de ces heures de séparation dont la crainte de la satiété fait d'ordinaire aux amants une triste obligation. Le prince, qui avait un esprit calme et raisonnable, goûtait son bonheur sans emportement, et sentait son amour croître chaque jour davantage. Il semblait que celui de la comtesse fît de même; ils le croyaient du moins tous les deux. M. de Savoie disait qu'ayant trouvé son meilleur conseiller et son plus sûr ami dans sa maîtresse, il n'avait plus rien à souhaiter et qu'il était fixé pour la vie.

Cependant la prudence n'est jamais de trop; il est bon de l'écouter en toute circonstance. Le prince rêvait souvent aux moyens d'entretenir la tendresse de madame de Verrue et

de lui faire trouver sa position aussi délicieuse qu'il était possible. Il craignait autant de reconnaître les signes d'un refroidissement dans son cœur que dans celui de sa maîtresse, et comme on a toujours dit que le bonheur trouve sa fin dans son excès même, il voulut donner quelque variété à la vie qu'il menait, et qui menaçait d'être monotone. Sa politique l'obligeait à conférer secrètement avec des envoyés de Madrid et de Vienne. Il leur donna rendez-vous à Venise, où il alla durant le carnaval, pensant que la comtesse y prendrait une distraction agréable. Il faut que l'amour soit une bien douce chose pour qu'on tremble ainsi de voir le feu s'éteindre, et qu'on se donne tant de peine pour le nourrir sans cesse. Les amants ont d'ailleurs bien raison de rechercher ensemble les plaisirs de toutes sortes, car l'amour en augmente fort la vivacité.

Nous ne dirons point toutes les délices que goûtèrent M. de Savoie et la comtesse de Verrue pendant ce carnaval. Si le lecteur s'en veut faire une idée, qu'il songe aux heureux jours passés en compagnie de la maîtresse qu'il a le plus aimée. On était alors en 1687, et ce fut pendant ce séjour à Venise que le prince entra dans la ligue d'Augsbourg. La comtesse eut bien quelques regrets de voir son amant prendre liaison avec les ennemis de la France; mais la Savoie était son pays d'adoption, et comme il semblait que les intérêts de cet État fussent de s'unir à l'Espagne, elle n'essaya pas de s'y opposer. Le sort des armes ne favorisa point Victor-Amédée. Le maréchal de Catinat s'empara de la moitié du Piémont. Mais si le prince n'eut pas les hasards pour lui, du moins il se comporta vaillamment. La comtesse eut fort à souffrir durant

cette guerre, car son amant s'y exposa beaucoup et reçut des blessures. Les troupes du roi de France pénétrèrent jusqu'à Turin, et le château de Rivoli fut brûlé. Enfin la bataille de la Marsaille, où les forces combinées de l'Allemagne, de l'Espagne et du Piémont furent anéanties, acheva d'épuiser les ressources de Victor-Amédée. Le traité de Casal vint à temps pour sauver la Savoie d'une ruine totale, et la paix que le prince n'eût jamais dû rompre rendit le calme à son royaume.

Au milieu de ces évènements d'importance, et qui durèrent plusieurs années, la comtesse eut un fils et une fille qui tous deux furent reconnus. M. de Savoie les combla de biens dès le berceau. Il donna beaucoup aussi à la mère, et l'on disait que jamais favorite d'un grand roi n'avait été plus riche que madame de Verrue en pierreries, en meubles et en

joyaux de toutes sortes. Quant à son crédit, il était arrivé à un tel point qu'il ne pouvait plus s'augmenter. La comtesse disposait de toutes les grâces et faveurs du prince. Elle dominait la cour, et quoiqu'elle vécût très-retirée, on trouve dans les lettres de ce temps une phrase remarquable, où il est écrit que dans le petit nombre d'occasions où les deux amants se montrèrent en public, le souverain de la Savoie était aux pieds de sa maîtresse, avec des respects infinis, comme devant une déesse. Qui eût osé jamais soupçonner que cette union fortifiée par les bienfaits, la reconnaissance, et par les gages que le ciel y avait ajoutés, fût tout près de finir sans qu'on pût donner aucune raison d'un changement? Cependant il en devait être ainsi.

Madame de Verrue se leva un beau jour avec un front soucieux. Rien n'avait varié

autour d'elle. Le prince était aussi tendre et aussi empressé à lui complaire ; la cour et les ministres étaient aussi humbles devant elle, sa puissance était au comble ; la fortune, la santé, toutes les douceurs de la vie l'attendaient à son réveil comme de coutume, et pourtant elle voyait ces choses sous d'autres couleurs. L'ennui lui était venu. D'abord elle n'y prit pas garde, et pensa que ce fâcheux état de son esprit allait passer ; mais le mal, au lieu de diminuer, s'accrut bientôt davantage. Elle ignorait elle-même que l'amour s'était enfui loin d'elle. Bien que l'habitude n'eût pas un grand pouvoir sur les idées de la comtesse, elle lui déguisait encore le changement survenu dans son cœur. M. de Savoie, toujours épris et inquiet comme un amant de la veille, s'aperçut à des signes imperceptibles, à des mots où perçait un peu d'aigreur et de moque-

rie, du refroidissement de sa maîtresse. Il n'y chercha pas de remède, pensant que cela finirait de soi-même, et tous deux allaient les yeux fermés vers le précipice où devait s'abîmer leur bonheur.

Jeanne de Luynes s'ennuya de M. de Savoie, de ses grandeurs, de ses richesses et de son bonheur même, parce qu'une femme doit finir par se lasser de tout ce qui ne varie point comme elle. S'il fallait trouver un motif à ces changements, on pourrait dire que les malheurs et les défaites du prince, les chagrins qu'il avait donnés à sa maîtresse par ses blessures, les inquiétudes qu'elle avait eues pour sa vie, avaient épuisé ce cœur délicat; mais ce ne seraient que de vagues suppositions : s'il n'eût tenu à cela, c'eût été à quelque autre chose.

Avec les femmes, il faut avoir la philoso-

phie du Turc et dire : L'amour de madame de Verrue s'éteignit parce qu'il en devait être ainsi. Restait encore l'amitié, la reconnaissance et le partage de la tendresse qu'ils avaient tous deux pour leurs enfants; mais quand on n'a plus d'autre bagage que ces sentiments-là, on ne va pas loin.

Un accident bizarre vint porter le dernier coup aux liens qui retenaient encore la comtesse. Peut-être avait-elle donné de l'ombrage à quelque ministre, ou bien la duchesse de Savoie s'était-elle prise d'un accès de jalousie et de colère. Madame de Verrue, qui ne mangeait d'ordinaire qu'avec le prince, soupa un soir toute seule dans son appartement, et ses gens, qui étaient sans doute gagnés de longue main, lui donnèrent du poison. Elle fut saisie, en quittant la table, des symptômes les plus violents. C'était fait d'elle si M. de Savoie

n'eût été dans le palais, car on négligeait à dessein de la secourir. Par un rare bonheur, le prince avait étudié les moyens de se guérir des empoisonnements, et possédait les recettes de plusieurs contre-poisons. Il en prépara de sa main qui se trouvèrent efficaces. M. de Savoie demeura nuit et jour au chevet de la comtesse, jusqu'à ce qu'il l'eût mise hors de danger. Il la veilla comme une garde, et l'on peut dire qu'il l'arracha lui tout seul à la mort, qu'elle venait de voir de fort près.

Certes la comtesse avait un beau sujet de se rattacher à son amant en même temps qu'à la vie. La passion de M. de Savoie pour elle venait de se montrer avec éclat ; le prince avait donné cent preuves incontestables du désespoir où elle l'eût laissé en mourant ; cependant ce fut tout le contraire qui arriva. Jeanne de Luynes ne pardonna pas au prince le mal

qu'elle venait de souffrir à cause de lui. On dit souvent, et c'est une grande erreur, que l'amour des femmes se fortifie par les embarras et les souffrances qu'il leur procure. Il n'est pas moins faux de dire que celui des hommes s'excite par les grandes difficultés qu'on lui oppose. Ce sont de ces préceptes en crédit qui sont absolument le rebours de la vérité. Quoi qu'il en soit, madame de Verrue, en recouvrant la santé, s'aperçut enfin, de manière à n'en pouvoir douter, qu'il ne restait plus dans son cœur vestige de sa tendresse pour le duc de Savoie.

Bien d'autres à sa place auraient joué l'amour pour en conserver les précieux accompagnements; mais sa loyauté naturelle et le respect qu'elle avait d'elle-même lui montrèrent cette position comme une chose basse et humiliante. Elle appela aussitôt à son aide ses résolutions

énergiques et son irrévocable volonté. D'abord elle eut l'idée d'instruire le prince de son changement, de pleurer avec lui ce qu'elle ne sentait plus, et de se retirer honorablement, comme une reine qui abdique. Un reste d'affection et de pitié la fit reculer devant les scènes déchirantes que cette façon d'agir allait amener. Une rêverie de quelques minutes seulement lui suggéra un autre parti, aussi sûr et plus prompt que le premier, mais qui manqua son but; car il ne fut pas moins amer pour M. de Savoie. C'est ce qu'on verra au suivant chapitre.

VII.

La comtesse était décidée à ne point imiter ces femmes qui n'osent pas avouer leur inconstance, et qui conservent long-temps par faiblesse l'amant qu'elles n'aiment plus. Elle avait passé l'âge où le caractère est encore indécis, et l'habitude du pouvoir souverain avait

fortifié son goût pour les partis extrêmes. Elle résolut donc de trancher dans le vif et de s'enfuir clandestinement sans faire d'adieux à M. de Savoie. Le chevalier de Luynes, son plus jeune frère, l'un des meilleurs officiers de la marine française, était la seule personne de son nom qui lui eût gardé de l'amitié malgré ses fautes. Ce fut à lui qu'elle eut recours. On voit par une lettre qu'elle écrivit au chevalier, qui était alors à Toulon, quelle terrible volonté avait madame de Verrue :

« Vous m'allez sans doute blâmer, mon cher frère, et je me maudis moi-même de toute mon âme. Je n'ai pas besoin de vous remettre en mémoire les sacrifices que j'ai faits à l'amour qui m'a jetée dans les bras du duc de Savoie. Vous savez qu'il m'en a coûté jusqu'à l'amitié de tous mes proches, excepté vous seul. En me donnant à Son Altesse, j'ai

brûlé tous mes vaisseaux et rompu avec le monde. Vous savez aussi les avantages et les plaisirs que j'ai trouvés en échange de mon honneur. En abandonnant les biens dont je jouis à présent, les autres ne me seront pas rendus, et je perdrai ma fortune et ma réputation tout ensemble. Il me faut pourtant les abandonner. Apprenez que je n'aime plus Son Altesse. Les regrets et la pensée de mon ingratitude ne sauraient me retenir dans une condition qui m'est insupportable. Je mourrais plutôt que de m'abaisser à faire le semblant d'une tendresse que je n'ai plus. Le prince m'aime avec trop d'ardeur pour que je songe à n'être que son amie. Venez donc promptement à mon aide. Si je tardais à partir, il m'arriverait assurément, à la première caresse que M. de Savoie me voudrait donner, de lui dire en face que je ne suis

plus pour lui ce qu'il imagine. Le 15 octobre, il doit être à Chambéry ; venez à Turin ce jour-là, et me conduisez jusqu'aux frontières, d'où je gagnerai Paris toute seule. Ne cherchez point à me détourner d'une envie qui est plus forte que moi. Si vous n'êtes pas arrivé ici au jour indiqué, je partirai sans vous, à l'aventure, dussé-je périr en chemin. Je vous envoie un papier de change de 20,000 livres sur un comptoir de Marseille ; achetez avec cela un carrosse neuf qui n'aille pas rompre sur la route, et quatre chevaux excellents.

« Votre affectionnée sœur et amie,

« JEANNE DE LUYNES, comtesse de Verrue. »

« De Turin, le trentième de septembre 1699. »

Victor-Amédée était obligé d'aller ouvrir les états à Chambéry le 15 octobre, et pour

la première fois depuis bien des années, la comtesse refusa de l'accompagner en prétextant des douleurs que le poison lui avait laissées. Les amants ont de ces instincts profonds et secrets qui les avertissent vaguement des maux que l'avenir prépare. Sans reconnaître encore ce qui était survenu dans l'âme de sa maîtresse, M. de Savoie était frappé de mille petits changements aux manières, aux paroles de madame de Verrue, et jusque dans le son de la voix, car il s'opère comme une transformation générale dans une personne d'où l'amour se retire, aussi bien que dans celle dont il devient le maître. Le prince partit seul pour Chambéry, le cœur fort oppressé, avec l'idée qu'il ne reverrait peut-être jamais Jeanne de Luynes. Cependant la comtesse lui avait paru si calme à l'instant de la séparation, qu'il ne voulut point croire à des frayeurs

qu'elle ne partageait pas, et il s'efforça de chasser ses sombres pressentiments.

Au jour désigné, le chevalier de Luynes arriva de grand matin au palais, et se fit introduire dans l'appartement de sa sœur. Il la trouva vêtue de ses habits de voyage et achevant ses préparatifs.

— Vous êtes de parole, lui dit la comtesse après l'avoir embrassé; ne perdons point de temps. J'ai envoyé mes femmes à l'église. Dans une heure, il faut que nous soyons en carrosse.

— Avez-vous une grosse somme d'argent? demanda le chevalier.

— J'ai trois mille livres en or pour mon voyage.

— Et comment vivrez-vous à Paris?

— J'y ai pensé. J'emporte le moins que je puis de tout ce que Son Altesse m'a donné. Ce

coffret contient quelques pierreries, que je vendrai; leur prix suffira pour me faire admettre dans un couvent.

—Quoi! vous préférez la vie maussade d'un couvent aux grandeurs d'une favorite! En vérité, vous êtes une tête folle.

— Aimez-vous mieux, dit la comtesse avec des yeux étincelants, que je demeure encore trois mois ici pour m'aller après cela jeter dans la rivière.

— Par ma foi! Jeanne, je ne vous comprends pas. Je serais volontiers l'amant d'une reine qui ne me plairait que médiocrement.

Jeanne de Luynes haussa les épaules.

— Laissez-vous, au moins, une lettre pour M. de Savoie? dit le chevalier.

Le rouge monta aux joues de la comtesse, car il y a quelque chose de honteux dans l'ingratitude.

—J'ai dix fois pris la plume pour lui écrire, répondit-elle. Je sens encore pour lui une amitié extrême, je vous le jure; mais le courage me manque à l'idée que je vais lui déchirer le cœur.

— Ainsi, par excès de tendresse, vous lui allez porter ce coup mortel avec plus de barbarie, sans rien tenter pour l'adoucir? C'est une chose horrible, Jeanne. Allons, soyez pitoyable : écrivez un billet.

Madame de Verrue se mit devant une table, et trempa une plume dans l'écritoire. Elle n'eut pas tracé la première ligne qu'elle fondit en larmes.

— Impossible! dit-elle en se levant. Je ne partirais pas si je voulais lui apprendre ce qu'il m'en coûte de l'affliger.

— Eh! le grand malheur quand vous resteriez! dit M. de Luynes.

— Si mon sacrifice pouvait durer, je n'hésiterais pas à le faire, reprit la comtesse; mais je vous l'ai dit : dans trois mois je serais morte. Chevalier, donnez-moi votre bras et partons.

Madame de Verrue entraîna son frère. Un carrosse les attendait au dehors du château ; au bout de quelques minutes, Jeanne de Luynes sortait de Turin.

Il n'y avait alors qu'une route praticable pour gagner la France : c'était celle par où M. de Savoie était allé aux états. Nos voyageurs ne pouvaient faire autrement que de la suivre jusqu'à Aix, pour se diriger ensuite sur le canton de Genève par le chemin d'Annecy, et de là se rendre à Lyon. Or, le prince, tourmenté par ses craintes, avait dit un peu vite ses discours d'ouverture, et avait mis fin aux affaires trois jours plus tôt que de coutu-

me. Il laissa ses ministres à Chambéry, et remonta en carrosse avec une faible suite pour retourner en moins de temps à Turin. L'amour et l'impatience, perçant à travers ses paroles, donnaient des ailes à ses équipages.

La comtesse et son frère traversaient le bourg d'Aix-en-Savoie, quand tout à coup leurs postillons furent arrêtés par un courrier de Son Altesse. Madame de Verrue entendit crier ces mots :

— Faites place à monseigneur le duc de Savoie!

— Nous sommes pris ! s'écria le chevalier de Luynes : voici le prince!

— Ne vous troublez point, dit la comtesse en se baissant au fond de la voiture sous les pieds de son frère. M. de Savoie ne vous connaît pas.

Le prince avait la tête à la portière ; soit qu'il y eût un air de mystère et de crainte sur la figure du chevalier, soit que la ressemblance de M. de Luynes avec sa sœur eût frappé M. de Savoie, il prit le cordon de son carrosse et fit arrêter, sans trop savoir ce qu'il voulait. Le premier écuyer et le capitaine des gardes se présentèrent à cheval pour recevoir les ordres ; mais Son Altesse, après un moment d'indécision, commanda qu'on se remît en route et qu'on fît diligence.

En reprenant sa place à côté de son frère, madame de Verrue aperçut les derniers nuages de poussière qu'avaient soulevés les chevaux de l'escorte.

— Grâce à Dieu ! dit-elle, il a passé sans me voir.

— Vous avez un cœur de fer ! s'écria le chevalier.

Quatre heure après, la comtesse avait franchi la frontière de la Savoie pour n'y jamais revenir.

VIII.

Depuis deux mois environ, madame de Verrue vivait obscure et fort retirée aux Feuillantines de la rue Saint-Jacques, où personne des Luynes ni des Chevreuse ne venait la voir, lorsqu'un matin, M. de Vernon, ambassadeur du roi de Piémont près la cour de France,

demanda la comtesse au parloir du couvent, et lui donna communication de la lettre suivante :

« Mon cher Vernon,

« C'est à vous que je m'adresse au sujet de mes tristes amours, car madame la comtesse de Verrue a jugé à propos de s'enfuir sans me laisser aucun écrit pour m'instruire de ses résolutions. Elle voulait sans doute me rendre son abandon plus cruel, et vous lui pouvez dire qu'elle y a bien réussi.

« Au reçu des présentes missives, vous chercherez la comtesse dans Paris jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée. Quand vous saurez le lieu de sa retraite, vous lui ferez une visite et vous lui porterez le reste de ses bijoux qu'elle a négligé de prendre par un étrange scrupule, qui m'afflige pour elle comme pour moi. Je vous enverrai dans peu la somme de huit

millions de livres sur des banques de Paris. Vous les donnerez à madame de Verrue. C'est l'équivalent des biens qu'elle avait daigné accepter quand elle m'aimait, et que j'ai fait vendre. Il ne me convient ni de les reprendre, ni de la savoir en danger de souffrir de la gêne; encore moins de donner à une autre ce qu'elle tenait de moi, puisque je n'aurai jamais d'autre maîtresse.

« S'il faut que vous parliez en mon nom à cette infidèle, vous lui direz que, si elle m'eût appris son dessein de me quitter, je ne l'aurais point retenue par force. Vous ajouterez que je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait, et que je lui souhaite de n'avoir jamais la conscience tourmentée par la pensée de son ingratitude.

« Sur ce, mon cher Vernon, je prie Dieu qu'il vous conserve.

« VICTOR-AMÉDÉE II.

De Turin, le... décembre 1699.

M. de Vernon était un homme d'une exactitude extrême en toutes choses, et qui avait une dignité fort propre au rôle d'ambassadeur.

— Madame, dit-il quand la lecture fut achevée, je vous ai fait voir cette lettre, afin que vous sachiez bien les sommes que vous avez à recevoir de Son Altesse le duc de Savoie.

M. de Vernon se couvrit ensuite pour parler au nom du prince, et il reprit d'un ton solennel :

— Madame, si vous eussiez appris au roi mon maître votre dessein de le quitter, il ne vous eût point retenue par force. Il vous pardonne le mal que vous lui avez fait, et vous souhaite de n'avoir jamais la conscience tourmentée par la pensée de votre ingratitude.

Cela dit, l'ambassadeur salua et sortit sans rien vouloir ajouter aux paroles de Victor-Amédée.

Selon nous, madame de Verrue avait eu raison de se séparer du prince de Savoie dès l'instant qu'elle ne l'aimait plus ; nous lui aurions su gré pourtant de n'appartenir à personne après lui. Il y a de ces souvenirs auxquels on doit le reste de sa vie. Si l'on examine la conduite de la comtesse, il semble qu'elle était de ces femmes qui ne donnent jamais leur cœur tout entier et le retiennent par un coin, afin de le retirer quand elles jugent que l'amour leur a coûté assez cher. En cela elle fit l'opposé de la duchesse de La Vallière ; mais on ne voit point deux La Vallière dans tout un siècle, et avec ses imperfections madame de Verrue fut encore une fort aimable personne. Nous devons dire aussi que son intention avait été d'abord de passer ses jours au couvent, et que, sans doute, elle n'y eût pas manqué sans l'extraordinaire générosité

de M. de Savoie. De bonne foi, elle ne pouvait plus demeurer dans une cellule, ayant une fortune de huit millions de livres. Elle en sortit, et elle fit bien.

C'était alors le moment où l'étrange mortalité qui frappait les fils du roi, plongeait la cour dans le deuil. Le duc et la duchesse de Bourgogne venaient de mourir à peu de jours d'intervalle, et leurs enfants étaient tout près de les suivre. Il en périt deux presque subitement, et le dernier, le duc d'Anjou, qui était au berceau, ressentait déjà les atteintes du mal. Quelqu'un parla au roi de l'empoisonnement dont M. de Savoie avait si heureusement sauvé madame de Verrue. Dans ce moment d'inquiétude et d'effroi on fit appeler aussitôt la comtesse et on lui demanda si elle savait la recette du contre-poison auquel elle devait la vie. Elle l'avait conservée en effet; on en

donna une potion au duc d'Anjou, et soit par hasard ou autrement, le petit prince échappa à la mort.

Madame de Verrue dut à cette aventure la grande considération dont elle a joui plus tard à la cour de Louis XV, car le roi demeura persuadé que ses frères étaient morts du poison, et que sans la comtesse il les aurait suivis.

Le moyen d'avoir des amis, c'est d'être riche et de tenir table ouverte. Toute bannie du monde qu'elle était, madame de Verrue ne voulait point recevoir ces gens de mauvaise réputation qui sont toujours prêts à former un cercle chez ceux qui ne peuvent avoir la bonne compagnie. Avec du temps, de la patience et des dépenses considérables, la comtesse triompha peu à peu de toutes les difficultés. Elle eut des appartements si magnifiques, qu'on voulut les voir par curiosité. Elle se

composa un cabinet de tableaux estimés qui devint bientôt fort remarquable, car elle consacrait à cette dépense la somme énorme de cent mille livres par an (1). Les Chevreuse retournèrent chez elle des premiers ; ils y amenèrent leurs amis, et la cour entière y revint à leur suite. La régence, qui commença sur ces entrefaites, ayant relâché les mœurs, on fit plus que d'oublier la jeunesse de madame de Verrue, on en parla comme d'une chose fort en son honneur. La comtesse eut l'amitié du cardinal Dubois, et l'on a dit qu'elle avait pris quelque part au gouvernement durant son ministère et celui de Fleury ; mais cela n'est pas certain. On voit plutôt par les mémoires de ce temps qu'elle songeait uniquement aux plaisirs et qu'elle ne voulait pas avoir un seul instant de souci. Elle inventait

(1) Ce chiffre est exact.

chaque jour de nouveaux divertissements pour elle et ses intimes, et ce tourbillon ne s'arrêta pas un instant qu'à sa mort. Quoiqu'elle n'eût point le temps de lire au milieu de cette frérie continuelle, sa bibliothèque, toute composée de romans et de pièces de théâtre, ne s'élevait pas à moins de quarante mille volumes; c'était, disait-elle, pour faire vivre les libraires. D'abord elle reçut plus d'épicuriens et de gourmands que de beaux esprits; cependant elle finit par épurer son monde et donna dans ses dernières années des soupers aux poètes et aux philosophes, qu'elle aima et protégea comme une souveraine. Elle fut sous ce rapport, non la rivale, mais l'émule de madame de Tencin, et si elle n'eut pas le même esprit, elle l'emporta en générosité à cause de sa grande fortune. On a dit qu'elle avait eu pour amant M. de Lafaye, à qui Voltaire a fait

l'honneur de donner fort à la légère le nom d'Horace français. Nous n'avons pas cherché à éclaircir ce point, afin de ne pas déconsidérer une femme qui avait de fort belles et grandes qualités, et à qui nous ne voudrions pas trouver d'autre tort que ses injustes sentiments pour le duc de Savoie.

Cette vie turbulente par où madame de Verrue a fini sa carrière semblera peut-être former des disparates avec sa jeunesse et son caractère. Si cela n'eût duré que peu de temps, ou si la cour de la régence lui eût tenu rigueur, on pourrait dire que c'était une façon de s'étourdir pour oublier le mauvais pied où elle était dans le monde. Mais il n'en fut rien. Si elle eût montré quelque regret de son ingratitude pour M. de Savoie, on pourrait penser qu'elle déguisait, sous une gaîté turbulente, des remords et une tristesse importune;

mais lorsque les bruits de la renommée lui apprirent l'éclat et les grandeurs du règne de Victor-Amédée, on ne la vit jamais pousser un soupir. La comtesse n'ignora pas que son amant était demeuré inconsolable. Elle sut que la fille qu'elle lui avait laissée avait épousé le prince de Carignan, et que cette enfant serait devenue reine de Piémont, par ce beau mariage, si M. de Savoie eût perdu son fils. L'abdication singulière de ce grand prince et sa retraite dont il n'a pas dit les motifs furent attribuées aux peines de cœur. Tout cela fut rapporté à madame de Verrue, et cependant elle resta dans son inexorable indifférence et n'écouta ces nouvelles qu'avec une oreille distraite.

La comtesse n'avait pas donné beaucoup aux dissipations dans sa jeunesse. On l'avait mariée presque enfant. Les ennuis lui étaient

mauvais et malsains, et on l'en avait abreuvée. Pendant ses amours avec M. de Savoie, elle avait vécu retirée. Elle consacra la fin de sa vie aux plaisirs. Elle s'y voua uniquement et y mit la même ardeur qu'à sa passion pour le prince, car elle l'avait aimé de tout son cœur.

Avant l'abdication de Victor-Amédée, madame de Verrue s'interrompit au milieu de son tumulte pour s'informer comment vivaient ses enfants à Turin. Elle pria l'ambassadeur de Piémont de lui en donner des nouvelles. On lui répondit que si elle avait pour eux le cœur d'une mère, on ne voulait pas la priver du bonheur de les embrasser. Ils vinrent à Paris en effet, et la comtesse sut que le prince leur avait commandé d'avoir pour elle un grand respect. Madame de Carignan surtout caressa beaucoup sa mère, et lui parla longuement des bontés et des vertus de M. de Savoie. N'ayant pas

trouvé une seule fois en défaut la générosité romanesque de son amant, Jeanne de Luynes aurait eu le droit d'en avoir le cœur touché; mais, si cela lui est arrivé, ce furent des nuages qu'elle s'efforça de chasser de son esprit, de peur d'un moment de mélancolie. L'habitude des dissipations devint une seconde nature, et la comtesse ne songea qu'aux jouissances d'un luxe effréné. Elle fit tant qu'on l'accabla de compliments et de madrigaux, et qu'on lui donna le surnom de *dame de volupté*.

Son épitaphe qu'elle composa elle-même, montre où elle poussait son étrange fureur de vouloir passer pour insensible, étourdie et philosophe.

Ci-gît dans une paix profonde
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

Jeanne de Luynes, comtesse de Verrue, mourut le 18 novembre 1736 et peu chrétiennement. Son incrédulité, qui ne fut pas un semblant ni une bravade, prouve que, si les femmes sont inconstantes dans leurs sentiments, elles savent aussi poursuivre une idée jusqu'au tombeau une fois qu'elles l'ont bien solidement mise dans leur tête.

CLAUDINE DE TENCIN.

I.

La famille des Guérin. — L'abbé Oui-dà et mademoiselle Nenni. — Le bal du receveur des gabelles.

Pendant les dernières années du règne de Louis XIV, madame de Maintenon avait si bien assoupli le roi et régenté la cour, que tout pliait à ses volontés. Parce qu'il était de son goût de ne bouger de la chapelle, et d'entendre tous les jours messe et salut, il fallait

qu'on l'imitât; la prude garda un visage maussade et des sourcils froncés jusqu'à ce que Versailles fût devenu comme une espèce de couvent. Ce monde si brillant et si romanesque du beau temps des Lavallière et des Montespan, avait abjuré les plaisirs, les aventures et le bel esprit, pour ne songer qu'à des tracasseries de dévotes et à mener une vie de chartreux. Le roi étant vieux, il fallait que la cour entière s'arrangeât pour avoir soixante-dix ans, et cela s'opéra tout à coup sans murmure. On ne dansait plus que de loin en loin; Racine faisait des pièces religieuses, les belles dames ne découvraient plus leurs épaules, de peur d'être grondées, et venaient consumer leur jeunesse au salut où elles avaient des bougeoirs pour être vues de la Maintenon. Les rires et la folie dormaient comme les marmottes en hiver; les amours ne battaient que

d'une aile, et la galanterie n'allait plus qu'à la sourdine, le manteau sur le nez ou avec un masque hypocrite.

La ville, qui ne suit la cour qu'à distance, avait fini à la longue par prendre aussi l'ornière, et la province elle-même y arriva peu à peu, en sorte que le royaume entier faisait mine de n'être bientôt qu'un vaste séminaire. Il faut rendre justice aux jeunes gens de tous les temps, et dire qu'ils n'aiment pas à s'abaisser au mensonge, ni à feindre la bigoterie. Les souverains et les modes sont impuissants à les y contraindre, et si les femmes se résignent à cause de l'asservissement naturel de leur position, les jeunes gens les abandonnent et cherchent leurs plaisirs ailleurs que dans la bonne compagnie, ce qui est toujours un malheur et porte un grand dommage aux mœurs.

Le duc d'Orléans donna le premier signal d'une rupture ouverte avec les austérités de Versailles. Il se moqua de la Maintenon en pleine table, donna des soupers où venaient les filles d'Opéra, et se fit bien vite une cour jeune et hardie qui chansonnait gaîment, buvait sec, jouait gros jeu et passait les nuits en débauches, mais où le bon ton et les femmes de qualité n'entraient point. Ce fut autour de ce noyau que le reste de la noblesse se rallia aussitôt après la mort du roi, et comme le pas était marqué à l'avance, les girouettes se retournèrent subitement; on tomba d'une extrême dévotion dans ce débordement général dont la régence a offert le spectacle.

Dans le temps où la pruderie et les bougeoirs de la chapelle étaient au fort de leur éclat, il y avait aux environs de Grenoble une

modeste famille retirée dans un petit château, mangeant les volailles de sa basse-cour, et n'allant guère à la ville que trois fois l'an dans une carriole pour voir des fêtes ou des comédies. La famille se composait d'une vieille mère, de deux garçons et de quatre filles, dont deux étaient nubiles. Leur nom était Guérin; leur terre s'appelait Tencin, et comme elle les nourrissait, ils lui devaient autant qu'à feu leur père; c'était donc par reconnaissance et en même temps pour se donner un air de gentilhommerie qu'ils se faisaient annoncer les messieurs et demoiselles de Tencin. Ce petit monde était fort éveillé, avait des visages ronds et vermeils, des bouches bien fendues, des santés de moines et de l'appétit pour les plaisirs de toutes sortes.

L'aîné des Tencin montrait un peu plus de gravité que les autres, et M. d'Avré, qui le

prit en amitié, l'emmena tout jeune dans une ambassade. La fille aînée donna dans les yeux de M. Ferréol, un très-riche financier. M. Ferréol demanda la demoiselle, c'est assez dire qu'il l'obtint; il l'épousa tout d'un coup à la volée, puis il partit avec elle. C'étaient déjà deux fardeaux et deux bouches de moins; le cœur de la vieille mère et le château de Tencin en furent un peu soulagés. Le second fils ne pouvait échapper à l'Église; on lui donna le nom d'abbé de Tencin, et il prit le petit collet en attendant l'âge de son ordination. Il restait encore la seconde fille, mademoiselle Claudine, dont nous allons parler au long. Elle n'entrait qu'à peine dans sa dix-septième année; mais elle avait l'esprit fort ouvert pour son âge; on lui trouvait dans la tournure, la physionomie et le son de voix, on ne sait quoi qui tournait la cervelle aux hommes. Elle avait

le cou fort beau et les yeux d'un bleu tendre; avec cela une humeur singulière et capricieuse qui la poussait à des coups de tête, de la patience pourtant dans l'exécution de ses projets, et beaucoup plus d'ambition que de scrupules, ce qui est mauvais pour faire son salut, mais excellent pour parvenir.

L'abbé, son frère, lui ressemblait en tous points avec plus de hardiesse et de persévérance, une plus grande soif d'honneurs et d'argent, et plus de solidité dans les vues. Tous deux avaient de l'esprit et la répartie prompte, douce ou maligne à emporter la pièce, suivant la circonstance. Malgré leur conformité de caractères, les instincts différents de leurs deux sexes produisaient entre eux un contraste qui frappait au premier abord. Comme, dans le monde, les hommes poursuivent et reçoivent, tandis que les fem-

mes se défendent et donnent, l'abbé acceptait au premier mot toutes les propositions qu'on lui faisait, au lieu que la demoiselle refusait sans réfléchir, sauf à revenir brusquement sur ses premières volontés. Ainsi Pierre de Tencin reçut de ses amis le sobriquet de l'abbé Oui-dà, et Claudine fut appelée mademoiselle Nenni, parce qu'elle répondait non à tout ce qu'on lui demandait. Du reste, le frère et la sœur s'aimaient d'amitié vive, et s'étaient promis cent fois que l'un ne trouverait pas la fortune sans partager avec l'autre.

Comme le vent soufflait à la dévotion dans ce moment-là, et que les princes de l'Église menaient une vie molle et pompeuse, l'abbé résolut en lui-même d'être un jour bénéficiaire et prélat. Cette idée s'ancra bien fermement dans sa tête un matin qu'il vit officier monseigneur Lecamus, l'archevêque de Gre-

noble. Claudine, en sa qualité de femme, était réduite à la triste condition d'attendre les volontés du sort; mais si on lui avait donné le choix, elle serait devenue plus volontiers la maîtresse du roi, que la supérieure d'un couvent. Sa mère la prit à part un beau jour, et lui dit d'un ton décidé :

— Ma chère Claudine, il peut arriver tout à l'heure que votre frère aîné vienne à nous demander de l'argent pour faire son chemin; il me faudra bientôt payer la pension de l'abbé au séminaire. Je vous donne l'année pleine, à partir d'aujourd'hui, pour trouver un mari. Après cela, si vous n'êtes point établie, vous entrerez, s'il vous plaît, en religion. Quand on n'a pas de fortune, on y supplée par de l'adresse, ou si le ciel vous a refusé du génie, on se résigne à servir le bon Dieu.

— Eh! comment voulez-vous, répondit la

jeune fille, que je trouve un mari sans bouger de cette maison, où je ne vois que des paysans?

— J'y ai songé. Nous vous mènerons à la ville une fois par mois. L'on vous fera une toilette avec la robe que votre père me donna lorsqu'il fut président à Grenoble. Vous irez danser chez M. le receveur des gabelles, et à la comédie s'il passe une troupe d'acteurs. Vous verrez des jeunes gens; l'on vous dira ceux qui ont du bien; c'est à vos yeux et à votre esprit de faire le reste. Soyez pourvue dans un an, sinon le voile vous attend.

— Hélas! dit la demoiselle, à moins d'un miracle je serai religieuse, car les jeunes gens d'aujourd'hui mettent les écus au dessus de tout.

— Vous croyez cela, ma mie, et vous n'y entendez rien. Une jolie fille peut toujours se

marier elle-même avec de la finesse. Ces vues intéressées des jeunes gens ne tiennent qu'à une chose, c'est que les demoiselles ignorent comment on inspire de l'amour. Dieu sait pourtant si cela est facile ! Les hommes ne demandent qu'à se monter l'imagination. Le secret est de leur persuader qu'on les préfère. Le plus avare et le plus froid s'échauffe aussitôt qu'il se croit distingué. L'on dit que c'est aux filles d'attendre qu'on les demande; moi, je soutiens qu'elles peuvent choisir celui qui leur plaît, se faire épouser en dépit de tout, et secouer ainsi leur pauvreté du jour au lendemain. Avez-vous besoin d'un exemple? je vous citerai mon propre mariage. Feu votre père était beau comme le jour quand je le rencontrai. Il n'avait qu'une petite fortune, mais il me convint. Je lui fis les doux yeux, il vint à moi. M. Guérin ne m'eut pas dit trois

mots de galanterie que je lui avais déjà percé le cœur. Il voulait m'enlever; ma vertu s'en offensa. Il fut à mes pieds, et nous nous épousâmes le 6 du mois de mai 1678. Je n'avais pas un sou vaillant, rien que ma gentillesse naturelle, avec force frères et sœurs aussi pauvres que moi, mais du savoir et mes vingt ans... et voilà comme on se marie.

La vieille mère donna, sur ce ton, d'excellents avis à sa fille, lui ouvrit quelque peu les idées, et lui apprit les petits manéges qu'il est permis à une demoiselle de hasarder en bonne compagnie, pour se faire des amis sans qu'on puisse blâmer sa conduite. Claudine écouta de ses fines oreilles, et résolut de mettre à profit la leçon sans qu'il fût besoin de la lui faire répéter deux fois. Après cela elle ne pensa plus qu'à se tailler une robe, et jura tout bas que si M. le receveur des gabelles

donnait à danser, le plus riche cavalier de la fête aurait affaire à elle.

Le bal arriva bientôt. La demoiselle s'arrangea le mieux du monde, et à peu de frais, avec le poult de soie de sa mère; elle découvrit ses blanches épaules ornées du séduisant embonpoint de la jeunesse, mit à l'air des bras admirables, releva le rose de ses joues par un peu de poudre, et parsema toute sa personne de fleurs naturelles, puis elle fit en cet état son entrée chez le receveur. La maison était belle, les salles brillantes et décorées avec recherche; les lumières étaient à profusion et la symphonie parfaite. Mademoiselle Claudine voyait ce luxe pour la première fois de sa vie; l'ivresse et le feu des danses l'emportèrent si bien qu'elle perdit le fil de ses idées, oubliant ses projets, les instructions de sa mère et madame Guérin elle-même. Elle se jeta dans les

plaisirs sans regarder seulement les visages de ceux qui la conduisaient danser. Cependant, comme on remarqua ses grâces, le sang-froid lui revint lorsqu'elle sentit qu'on parlait d'elle favorablement.

Il y avait, à cette fête, de la noblesse de province en quantité; mais on distinguait par dessus les autres un gentilhomme qui tenait de près à une famille de grands seigneurs; on l'appelait M. de Chandennier, parce qu'il était cousin du fameux capitaine des gardes, qui s'exila volontairement de la cour, et dont la disgrâce injuste et la fierté avaient fait du bruit. Son vrai nom était Rochechouart. On lui attribuait complaisamment les superbes qualités de son cousin, quoiqu'il en eût d'autres moins grandes. Le vicomte de Chandennier se disposait à partir pour la cour avec l'envie de s'y élever. Il avait de l'esprit, du

savoir-faire et de la franche originalité; il comptait un peu sur les femmes et sur son épée, beaucoup sur sa famille et son argent, et visait à quelque riche mariage. Il portait d'ailleurs des moustaches retroussées; ses habits de lieutenant de chevau-légers lui allaient à merveille, et ses manières annonçaient une humeur entreprenante.

Dans ces réunions où les femmes viennent étaler leurs charmes aux regards des hommes, il y a toujours une espèce de guerre déclarée tacitement entre les deux sexes, et, selon l'usage des anciens combats, les chefs des deux partis se mesurent volontiers ensemble. Si M. de Chandennier était le plus considérable des cavaliers, mademoiselle de Tencin était aussi la première parmi les danseuses. Après quelques minutes d'observation, Claudine ayant fixé ses yeux d'un bleu tendre sur ceux

du gentilhomme avec un air de défi, la flamme se mit aux poudres. M. de Chandennier se fit présenter à madame Guérin par le maître du logis, et prit le bras de la jeune fille pour la promener dans les salons.

— Mademoiselle, lui dit-il, quelle vie mène-t-on à Tencin ? Y suivez-vous la mode en passant les journées à l'église ? Avez-vous un gros livre d'*heures* en maroquin, et parlez-vous beaucoup des choses de religion ?

— Nous n'y manquerions pas, monsieur le vicomte, si nous étions à Versailles ; mais, dans notre village, ce seraient des peines qui ne rapporteraient rien.

— Je suis ravi d'apprendre que vous ne donnez pas dans le travers du moment. On ne touche plus aujourd'hui la main aux dames qu'en leur offrant l'eau bénite ; on ne leur fait plus sa cour qu'avec des citations saintes, et

je ne suis pas docteur en ces matières. Quand je rencontre de la pruderie, je la prends au sérieux, et je me tiens pour dit qu'on ne veut pas de mes civilités.

— La pruderie n'est un amusement que pour les belles de la ville, qui ont du temps et des occasions; mais une fille de la campagne, comme moi, n'en retirerait aucun plaisir.

— A la bonne heure! nous nous entendrons ensemble. Dites-moi charitablement comment il faudrait s'y prendre pour gagner votre cœur, car je me sens une terrible envie de vous plaire.

— Comment pourrais-je le savoir, n'ayant jamais eu le cœur pris?

— Vous n'ignorez pas sans doute quels sont les mérites que vous aimeriez à rencontrer dans celui qui mettrait son amour à vos genoux.

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Cherchez un peu cela, je vous prie. Pour être bien vu de vous, il n'est rien dont je ne fusse capable. Faudrait-il être le plus vaillant des paladins ou le plus fidèle des bergers?

— Celui des deux que vous voudrez. Remplissez l'univers du bruit de vos exploits ou bien rimez sur mes vertus ; je vous dirai après si j'en suis touchée.

— Ce serait trop long. Je préfère être simplement Chandennier, amoureux de mademoiselle de Tencin. Souffrez que je porte vos couleurs pendant les quinze jours que je vais passer à Grenoble.

— Je n'ai point de couleurs à moi, Monsieur.

— Qu'importe : vous avez pris aujourd'hui des rubans bleus; j'en veux avoir de semblables.

On badina sur ce pied quelques instants. Les violons ayant joué le menuet, Chandennier fit danser la demoiselle sans que la conversation y perdît rien, et tout le monde s'aperçut que le vicomte donnait à plein collier dans les filets de Claudine. Il ne la quittait plus, et, vers la fin de la soirée, il s'était si bien brûlé à cette lumière, que ses amis le plaisantaient en disant qu'il sentait le roussi. Madame Guérin suivait sa fille des yeux sans avoir l'air d'y songer, et quand elle jugea l'incendie bien allumé, un signe de main rappela Claudine, et on se retira. Chandennier descendit jusqu'à la porte avec les Tencin. D'autres personnes furent entraînées par son exemple, et le bal finit ainsi à l'improviste. Comme toute la compagnie demandait à la fois ses gens, il y eut un peu de confusion. Madame Guérin et sa fille étaient montées

dans leur modeste carriole ; M. de Chandennier s'approcha d'elles.

— Désirez-vous, Mesdames, leur dit-il, que mes laquais vous accompagnent avec des flambeaux jusqu'aux portes de la ville ?

Claudine, cédant à son instinct, répondit aussitôt sans réflexion :

— Nenni ! Monsieur ; notre garçon connaît le chemin.

Le gentilhomme fit un salut, et se retourna vers l'abbé :

— Mademoiselle votre sœur, lui dit-il, me reçoit fort mal. Voudrez-vous bien malgré cela venir souper chez moi ce soir ?

— Oui-dà ! répondit l'abbé selon sa coutume ; ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

— Vous êtes étrange, Claudine, disait la mère, avec votre manie de répondre par un

non à tout ce qu'on vous demande. Vous aurez fâché M. le vicomte en repoussant ses offres, qui étaient fort polies.

Mademoiselle Claudine allait toujours vite et loin lorsque ses idées retournaient, par un second mouvement, dans le sens inverse du premier.

— Je crois en effet, dit-elle, que j'ai commis une faute, et je vais la réparer.

Elle sortit sa tête de la voiture au moment où le valet de ferme donnait du fouet au cheval, et ajouta :

— Monsieur le vicomte, si vous faites quelque promenade hors de la ville, venez vous rafraîchir à Tencin.

— Êtes-vous folle, reprit la mère, de crier cela devant tout le monde? C'était à votre frère d'inviter M. de Chandennier, et non pas à vous.

Pendant que la carriole prenait la route de Tencin, un jeune Mondor de la finance, qui enrageait de se voir éclipsé par Chandennier et ses amis, s'approcha du groupe des gentilshommes, et, avisant notre abbé, qui n'était pas vêtu magnifiquement, il lui fit à brûle-pourpoint cette apostrophe :

— Monsieur, je vous conseille de chasser votre valet de chambre; il vous a mis votre collet de travers, et l'on pourrait croire que vous vous êtes habillé vous-même.

Les autres Mondor s'efforcèrent de rire le plus haut qu'ils purent de cette impertinence. L'abbé répondit aussitôt :

— Je vous remercie de votre avis, Monsieur; je m'habille moi-même, en effet. Mais il vous faut changer votre tailleur : le coquin vous met tant de boutons aux manches que vous ne pourriez embrasser une dame sans

lui faire des écorchures ou lui déchirer ses dentelles, et l'on croirait, à voir cette toilette, que vous n'avez point de maîtresse.

Ce fut le tour des gentilshommes à rire.

— Grand merci du conseil ! reprit le Mondor. Dépêchez-vous d'avoir la soutane et le rabat ; j'enverrai mes laquais à votre confessionnal.

— Ils seront bien venus. J'aurai soin de vous adresser mes créanciers, afin que vous les accommodiez en leur prêtant à usure.

— Je le ferai pour vous être agréable ; je ne saurais refuser de l'argent à un bon gentilhomme, et je suppose que vous l'êtes.

— Autant qu'il est possible quand on n'a qu'un père magistrat. C'est comme dans votre famille, où nous voyons qu'on ne dégénère pas.

— Nous ne souffrons pas la comparaison :

il n'y a dans ma famille personne d'aussi gueux que vous.

— Mais nous vous cédons le pas du côté de la sottise, et quant à ma gueuserie, elle va finir, puisque vous m'allez prêter demain cinq cents pistoles.

— Sur lequel de vos fiefs me donnerez-vous hypothèque?

— M. de Chandennier et ses amis répondront pour moi.

— Assurément, dit Chandennier, si vous ne lui comptez demain les cinq cents pistoles, c'est moi qui vous prêterai des coups de bâton, et je vais vous servir un à-compte dans l'instant.

L'abbé tira de son portefeuille un morceau de papier et un crayon.

— Faites-moi votre billet au porteur, dit-il au Mondor; si vous êtes aussi riche que vous

l'assurez, vous devez payer les frais de votre insolence.

— Il me semble, répondit le financier, que vous n'êtes pas en reste avec moi.

— Allons, crièrent les gentilshommes, souscrivez le billet, ou bien nous vous rompons les épaules.

Le Mondor, abandonné par ses amis, et voyant que l'affaire tournait mal, fit un billet pour cinq cents pistoles, et se retira au milieu des brocards.

— Vertudieu ! monsieur l'abbé, dit Chandennier, vous ne gardez pas, comme on dit, votre langue dans la poche.

— C'est pourquoi, répondit Tencin, n'y gardant pas ma langue, je suis bien aise d'y mettre quelque argent.

— Venez chez moi, reprit Chandennier, je vous avancerai la somme, et vous me passerez

votre billet. Je me charge d'en obtenir le paiement.

On s'en alla souper gaiement, on se grisa le mieux du monde, et l'abbé fut déclaré tout d'une voix un bon compagnon.

Mademoiselle Claudine venait de sortir du lit, quand un exprès, envoyé de la veille, lui apporta un gros sac plein d'écus avec une petite lettre de son frère :

« J'ai gagné cette nuit cinq cents pistoles, ma chère sœur, écrivait l'abbé ; je t'en donne la moitié. Avec le reste, je vais à Paris chercher fortune. Si je la rencontre, elle ne m'échappera point. Ne la manque pas non plus si elle vient à Tencin sous la figure d'un beau gentilhomme : tu m'entends ? et qu'un double zéphir nous conduise tous deux, comme dit Quinault. »

II.

La visite à Tencin. — Comment on se fait religieuse par méchanceté.

Vieux ou jeunes, garçons ou filles, les Tencin avaient de ces esprits aventureux que rien n'étonne. Claudine porta l'argent et la lettre à sa mère, qui serra le sac d'écus dans son coffre. Elles soupirèrent toutes deux en disant :

— Le pauvre garçon, le voilà parti !

Et puis, madame Guérin reprit son aiguille, qu'elle avait laissée un moment, et Claudine courut en frétillant donner ses soins au ménage.

Trois jours environ après le bal du receveur, un matin que le soleil était brillant et que le vent d'automne rafraîchissait l'air, mademoiselle de Tencin aperçut de sa fenêtre des cavaliers qui traversaient la plaine. Elle descendit à la hâte avertir sa mère que M. de Chandennier arrivait au château. On avait tout préparé d'avance pour cette visite. Un valet de charrue, couvert d'un vieil habit rouge, se tenait à la grille en manière de suisse ; d'autres paysans, transformés en domestiques, montaient la garde à chaque porte. On leur avait bien fait la leçon ; mais ces gens, avec leurs têtes dures, s'acquittèrent de leurs fonc-

tions tout de travers. Lorsque M. de Chandennier parut, le concierge se confondit en salutations après lui avoir ouvert. Le palefrenier, qui vint prendre les chevaux, se mit en frais de politesse ; il s'extasia sur la beauté de chaque bête, en demanda le prix, et répéta dix fois que monsieur était sûrement bien riche pour avoir des animaux pareils. Le laquais posté à la première porte s'était endormi profondément. Deux autres laquais, courant éperdus en sens divers, se heurtèrent nez contre nez, et demeurèrent étourdis du coup. Le visiteur parvint ainsi jusqu'au salon sans être annoncé. Madame Guérin garda néanmoins bonne contenance. Elle s'avança au bord de son tapis, fit ses trois révérences, et l'on prit des sièges. On causa des nouvelles du jour, qui étaient la ruine de madame des Ursins, et les noires calomnies qui couraient contre

le duc d'Orléans. Au bout d'une heure, madame Guérin, pensant que Chandennier ne reviendrait plus s'il s'ennuyait à la première visite, rompit les cérémonies en disant :

— Si monsieur le vicomte veut parcourir notre jardin, mes filles l'accompagneront.

Claudine et ses deux sœurs, dont la plus jeune avait dix ans, conduisirent Chandennier dans les parterres ; la mère, assise au balcon, ne perdait pas ses enfants de vue ; le gentilhomme put faire ainsi sa cour à Claudine sous une surveillance raisonnable. On lui donna des fleurs et des fruits ; on lui servit ensuite une collation de campagne, et lorsqu'il remonta sur son cheval, il baisa les mains des dames et les joues des enfants, en promettant de revenir.

Le lendemain, il envoya de la ville une pièce de gibier ; on répondit à cette politesse

en le priant à dîner. Il eut tout doucement habitude dans la maison, et, au bout d'un mois, il était encore à Grenoble, oubliant la cour, et ne laissant guère passer de jour sans aller à Tencin. M. de Chandennier avait, en un mot, la tête prise. Claudine l'avait captivé aussi bien par sa bonne humeur et son esprit que par sa beauté, car elle était de ces personnes rares qui animent tout ce qui les environne, et répandent autour d'elles la joie et le plaisir, en sorte que la compagnie des autres femmes perd beaucoup à la comparaison. Cependant Chandennier ne parlait pas de mariage, et nous devons dire qu'il n'y songeait pas non plus. Ses assiduités à Tencin n'auraient point donné prise à la médisance dans un autre temps; mais les dames d'alors, qui, par singerie de Versailles, avaient trois confesseurs pour un, et se nourrissaient d'ho-

mélies, commencèrent à faire une rumeur dans Grenoble. Les amis du vicomte, gens légers et incontinents de langage, disaient qu'il était l'amant de Claudine. Le bruit s'étendit aux quatre coins de la ville, et l'on décréta que mademoiselle de Tencin était une fille perdue.

Ces méchancetés arrivèrent aux oreilles de la supérieure des Augustines de Montfleury, qui connaissait de longue date madame Guérin. L'abbesse accourut au château et conta la nouvelle. La confusion et la surprise furent grandes. La mère pleurait, et Claudine était bien honteuse, lorsque Chandennier entra.

— Vous venez à propos, lui dit mademoiselle Guérin. Savez-vous ce que nous apprenons à l'instant? Que l'on me donne partout pour votre maîtresse. Si vous avez encouragé

ces discours par vanité ou autrement, c'est une perfidie et une ingratitude dont il faut me rendre compte sur l'heure.

— Je ne suis ni un perfide ni un ingrat, répondit le vicomte, et d'ailleurs il est un moyen de réparer ce malheur.

— Quel moyen? s'écria Claudine impétueusement.

— C'est que vous deveniez ma femme.

— Votre femme? Est-ce donc pour me mettre dans l'impossibilité de refuser votre main que vous avez souffert ces noirceurs? Il fallait, Monsieur, attaquer mon cœur et non pas ma réputation. Je ne serai point votre femme.

— De bonne foi, Mademoiselle, reprit Chandennier, n'ai-je pas fait de mon mieux pour toucher votre cœur? Devez-vous écouter ce que répètent les sots? Si vous ne croyez pas

à ma loyauté, c'est que je n'ai point réussi à vous plaire. Consultez vos sentiments, et dites si vous avez quelque inclination pour moi.

Malgré son envie naturelle de répondre par un *non*, Claudine, se voyant au pied du mur, consentit à faire une espèce d'aveu.

— Eh bien! dit-elle en rougissant, il se peut que j'aie de l'inclination pour vous; mais je vous donne trois mois pour réparer vos fautes, afin que vous n'épousiez pas une femme dont on parle mal. Je vais me retirer au couvent des Augustines, et si vous m'êtes fidèle, dans trois mois je serai à vous.

— Elle perd la raison! s'écria la mère.

— Vous me désespérez, Mademoiselle, disait le vicomte.

— C'est un point résolu, reprit Claudine. Madame l'abbesse, emmenez-moi au couvent;

je veux goûter de la vie des religieuses.

La jeune fille entraîna la supérieure, tandis que la mère éplorée suivait par derrière en répétant :

— Quelle tête a cette enfant, bon Dieu!

Claudine embrassa madame Guérin, puis au moment de sauter sur le marche-pied du carrosse, une voix intérieure lui cria que son premier mouvement ne valait rien. Elle se retourna vers M. de Chandennier, et lui dit avec vivacité :

— Ne comprenez-vous pas que c'est un caprice, et que j'abrégerai l'épreuve si vous êtes aimable et tendre?

Elle s'élança ensuite dans la voiture, et tendant un bras par la portière, elle donna la ceinture de sa robe au vicomte.

— Tenez, dit-elle encore, gardez ceci pour l'amour de moi; je suis une folle de partir

ainsi, mais je vous paierai de votre ennui en vous aimant de tout mon cœur.

Pendant la route de Tencin à Montfleury, l'abbesse représentait à la demoiselle que sa conduite était imprudente, pour peu qu'elle aimât ce gentilhomme et qu'elle n'eût pas de goût pour le cloître. Elle cita le sage proverbe qui commande de battre le fer quand il est chaud; mais Claudine répondit par cet autre précepte, que tout vient à point à qui sait attendre; et comme la passion du prosélytisme accompagne toujours le voile, madame la supérieure n'insista plus, et pensa que cette charmante fille mettrait de la gaieté dans son couvent.

En débarquant à Montfleury, Claudine de Tencin se vit accablée de caresses par les sœurs, régalée de confitures, couchée dans le meilleur lit, installée dans la plus jolie cellule, avec une

vue sur les jardins; on lui donna des instruments de musique et des livres parmi lesquels on feignait d'ignorer qu'il se trouvait des romans. La novice fut dispensée des offices de nuit, qui pouvaient la fatiguer, et notamment des matines. Les nonnes menaient une vie assez douce et ne suivaient à la rigueur les règles de l'ordre que pendant huit jours par an, à l'époque des inspections de l'archevêque. Le reste de l'année, on faisait bonne chère ; on avait de la glace l'été, bon feu l'hiver, du linge fin, des heures de loisir, la liberté de recevoir des amis au parloir, un directeur tolérant, et jusqu'à du vin de Champagne dans la cave pour les grandes fêtes. Claudine, qui avait une autre idée de l'intérieur des couvents et qui n'était venue à Montfleury que par un coup de tête, fut surprise agréablement de se voir plus à l'aise que chez sa mère, sans ménage à con-

duire, servie à souhait, entourée de compagnes jeunes et gaies comme elle, avec de l'oisiveté à discrétion. Au lieu d'éprouver des regrets, mademoiselle de Tencin crut avoir fait sagement. Elle construisit dans son imagination une petite histoire dont elle était l'héroïne. Il s'agissait de compléter le désespoir de Chandennier en se montrant disposée à prendre le voile, afin de mettre à une belle épreuve l'amour de ce gentilhomme, et de lui opposer des obstacles dont la passion la plus ardente pût seule triompher. Ce n'était pas trop des murs d'un monastère, ni du serment à Dieu. Un amant bien épris, et particulièrement celui de Claudine de Tencin, devait savoir franchir les grilles, escalader les murailles, enlever sa maîtresse, obtenir qu'elle fût relevée de ses vœux en fléchissant le pape, et la conduire à l'église en robe de soie, après un enchaînement

bien nourri d'aventures et de malheurs, pouvant donner matière à deux volumes. Ainsi marche la cervelle des jeunes filles : il n'est point de merveilles ni d'actions éclatantes dont leur beauté ne soit digne ; la conquête d'un royaume serait une bagatelle qu'un simple regard de leurs yeux paierait suffisamment ; et quant à la possession entière de leur personne, on l'obtient, mais on ne la mérite jamais.

Lors donc que M. de Chandennier vint demander Claudine et lui parler de ses tourments, on ne fit que rire et on lui déclara nettement qu'il n'était pas au bout. Le gentilhomme fut piqué de voir qu'on ne s'empressait pas davantage d'accepter des offres brillantes dont tant d'autres eussent été fières. Il crut démêler, dans ces délais et ces badinages, qu'on ne l'aimait pas, et sa tendresse en fut

considérablement diminuée. D'un autre côté, ses amis le détournaient du mariage en lui rappelant ses projets ambitieux, la cour qui l'attendait et les plaisirs qu'il trouverait à Versailles. Ces remontrances commencèrent à ébranler M. de Chandennier; les railleries achevèrent de lui arracher le bandeau. On lui disait que sa belle faisait parade, auprès des nonnettes du couvent, de ses rigueurs pour un amant riche et de bonne maison, à qui elle n'avait rien à donner qu'une beauté fort ordinaire. Le vicomte était sensible aux sarcasmes. Un matin, sans prévenir personne, il demanda ses chevaux, plia bagages et sortit de Grenoble en laissant un billet laconique pour mademoiselle de Tencin.

« Je comprends trop bien, lui écrivait-il, que vous n'avez pas d'amour pour moi. Il ne me convient pas de jouer plus long-temps le rôle

d'un importun. Je croyais faire assez en vous offrant ma fortune et un nom de quelque prix. Vous n'en avez point voulu ; je vous souhaite de trouver mieux. »

Notre gentilhomme partit là-dessus, consolé par cette petite vengeance et soutenu par son amour-propre. Il se rendit à la cour où il occupa de beaux emplois et se maria grandement. Nous avons tout lieu de penser que ce fut ce Rochechouart qui, dans la suite, devint ministre de Louis XV.

Cette brusque rupture blessa vivement Claudine. L'affront était rude et la leçon sévère, car la conduite de M. de Chandennier était bien éloignée des rêveries de la demoiselle, et ce chapitre-là n'était pas prévu dans son roman. On en riait partout, les nonnes sous cape et le monde ouvertement. Pour comble d'ennui, madame Guérin en fit un sujet de

sermon. La bonne dame revenait sur les fautes de sa fille comme le vieillard de Molière sur la galère inventée par Scapin. Claudine, outrée de dépit, déclara qu'elle voulait prononcer ses vœux et que c'était par la grâce du ciel qu'elle avait refusé un mari. Les dévotes furent aussitôt pour elle. On cessa de se moquer, et tout Grenoble voulut assister à la cérémonie édifiante de la prise de voile. Mademoiselle de Tencin devint ainsi religieuse professe par obstination et par colère amoureuse, c'est-à-dire dans toutes les conditions désirables pour en être fachée dès le lendemain. On verra tout à l'heure que Claudine avait agi au rebours de sa vocation et combien il lui fallut de peines pour revenir sur un mot imprudent et détruire l'ouvrage d'une matinée.

III.

Il est des accommodements avec le cloître.—Confiance d'un bon archevêque dans les vertus de Claudine et la mode des églogues. — La chute d'un ange.

« Marie-toi promptenent, tu te repentiras à loisir. » Ce beau proverbe sur le mariage peut à plus forte raison s'appliquer à l'habit religieux. Mademoiselle Claudine ne fut pas plus tôt l'épouse du Seigneur, qu'elle sentit sa folie et l'abîme où elle s'était jetée aveuglé-

ment. Cependant elle avait trop de sens pour se désespérer d'un malheur sans remède, et au lieu de se lamenter en vain, elle se proposa de goûter tous les agréments de la vie monastique, et de fermer les yeux sur ses privations.

Le couvent de Montfleury était proche de Grenoble, dans une situation délicieuse, à l'extrémité d'une promenade fréquentée par le beau monde. Les règles de l'ordre étant douces et le parloir toujours ouvert, les jeunes gens de la ville y avaient accès, et, sous le prétexte de visiter leurs sœurs, ils regardaient celles de leurs voisins. Mademoiselle de Tencin avait fait du bruit dans la province; on ne venait pas à Grenoble sans chercher à la voir. Les gens mondains comme les dévots en étaient également curieux. La mode s'en mêla bientôt. Claudine était appelée à tous mo-

ments par les personnes de qualité qui lui apportaient des sucreries et lui présentaient leurs amis. L'abbesse, qui aimait la compagnie, en était fort aise, et le parloir des Augustines devint un salon où il ne manquait plus que les violons, car l'amour et la coquetterie passaient au travers des grilles. Les plus jolies nonnes eurent bien vite choisi parmi les habitués des cavaliers à leur goût. Comme un mandement pouvait interrompre ces plaisirs, on mettait le temps à profit et les œillades et billets doux allaient grand train.

Un jour qu'il y avait au parloir société nombreuse et galante, les portes s'ouvrirent à deux battants, l'on vit entrer l'archevêque. Ce fut un coup de foudre pour les religieuses. La supérieure devint plus pâle que sa guimpe. Les jeunes gens tachèrent de s'évader sans être aperçus; il ne resta que les dames;

mais les regards du prélat témoignaient assez de sa mauvaise humeur.

— Il paraît, dit-il, que ma visite trouble une véritable fête. D'où vient que l'on s'enfuit à mon approche ?

Claudine sentit qu'en gardant le silence, l'abbesse et les nonnes ressemblaient à des coupables pris en flagrant délit; elle avait naturellement la parole sur la main aussi bien devant un prince que devant un curé; c'est pourquoi elle se chargea de répondre au nom de ses compagnes.

— Monseigneur, dit-elle avec modestie, c'est moi seule que vous devez gronder et punir. Madame la supérieure m'aime d'amitié tendre; je suis ici comme un enfant volontaire que l'on gâte. J'ai désiré recevoir mes parents et mes amis dans le parloir. On ne pouvait m'en accorder la permission sans la donner

aussi à mes compagnes. Ne nous privez pas, Monseigneur, d'un plaisir qui n'a rien de criminel, car l'Église ne nous défend pas de connaître encore les liens du sang.

— Qui est donc cette petite raisonneuse? demanda le prélat.

— Je suis la sœur Claudine, Monseigneur, autrement mademoiselle de Tencin. J'ai reçu le voile de vos mains il n'y a pas long-temps, quoiqu'un très-riche et noble gentilhomme me voulût prendre pour sa femme.

Monseigneur Lecamus, qui était l'indulgence et la bonté mêmes, avait plus vite fait de pardonner que de se mettre en colère. Son grand âge et sa piété ne l'empêchaient pas d'être sensible aux charmes de l'esprit. Il regarda paternellement la jeune religieuse, et lui dit avec un peu d'embarras :

— Mais, mon enfant, on n'est pas au cou-

vent pour tenir un cercle ni pour y courir les mêmes dangers que dans le monde.

—Eh! quels dangers pourrai-je courir dans la maison du Seigneur, moi qui ai méprisé les galanteries des hommes quand il m'était permis de les écouter? Ce n'est pas dans un honnête commerce avec le monde que les cœurs se corrompent, mais au contraire dans la solitude et l'ennui.

— Il faut pourtant obéir aux règles de votre ordre.

— Ah! que je voudrais être devant saint Augustin! Je lui dirais que l'extrême rigidité de la discipline est bonne pour les grands coupables; qu'il faisait bien, lui qui avait été un pécheur endurci, de racheter ses crimes par les pénitences; mais faut-il que de pauvres filles comme nous passent leur vie dans les souffrances à pleurer les erreurs d'un monde

qu'elles ne connaissent pas, à expier des crimes qu'elles n'ont point commis et dont elles n'ont même aucune idée? Le ciel est trop juste pour demander des larmes et du repentir à l'innocence. Voilà ce que je dirais à saint Augustin, monseigneur, et je vous assure qu'il m'écouterait avec bienveillance.

— Allons, s'écria l'archevêque, j'étais venu pour mettre fin à des abus, et vous verrez que cette petite m'arrachera encore des concessions!

— Il y a, dit l'abbesse, plus de raison dans les paroles de cette aimable fille que monseigneur ne le pense.

— Qui vous a dit que je ne sentais pas l'excellence de ses raisonnements? reprit l'archevêque. Ce n'est pas en vain que le ciel donne la sagesse et l'esprit. Je consens à laisser le parloir ouvert; mais j'exige qu'on

s'entretienne de sujets religieux. Je veux que l'on bannisse les conversations futiles, les méchants livres et les instruments de musique, toutes choses qui amollissent les cœurs et les disposent au péché.

Monseigneur Lecamus fit une inspection dans le couvent; il supprima la moitié de la bibliothèque, et enleva les mandolines et les guitares. Par ce léger sacrifice, les nonnes conservèrent la liberté de communiquer avec leurs amis. Avant de quitter Montfleury, l'archevêque reprit le ton sévère pour adresser à mademoiselle de Tencin ces dernières paroles :

—Sœur Claudine, je connaîtrai par la suite si l'éloquence et la persuasion sont en vous des dons heureux ou funestes. Je vous rends responsable de la conduite de vos compagnes et de la réputation du couvent. Si jamais il

arrivait ici des malheurs et du scandale...

— Monseigneur, interrompit Claudine, il ne faudrait pas encore me condamner pour cela. Le démon est habile et rusé; s'il vient à tirer parti contre nous de vos bontés, nous nous consolerons en pensant qu'il en eût peut-être tiré davantage de vos rigueurs et de votre colère. Priez Dieu seulement qu'il nous soutienne dans la bonne voie.

Le prélat ne put s'empêcher de sourire. Il frappa doucement avec un doigt sur la joue de la jeune religieuse, et sortit en disant qu'il n'y avait pas moyen de se quereller avec un ange. Depuis ce moment, lorsque d'autres gens d'église venaient crier à l'archevêché contre les abus, monseigneur Lecamus leur répondait :

— Laissons à ces pauvres filles un peu de liberté. Je sais qu'elles n'en font pas mauvais

usage. Il y a parmi elles un petit modèle d'innocence et de vertu qui m'a donné caution pour les autres.

Le digne homme avait pris Claudine en amitié. Lorsqu'il allait au couvent, il ne manquait pas de dire quelque mot affable ou élogieux à sa favorite. Mademoiselle de Tencin eut soin de le maintenir dans ces bonnes dispositions; les amusements du parloir reprirent leur cours avec une vivacité nouvelle, et ce triomphe éclatant remporté par les grâces de la jeunesse sur saint Augustin et les austérités de l'ordre, rendit la sœur Claudine plus célèbre encore.

A cette époque, le célèbre Fontenelle avait déjà fait imprimer ses églogues, qui vinrent pousser jusqu'à la fureur le goût que madame Deshoulières avait amené du pastoral. Les bergers de Fontelle sentaient d'une lieue le

petit-maître et le bel esprit ; les bergères à talons rouges ressemblaient plus aux belles dames qui lisaient des romans qu'à des gardeuses de moutons : ce fut précisément ce qui valut à cet écrivain son prodigieux succès. La cour et la ville prirent feu pour ce nouveau genre. On ne se déguisa plus qu'avec la houlette et le chapeau de fleurs ; on se qualifia partout poétiquement des titres de bergers et bergères, et un phébus champêtre remplaça le phébus chevaleresque des La Calprenéde et des Scudéry. L'un valait bien l'autre, et chaque chose doit avoir son temps.

Il faut assurément, comme on s'en convaincra par cette histoire, que le dieu malin de Cythère en personne ait conduit à Grenoble monsieur de Fontelle dans l'instant où ce charmant écrivain touchait à l'apogée de sa gloire. Le Dauphiné entier s'en émut. Les dames

apprirent par cœur ses plus beaux passages ; les couronnes et les madrigaux pleuvaient sur sa tête. Or, il fut parlé de ses divins ouvrages au couvent de Montfleury, et Claudine brûla aussitôt du désir de connaître les *bergeries* de Fontenelle. Un des habitués du parloir, pour faire sa cour aux nonnettes, amena un jour au couvent l'auteur des *Dialogues des Morts;* un exemplaire des poésies pastorales fut offert solennellement à l'abbesse par autorisation de M. l'archevêque, car le vénérable prélat, trompé par le choix des sujets, se persuada que cette littérature à l'eau rose ramènerait les âges de l'innocence. Les Augustines dévorèrent des églogues du matin au soir ; elles regrettèrent d'être vouées à Dieu, et de ne pouvoir plus mener paître les brebis ; mais elles firent l'acquisition d'un petit mouton. Le pauvre animal mangea plus de sucreries que

d'herbe, et mourut étouffé par les caresses.

Tout auprès du couvent de Montfleury demeurait un certain M. Destouches, jeune homme riche, généreux et de bonne mine, qui était singulier dans ses habitudes. Ce M. Destouches se prit d'une si furieuse passion pour l'églogue qu'il s'habilla en berger, et se promena ainsi pendant huit jours dans ses jardins, tenant à la main les livres de Fontenelle. Les sœurs l'aperçurent dans cette toilette par les fenêtres élevées du couvent; ce fut pour elles un délicieux et dangereux plaisir que de regarder ce beau Tyrcis auquel leur imagination de recluse prêtait toutes les vertus pastorales, dont l'amour et la fidélité sont les deux premières. Le jeune homme jetait souvent les yeux du côté où étaient les nonnettes, et comme il vit bien l'effet qu'il produisait sur elles par ses mœurs

champêtres, il chercha les moyens de communiquer avec ses voisines. Un de ses amis l'introduisit au parloir, et à peine eut-il essuyé de près les œillades de mademoiselle Claudine, et reconnu la conformité de goûts et de sentiments qui existait entre elle et lui, qu'une flamme subite les embrasa tous deux.

Sur ces entrefaites, le vieux roi mourut, et les folies de la régence commencèrent. On ne jouait pas encore la comédie à l'abbaye de Chelles; mais à l'exception de la Trappe, tous les ordres monastiques se relâchèrent beaucoup. Nous ignorons comment s'y prit M. Destouches pour obtenir la permission de donner une fête pastorale aux religieuses de Montfleury. Nous savons seulement que la permission fut accordée. On voit, par une lettre du père Bougeant, jésuite, que la fête eut lieu le lundi de Pâques 1716. La supérieure

et les nonnettes furent autorisées à se rendre au jardin de M. Destouches, où elles étaient seules invitées avec le père Bougeant. La sœur Claudine était la plus jolie de la réunion, et l'on comprit que la fête se donnait pour elle.

L'amphitryon avait fait servir un repas magnifique sous une tonnelle d'où l'on découvrait les beautés du jardin. Une cascade se répandait dans les bassins à l'extrémité des parterres, et dans le fond était en perspective un bois de tilleuls ingénieusement taillés en forme de parasols. Après le festin, qui était servi par des domestiques nègres, on regarda quelques danses où M. Destouches, toujours vêtu en berger, figura dans un quadrille champêtre. Ce spectacle amusa beaucoup les nonnes. On se promena ensuite dans les allées du parc en écoutant un concert de hautbois

et de chalumeaux. Un superbe feu d'artifice avait été préparé sur le gazon et fut tiré après le coucher du soleil. Ce divertissement captivait plus que le reste l'attention des religieuses, et ce n'était pas sans dessein que le maître du logis avait donné ses ordres pour qu'il fût magnifique et de longue durée. A peine les fusées et les gerbes de feu eurent-elles commencé à s'élever dans les airs, que M. Destouches, prenant le bras de mademoiselle de Tencin, l'entraîna doucement loin de ses compagnes sous un bosquet de jasmins. Il se jeta aussitôt aux genoux de la nonnette, et ne manqua pas de lui déclarer son amour dans le style des *bergeries* dont il était bien pénétré.

— Adorable Claudine, dit-il, ma passion doit rompre le cruel silence qui me mène au tombeau.

— Au tombeau! s'écria Claudine; eh! Monsieur, vous avez le visage d'un homme plein de santé.

— Ah! peut-être mon corps est-il en santé, mais à coup sûr mon âme se meurt, car vos appas m'enlèvent la raison. Depuis que je vous ai vue pour la première fois, les échos de ce jardin n'entendent plus d'autre nom que le vôtre. Ils répètent jour et nuit les soupirs que la douleur m'arrache sans cesse. Ayez compassion du plus fidèle des amants.

Claudine roula ses prunelles d'un bleu tendre avec un air de pitié :

— C'est un grand malheur pour vous, dit-elle, que d'aimer une religieuse.

— Il est vrai, je le sais. Que faire, hélas! pour résister à l'amour qui m'enlace de ses filets? Songez, belle Claudine, combien les occasions de vous parler sont rares. Mettez

plus de complaisance à écouter mes vœux et plus d'empressement à y répondre que si vous étiez une simple paysanne jouissant de toute sa liberté. Les moments sont précieux. Voyez quelles peines j'ai prises pour amener cet entretien ! Répondez-moi, céleste Claudine ; dois-je espérer de posséder votre tendresse ?

La religieuse était au comble de ses vœux de s'entendre parler ce langage pastoral ; mais le goût de la négative l'emporta même cette fois sur tout le reste.

— Pour cela, non, Monsieur, répondit mademoiselle de Tencin que l'expérience n'avait point corrigée.

— Je vais donc mourir à l'instant, dit le berger en s'approchant d'un bassin qui avait trois pieds de profondeur.

Après avoir donné satisfaction à son natu-

rel par un pas en arrière, Claudine en fit quatre en avant pour obéir à son cœur :

— Arrêtez ! s'écria-t-elle en retenant l'amant désespéré par sa manche garnie de rubans. Je ne veux pas que vous périssiez, infortuné jeune homme, car j'aurais moins de remords de conscience à vous aimer qu'à vous voir mourir. Sachez mon secret dans cet instant suprême : mon cœur n'est pas indifférent à vos soupirs ; je suis touchée de vos langueurs. Je vous aime enfin, mais laissez-moi fuir et cacher à jamais ma honte et la rougeur de mes joues.

En parlant ainsi, la nonnette tomba dans les bras du tendre berger. L'occasion était perfide et le gazon glissant. Les ennuis et l'abstinence du couvent rendent les filles faibles; l'ivresse de la fête avait troublé cette tête légère, l'amour et la nuit achevèrent la

défaite de Claudine. M. Destouches et mademoiselle de Tencin devinrent amants, mais au grand complet et non pas pour tresser des guirlandes, comme dans les pastorales du jour.

Si nous suivions exactement la belle manière de raconter qu'on employait sous la régence, nous serions en droit de mettre ici dans la bouche de notre héroïne une lamentation de trois pages qui fendrait le cœur de M. Destouches et celui du lecteur en même temps.

Le berger répondrait victorieusement par trois autres pages de serments de fidélité; puis, à la fin de ce chapitre, on trouverait un joli dessin représentant deux colombes, emblème délicat de l'amour heureux. Ainsi procéda mademoiselle de Tencin elle-même lorsqu'elle écrivit plus tard ses jolis romans dont nous parlerons. Au lieu de couper les dialogues

comme nous faisons aujourd'hui, on donnait d'un seul trait tout ce qu'avait dit une personne, et on ripostait ensuite par une tirade où l'on mettait toutes les réponses de l'autre interlocuteur. C'était moins près de la nature que la manière d'à présent, mais peut-être préférable par la raison qu'il faut de l'art dans un récit. Mesdames de Lafayette et de Tencin, M. de Marivaux, dans sa charmante histoire de Marianne, M. Crébillon fils et l'abbé Prévost suivaient cette méthode. Malgré ces grandes autorités, nous sommes forcés de nous rendre au goût de ce siècle. Nous nous bornerons donc à dire, en trois mots, que la sœur Claudine fendit véritablement le cœur de M. Destouches par ses reproches et ses pleurs, que le berger rassura la jeune religieuse, et que l'amour agita au dessus de ce couple intéressant ses ailes et son flambeau.

Quant aux colombes de rigueur, elles feront défaut ; les âmes sensibles suppléeront à l'absence du cul-de-lampe par un effort de l'imagination, cet artiste puissant qui laisse bien loin derrière lui et les pinceaux et le burin.

IV.

Où l'on verra un berger machiniste, un archevêque essouflé, une religieuse à travers champs et un encyclopédiste à la mamelle.

Le mur qui séparait le jardin de M. Destouches du couvent des Augustines était fort élevé; mais avec le secours des échelles, la passion sait franchir des remparts escarpés.

Combien les filles seraient sages si le ciel

prenait soin de leur montrer avant leur faute les conséquences d'un premier crime! Une fois que mademoiselle de Tencin eut posé le pied dans la voie de perdition, elle n'essaya plus de revenir sur ses pas et se lança dans une intrigue amoureuse toute hérissée d'obstacles et de dangers. De son côté, M. Destouches mit une persévérance incroyable à chercher les moyens de voir l'objet de sa flamme. Notre berger vint à bout, à travers bien des périls, de descendre dans les jardins du couvent, et plus d'une fois il pénétra la nuit jusqu'à la cellule de la belle nonne. Le bonheur de ces amants était aussi grand que leur folie; mais il ne dura guère. L'inflexible nature n'eut pas égard à la situation de la religieuse, ni à la sainteté du lieu: Claudine sentit bientôt qu'elle était devenue mère; nous ne le dirions pas tranquillement si nous ne sa-

vions qu'elle portait dans son sein un des génies les plus fameux du XVIIIe siècle, et qui dut sans doute sa vocation pour les mathématiques au talent de machiniste, que déploya le berger dans ses amours.

Une femme ordinaire, plongée dans le malheur où était mademoiselle de Tencin, eût infailliblement perdu le courage et les forces. Claudine mesura l'abîme ouvert devant elle et résolut d'en sortir le moins mal possible. M. Destouches lui offrit tous les secours en son pouvoir. Sa première pensée fut un enlèvement et une fuite en pays étranger; mais la religieuse avait le cœur trop bien placé pour se résigner à la honte sans tenter un expédient plus loyal et plus honnête. Sans confier son secret à personne, elle fit prier monseigneur Lecamus de venir la voir. L'archevêque arriva au couvent un matin pour donner

audience à la sœur Claudine. L'excellent homme se préparait à entendre quelque naïve confidence de fille recluse. Il demanda si sa favorite était contente des autres sœurs, ou si elle avait à se plaindre de leur conduite. Claudine répondit à cette question en tombant à deux genoux et en cachant son visage dans ses mains.

— Oh! s'écria le digne prélat, voilà des signes d'une conscience bourrelée! Qu'est-il arrivé céans, mon enfant? parlez sans crainte. Le mal n'est peut-être pas bien grand.

— Plus grand, hélas! que vous ne pouvez l'imaginer.

— Qu'est-ce donc? reprit l'archevêque; mon indulgence aurait-elle causé ici un malheur?

— Un malheur épouvantable, dit Claudine.

— Et comme vous êtes la cause du relâchement de la discipline, vous en avez des remords? Le cas est-il bien grave? Vous aurez vu peut-être une de vos sœurs regarder les hommes avec des yeux qui exprimaient les désirs de la chair ?

—Plût au ciel qu'il n'y eût pas autre chose!

— Vous aurez surpris quelque billet d'amour?

— Hélas! Monseigneur!

— Quoi! ce serait pis que cela! Mon Dieu! pardonnez-moi ce que ma bouche va prononcer : des baisers ont été donnés à travers les grilles?

— Ah! que vous êtes loin de la vérité! s'écria Claudine en pleurant.

— Holà! que vais-je donc apprendre? un homme aurait-il pénétré dans la maison de Dieu?

— Vous l'avez dit, Monseigneur.

— Mais c'est un crime que les lois punissent.

— Un crime effroyable, une liaison coupable entre une religieuse et une personne du monde.

— Jeunes gens, jeunes gens ! dit le prélat ; n'est-il rien de sacré pour vous ? Et quelle est cette infortunée qu'ils ont séduite?

— Elle est devant vous, Monseigneur !

— Devant moi, puissance des cieux !

Le bon archevêque se jeta dans un fauteuil, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Vous, reprit-il, que nous proposions pour modèle aux autres filles de ce couvent, vous êtes tombée dans les pièges du démon ! Ah ! c'est moi qui suis le coupable ; c'est contre moi que le Seigneur est courroucé. Saint

Augustin a voulu me punir. Je dormais sans peur et sans vigilance quand il me regardait avec colère. J'avais pour vous une affection presque mondaine; voilà sans doute le principe de tout ce mal. Consolez-vous, sœur Claudine, je garderai votre secret, je recevrai moi-même vos confessions. Nous fermerons le parloir et nous rétablirons ici la discipline. Quelques années de pénitences sévères vous réconcilieront avec le ciel.

Mademoiselle de Tencin essuya ses larmes et quitta son humble posture; elle se releva pour prononcer d'une voix assurée les paroles qui suivent :

— Monseigneur, vous ne savez pas tout encore. J'ai maintenant d'autres devoirs à remplir que ceux d'une religieuse, d'autres sentiments que le repentir; ce n'est pas sans dessein que Dieu donne les enfants, et je suis mère.

A ce nouveau coup, monseigneur Lecamus demeura sans voix et trembla de tous ses membres.

— Je suis mère, reprit Claudine. Ce n'est donc plus à moi seule et au salut de mon âme qu'il faut penser. Ma honte ne doit pas entraîner celle de l'être innocent que je porte. Faites en sorte, Monseigneur, que je quitte ce couvent, que je sois relevée de mes vœux par le pape; mettez-y surtout de la diligence. Que les bulles arrivent avant que mon état ne soit visible. Ne perdons pas un temps précieux dans les pleurs et l'indécision. Je puis me vouer à la pénitence, mais seulement lorsque j'aurai obéi aux volontés célestes en assurant les jours et l'avenir de mon enfant.

— Vous avez raison, dit le prélat; point de faiblesse ni d'indécision. La crainte d'être réprimandé comme je le mérite ne m'arrêtera

pas. Je vais écrire à Rome dès aujourd'hui, et, si le saint-père se rend à nos prières, vous sortirez de ce couvent dans un court délai.

Monseigneur Lecamus eut assez de générosité pour ne point demander le nom du séducteur; il se douta seulement que la fête donnée aux religieuses était l'origine de cette liaison. Il comprit que sa confiance dans la mode des pastorales avait été l'erreur d'un cœur innocent, et lorsqu'il songeait aux armes terribles que le démon en avait tirées contre lui, la rougeur montait à son front vénérable. Le saint homme écrivit au pape et lui soumit humblement l'affaire en rejetant les torts sur lui-même. Ses lettres furent remises par Fontenelle. L'auteur des *Élogues*, qui se souvint de la belle religieuse et des succès qu'avaient eus les pastorales dans le couvent, employa

tout son crédit pour obtenir une décision favorable. Clément XI était fort heureusement un grand admirateur des arts libéraux et des gens d'esprit. Il répondit d'abord à l'archevêque par des reproches et une semonce; cependant son courroux s'apaisa bientôt. Il se rendit à l'urgence et au critique de la situation, à la crainte d'un scandale inévitable et aux prières de Fontenelle. Il fut résolu que la sœur Claudine serait relevée d'une partie de ses vœux en ce qui concerne l'*obéissance* et la *pauvreté*, c'est-à-dire qu'elle sortirait du couvent pour rentrer dans le monde; mais afin que le public n'eût point le spectacle d'une religieuse mariée, mademoiselle de Tencin fut nommée chanoinesse au chapitre de la Neuville en Lyonnais, ce qui ne la dispensait pas du vœu de *chasteté*. Cette dispense était pourtant la plus nécessaire des trois, afin de

mettre la nonne égarée en mesure de faire sa paix avec le ciel. Peut-être en lui accordant ce troisième point lui eût-on épargné bien des erreurs. Elle était encore assez jeune pour s'améliorer par le mariage. Lorsque la société vous place dans une catégorie d'exception, où votre naturel n'est pas à l'aise, elle devrait avoir la responsabilité de la moitié de vos fautes.

Claudine ne marchanda pas avec la cour de Rome, et fut heureuse de recevoir ses bulles comme elles étaient. Fontenelle, rappelé en France par ses affaires, vint lui-même délivrer la recluse, et malgré son égoïsme bien connu, il trouva quelque plaisir dans cette action généreuse. On ne savait pas encore au couvent l'état de Claudine; tout se passa donc pour le mieux.

Qu'on se figure la joie de M. Destouches

quand il vit tomber les chaînes de sa maîtresse, avec le voile et la guimpe ! Il put enfin lui faire porter les vertugadins et le chapeau de roses. Quelle ivresse pour les deux amants lorsque les portes du couvent s'ouvrirent et qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en jurant de ne plus se quitter ! Fontenelle, témoin de cette scène, en fut touché jusqu'à l'attendrissement ; mais il ne regarda pas non plus sans émotion les charmes de cette divinité dangereuse, et après avoir rendu la liberté à Claudine, il s'en revint à Paris le cœur criblé des flèches de Cupidon.

Chacun a dans le caractère des traits principaux que les années et l'expérience parviennent seules à modifier. La fureur de répondre négativement influa tellement sur la destinée de mademoiselle de Tencin, qu'on peut la

considérer comme au dessus d'une simple habitude. Cette manie, toute féminine, était plus que l'esprit de contradiction; elle tenait encore à deux autres causes, qui étaient cette fausseté commune à toutes les femmes, et cette estime exagérée de soi-même qui accompagne presque toujours la jeunesse et la beauté. Nous voudrions connaître un siècle où l'éducation n'ait point eu pour but de renforcer la dissimulation chez les jeunes filles, afin de l'exalter par dessus les autres; mais on voit dans les Essais du savant Montaigne que de tout temps on enseigna d'abord aux demoiselles l'*art de la menterie, qui est déjà inné en elles et comme mélangé avec leur sang par la nature*. On leur apprend à cacher au fond de leur cœur leurs plus simples désirs. S'il s'en trouve par hasard une qui soit loyale et sincère, elle souffre tant de sa franchise qu'elle

en a honte, et met ses soins à s'en corriger comme d'un vice. Doit-on donc s'étonner que Claudine, plus sagace et plus éveillée que ses semblables, ait aussi poussé plus loin que les autres la fureur du *non?* Justement parce qu'elle désirait beaucoup, parce qu'elle sentait vivement et qu'elle avait l'esprit ouvert, elle était obligée à de grands efforts pour enfermer ses désirs, colorer ses sentiments et mettre le bâillon à son esprit. Bien peu de gens ont le savoir de se maintenir entre les deux grandes classes qui se partagent le monde, les dupes et les trompeurs. La crainte invincible qu'éprouvent les femmes d'être dans la première les jette dans la seconde. Quant à l'article de la vanité, il n'est pas moins vulgaire ni moins naturel. Avec le lait maternel, les jeunes filles sucent le mensonge et la coquetterie; elles estiment dès l'âge de puberté

leurs beaux yeux plus chers que les trésors de l'Orient. L'amour de Claudine pour la négative signifiait donc toujours l'une de ces deux choses : « Non, je ne désire, ne veux ou ne comprends pas ce que vous croyez; ou bien: Non, vous n'êtes pas digne que je vous accorde ce que vous souhaitez. »

Notre héroïne avait pourtant, outre l'instinct de la résistance et de la dissimulation, toutes les autres faiblesses de son sexe, et lorsqu'une certaine manière d'être vous a joué de mauvais tours et gêné dans vos passions, il faut bien finir par s'en défaire. On a le temps de réfléchir et d'apprendre à se connaître dans un couvent : mademoiselle de Tencin jugea qu'elle devait changer ses habitudes. Le souvenir de ses cinq années de religion lui resta gravé dans la mémoire, et la leçon lui profita amplement. Elle se promit

de ne plus mériter son sobriquet de mademoiselle Nenni! et de montrer au contraire un aimable laisser-aller, afin de ne décourager personne par la brusquerie. Elle résolut de tenir prudemment les amoureux en haleine, pour se donner le moyen de choisir sans précipitation; elle y réussit parfaitement. Il semblait qu'elle eût mis de l'ordre dans son caractère, et porté en dernière ligne ce qui avait eu jusqu'alors le premier rang; ainsi, pendant ses intrigues ambitieuses, où elle s'occupa de la politique, elle déguisa fort habilement la profondeur de ses desseins sous les airs de la futilité, l'obstination et la force de volonté sous les dehors de la nonchalance, le désir ardent de gouverner les hommes sous les apparences d'un esprit léger, qui a besoin de l'appui et des conseils des autres. Mais n'anticipons point sur le cours des évènc-

ments, et pour aller au plus pressé, disons comment sœur Claudine se tira du pas difficile où l'avait entraînée son berger sensible.

Madame la chanoisesse fit d'abord un voyage à Lyon pour entrer en possession de sa prébende au chapitre de la Neuville, puis elle se cacha dans un petit village appelé Saint-Égrève, près de Grenoble, où elle donna le jour à un fils, le 2 janvier 1717. L'enfant fut appelé Jean d'Alembert, d'une petite terre que M. Destouches lui assura par un fidéi-commis, et le lecteur a déjà deviné, à ce nom, que ce garçon devint plus tard le fameux géomètre d'Alembert, philosophe encyclopédiste et secrétaire perpétuel de l'Académie après Fontenelle.

Avant de terminer cette première partie des aventures de la belle Tencin, nous dirons en-

core comment finit sa liaison avec M. Destouches. La jeune mère, tout occupée de son enfant, aurait pu demeurer long-temps heureuse et inconnue dans le village de Saint-Égrève, si le diable n'en eût ordonné autrement. M. Destouches était galant et de complexion fort amoureuse. Un jour du mois de mai, madame de Tencin lui envoya un panier de cerises par une servante qui était jolie; le berger, séduit par des appâts champêtres, se rendit coupable d'infidélité, crime énorme dans l'églogue aussi bien que dans le chevaleresque. Notre héroïne avait l'âme fière. Elle ressentit autant d'indignation que de chagrin de ce procédé anti-pastoral; depuis ce moment, les amours avec le berger ne volèrent plus que d'une aile, malgré la réconciliation dont la querelle avait été suivie. Sur ces entrefaites, la vieille mère madame Guérin tomba

malade. Claudine courut à Tencin, et n'arriva que pour recevoir le dernier soupir de la bonne dame. Elle trouva dans les papiers de sa mère une lettre cachetée à son adresse, qui renfermait de longs et sages avis. Nous en citerons seulement un passage :

« Il est aussi important, ma chère Claudine, de bien savoir ce que l'on vaut que de ne pas s'en faire trop accroire. Quittez les vanités de jeune fille, qui ne mènent à rien, sinon à perdre le temps. L'univers ne viendra pas tout seul se mettre à vos genoux, à moins que vous ne l'aidiez un peu. Sachez bien que vous êtes une des plus aimables personnes de ce siècle; qu'il n'est pas sur la terre un seul homme, fût-ce même le régent du royaume, dont vous ne puissiez entreprendre la conquête. Ayez donc soin de frapper haut et d'employer utilement vos grâces; il ne vous en coûtera pas

plus que de les dépenser sur un théâtre borné. N'attendez pas que vous ayez perdu votre beauté; c'est le plus puissant de vos moyens, et celui sans lequel les autres n'ont guère de valeur. Je vous laisse une somme de trois cents louis d'or que j'amasse depuis dix ans pour une occasion de conséquence. Allez à Paris, menez-y un train convenable, tâchez de voir la cour. On y parle de cent femmes qui n'ont pas la moitié de votre mérite. Si vous ne les effacez point, c'est que vous ne saurez pas vous servir de vos yeux. Allez, ma chère fille, je prierai le ciel qu'il vous soutienne. Il ne sera rien de plus agréable pour mon âme que de vous voir faire un bel et noble usage des dons que la nature vous a prodigués. »

Après avoir médité sur les avis maternels, Claudine prit un matin son grand courage, et se résolut à voyager. Quand ses malles furent

prêtes, elle regarda une dernière fois son visage dans le miroir, et en voyant le doux éclat de ses yeux, elle sourit avec confiance en disant :

— Je vous obéirai, ma mère, et si l'amour combat pour moi, ce sera au régent lui-même qne je ferai sentir mon pouvoir.

Puis elle partit, en laissant à l'infidèle Destouches une lettre d'adieux et le soin d'élever monsieur d'Alembert, ce dont il s'acquitta fort mal, puisqu'il abandonna cet enfant si précieux, à une vitrière.

V.

L'arrivée à Paris. — Une lettre authentique. — Présentation à la cour. — L'amour battu par l'ambition.

A l'instant où la chanoinesse de Tencin prit le chemin de Paris, la régence était dans tout son feu. Une fièvre d'extravagance retournait les cervelles ; on menait follement la politique et jusqu'aux conspirations. Le duc d'Orléans, pour mieux se livrer à ses plaisirs, laissait le

gouvernement à Dubois. Celui-ci, partagé entre les débauches et la police secrète, avait toujours un arriéré d'affaires dont il se débarrassait quelquefois en brûlant les dépêches sans les lire. Le fameux Law se chargeait de bouleverser les fortunes avec sa banque du Mississipi. Le soleil trouvait chaque matin les bougies allumées au Palais-Royal. Au Luxembourg, la duchesse de Berry épousait en cachette un cadet de Gascogne et vivait avec lui publiquement. Pour suivre ces exemples, la ville devenait aussi libertine que la cour. On soupait, on chansonnait et on faisait l'amour à la hâte, comme si c'eût été la dernière année du monde. Louis XV enfant, qui voyait ce dévergondage du fond des Tuileries, mettait à profit les leçons et préparait tout bas son règne de dissipation et de désordre. C'est ainsi qu'on se remettait des ennuis de

Versailles et des gronderies de la Maintenon. L'histoire d'une nation ressemble assez à la vie d'un seul homme : après les guerres viennent les loisirs de la paix, après les dévotions la folie, après le sérieux le rire. Heureux ceux qui naissent dans le temps où l'humanité prends ses ébats et ne songe qu'à se divertir! comme elle va trop loin en toutes choses, cet excès-là du moins est préférable aux autres.

Claudine comprit qu'il était difficile de percer au milieu de ce tumulte, et qu'il fallait se faire distinguer par une habile diversion aux modes du jour. Elle prit d'abord un assez bel appartement dans le Marais, loua un carrosse à la semaine et donna des dîners. Son frère l'abbé présenta quelques amis. Fontenelle arriva, suivi de plusieurs poètes et philosophes. Cet écrivain était fort répandu et man-

geait plus souvent en ville que chez lui. Dans sa passion pour la chanoinesse, il parlait d'elle en de si bons termes qu'il donnait l'envie de la connaître. Un cercle considérable se forma peu à peu chez madame de Tencin. Il y venait beaucoup d'hommes, et dans le nombre, des gens de cour. La conversation y était toujours intéressante ou enjouée. La maîtresse du logis avait le rare mérite d'aimer véritablement l'esprit d'autrui et mettait ses hôtes en verve par le plaisir qu'elle prenait à les entendre. Quoique Fontenelle lui eût gardé le secret, on n'ignorait pas qu'elle avait été relevée de ses vœux pour une galanterie, et malgré sa sagesse du moment, chacun espérait lui plaire. C'est assez pour devenir célèbre que d'être jolie et d'avoir eu des aventures; mais il manquait encore la richesse, et madame de Tencin la souhaitait ardemment, comme un moyen de

se produire. L'occasion se présenta d'elle-même. Law fut amené un soir chez la belle religieuse, dans l'instant où le régent, engoué des systèmes de cet Irlandais, voulait lui donner les finances de l'État. La qualité d'étranger et de protestant d'Angleterre était le seul obstacle à ce projet. En causant avec madame de Tencin, Law raconta ses embarras. La chanoinesse offrit en badinant l'abbé son frère, pour instruire le ministre et le convertir à la religion catholique. Ce fut un marché conclu. L'abbé y apporta toute la complaisance imaginable, et en peu de temps l'Irlandais devint catholique sans trop savoir ce que c'était. Pour prix de ce service, Law, qui était généreux, donna de ses papiers au frère et à la sœur pour une valeur d'un million, qu'ils réalisèrent prudemment en écus sonnants.

De ce jour commenca l'éclatante fortune de

la belle Tencin. Les plus petits et les premiers obstacles sont les plus longs à surmonter ; on ne fait rien de bon tant qu'on ne s'est point élevé au dessus d'eux. Notre chanoinesse, une fois à l'abri de la gêne, put enfin donner carrière à son génie, et le lecteur verra que dans ses succès le bien-jouer eut une plus grande part que le hasard. Fontenelle, qui avait soixante ans, paraissait encore jeune, à cause des soins qu'il prenait de sa personne. Il se montrait fort épris de madame de Tencin, et sans doute il aurait voulu, moitié par vanité, moitié par amour, remplir auprès d'elle l'emploi de secrétaire perpétuel, comme à l'Académie. Un jour qu'il peignait son martyre en termes ingénieux :

— Écoutez, lui dit la dame, vous êtes trop de mes amis pour que je vous laisse dans l'incertitude. Je n'irai pas jouer la pruderie

avec vous qui savez mon histoire. Il vaut mieux que je vous dise toutes mes pensées : j'ai de l'ambition pour mon frère et pour moi ; tant que je n'aurai pas satisfait cette fantaisie, je ferai une maîtresse maussade. Donnez-moi donc le temps de me passer ce caprice, et nous verrons ensuite en quel état sera mon cœur.

— L'ambition, répondit Fontenelle, n'est pas un caprice ; c'est une bonne grosse passion qui dévore les autres et ne s'arrête jamais. Il serait plus sage de l'étouffer que de s'y abandonner. Quel but se propose la vôtre ?

— Je veux tout simplement que mon frère devienne ministre et gouverner par lui.

— Vertu de ma vie ! s'il en est ainsi, je ne suis pas au bout de mes tourments !

— Ne vous effrayez pas. Vous connaissez

la sottise de notre sexe, qui ne peut aller long-temps sans amour. J'ai du goût pour vous, de l'amitié, de la reconnaissance; au premier jour, un déboire, une déception ou une faute me rebuteront, et vous en profiterez.

— Hélas! dit Fontenelle, je ne m'abuse point. Il est vrai que les femmes ne vont jamais long-temps sans aimer; mais ne mettrez-vous pas votre amour aux gages de votre ambition?

— Sans doute, et si je réussis, ce sera plus vite fini.

— Qui vous empêche de mener les deux choses de front? Mêlez-vous du gouvernement, et donnez-moi votre tendresse.

— Eh! mon pauvre ami, si je vous aimais, je n'aurais d'autre désir que de vous plaire. Prenez votre parti courageusement et, au lieu

de vous lamenter, soyez mon confident; tâchez que mon affection s'augmente par de petits services, et prêtez-moi votre aide pour conduire à bien mes projets.

Fontenelle vit qu'il perdait ses peines à combattre les envies d'une chanoinesse. Il quitta le ton d'un soupirant et reprit d'un air dégagé :

— Je gage que vous me trouvez ridicule de vouloir vous détourner d'être ambitieuse, et vous avez raison. Cela vous sied mieux qu'à personne. Vos confidences seront une consolation pour moi, et je brûle à présent de voir vos triomphes. Est-il en mon pouvoir, belle dame, de vous être utile à quelque chose?

— A la bonne heure! dit Claudine; vous voilà dans votre bon sens. Apprenez donc que le régent s'ennuie de la comtesse de Sabran. Il se plaint à ses *roués* de ne voir que des fem-

mes sans esprit. Vous dînez souvent chez M. de Noailles; faites en sorte qu'il parle de moi au prince.

— Comment! s'écria Fontenelle retournant à son premier rôle; vous voulez devenir la maîtresse du régent ?

— Qui songe à cela? Je veux que le prince sache que j'existe. N'est-ce pas lui qui choisit les ministres ?

— C'est la vérité, reprit Fontenelle avec tristesse. Où donc ai-je la tête? Puisque vous le souhaitez, ingrate Claudine, je dirai demain aux Noailles l'admiration que j'ai pour vous.

Le joli ouvrage de la *Pluralité des mondes* était alors dans toutes les mains. Cette folâtrerie de la science reposait entièrement sur les tourbillons de Descartes, qui passaient déjà pour le rêve creux d'un homme de génie;

mais le petit livre que les systèmes cartésiens avaient inspiré à Fontenelle plaisait universellement. Il paraît que madame de Tencin en prit lecture quelques heures après la conversation que nous venons de rapporter. Elle imagina aussitôt d'écrire à Fontenelle au sujet de cet ouvrage, pensant qu'il montrerait volontiers une pièce toute à son honneur, et que l'amour-propre de l'auteur surmonterait ainsi les craintes et les répugnances de l'amant. Fontenelle s'habillait pour aller dîner chez M. de Noailles lorsqu'un exprès lui remit la lettre suivante (1) :

(1) Cette lettre a été publiée dans les recueils de mesdames de La Suze, de Villars, de La Fayette, de Tencin, etc., mais jamais en entier. Dans l'extrait qui nous est tombé sous la main, les premières lignes et l'entrée en matière manquaient. Quant à la fin de la lettre, nous laissons à de plus habiles que nous le soin de l'entreprendre, de peur que si l'original se retrouvait, l'apocryphe ne fût bien au dessous de l'authentique.

« Mon cher poète,

« Il me faut sans délai contenter mon envie de vous dire tout le plaisir que m'a procuré votre ouvrage. Comme je ne suis pas une femme pour m'en tenir à ce qui est raisonnable, je vais outrant les choses, et je renchéris encore sur vous-même. Je ne vois plus de tous côtés que des mondes. Il ne s'en faut guère que je ne m'égare avec Descartes dans les idées que sa philosophie me fournit. Tous ces tourbillons qui composent l'univers me font imaginer que chaque homme en particulier pourrait bien être un tourbillon, et voici comme je pose les premières bases de mon système : je regarde l'amour-propre, qui est le principe de nos mouvements, comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le cœur de l'homme est le centre de son tourbillon ; les passions sont les planètes qui l'environnent ;

chaque planète entraîne après elle d'autres petites planètes ; l'amour, par exemple, emporte la jalousie ; elles s'éclairent réciproquement, et par réflexion : toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie. Je place l'ambition après l'amour ; elle n'est pas si près du cœur que la première, aussi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'ambition aura autant de satellites que notre Jupiter ; mais ils deviendront différents, selon les différentes personnes qui composent les tourbillons : dans l'une, la vanité, les bassesses, l'intérêt, seront les satellites de l'ambition ; dans l'autre, ce sera la véritable valeur, la grandeur d'âme et l'amour de la gloire ; la raison aura aussi sa place dans le tourbillon ; mais elle est la dernière ; c'est le bon Saturne dont nous ne sentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont

autre chose, dans mon système, que les réflexions ; ce sont ces corps étrangers qui, après bien des détours, viennent passer dans les tourbillons des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes ni mauvaises influences ; leur pouvoir se borne à donner quelques craintes et quelque trouble ; mais ces craintes ne mènent à rien ; les choses vont toujours leur train ordinaire..... »

L'esprit ne courait pas encore les rues sous la régence, et ceux qui le rencontraient, au lieu de l'éplucher pour se donner de l'importance, le goûtaient vivement et l'applaudissaient de bonne foi. Nous n'avions pas encore appris à nous gendarmer contre notre plaisir, ni à considérer le succès de notre voisin comme du bien volé à nous-même. Cette épître produisit l'effet qu'en attendait Claudine de Tencin ; Fontenelle, transporté d'aise, se hâta

de la montrer. On en répandit partout des copies, et, dans la soirée, le régent s'en fit répéter deux fois la lecture. On se demandait, au Palais-Royal, qui était cette dame de Tencin qui écrivait si agréablement, et lorsqu'on sut qu'elle était jeune et belle, on pria M. de Noailles de la présenter à la cour.

— Adorable Claudine, disait Fontenelle, vous me désespérez en m'apprenant le prix inestimable du trésor qui m'est refusé. Que vous avez raison de comparer nos réflexions à des comètes errantes qui traversent les cieux sans déranger le cours des astres! Je sentais que je travaillais à ma ruine en publiant votre lettre, et cependant je ne pouvais me défendre de la communiquer à tout le monde.

— On n'est pas fort à plaindre, répondit Claudine, lorsqu'on satisfait une de ses passions aux dépens même d'une autre. Si vous

avez souffert de l'amour, votre vanité du moins n'a-t-elle pas eu quelque jouissance?

— Oui, je suis fier de votre mérite, et je fais comme ces voluptueux de l'Orient qui s'enivrent d'opium, sachant que cela les mène au tombeau.

— L'amour a des vertus supérieures à celles de l'opium; il enivre les poètes, mais il les mène au tombeau si lentement que Pétrarque lui-même, grand buveur de ce poison, est mort de vieillesse à quatre-vingts ans.

Tout en faisant de l'esprit, madame de Tencin se disposait, par une toilette magnifique, à se rendre au Palais-Royal. On vint bientôt lui annoncer que le carrosse de M. de Noailles l'attendait.

— Allons, mon poète, dit-elle, donnez-moi votre main jusqu'à la voiture. Je compte sur vous pour me rendre immortelle quand mes projets auront réussi.

— Ah ! que vous possédez bien, s'écria Fontenelle, le secret de rendre aimable cette vilaine ambition qui enlève aux autres femmes leurs plus précieuses qualités !

— Il est certain que je ne serai jamais une Maintenon.

Le pauvre Fontenelle resta immobile dans la rue à suivre des yeux le carrosse qui emportait au grand trot ses amours, puis il s'en retourna chez lui, en roulant dans sa tête les plus tristes images que ses craintes lui pussent fournir. Il voyait sa maîtresse effaçant les autres beautés de la cour, portant l'incendie dans tous les cœurs et s'étonnant de sa propre puissance jusqu'à partager le trouble qu'elle inspirait. Il lui semblait impossible que le régent n'en tombât pas amoureux au premier regard, et comment espérer que la chanoinesse fît la moindre résistance, entraînée comme elle

l'était par l'ambition? Dans sa jalousie, Fontenelle regrettait d'avoir soustrait cette nonne ingrate aux rigueurs du cloître; il poussait le dépit jusqu'à souhaiter qu'elle fût encore sous les grilles, dût-elle lui être enlevée à jamais, pourvu qu'elle fût aussi perdue pour les autres.

La fortune, qui ne consulte personne dans ses volontés, ne se trouvait pas en humeur, ce jour-là, de mener les choses aussi vite que Fontenelle l'imaginait. L'entrée de madame de Tencin au Palais-Royal n'avait été qu'une simple présentation. La duchesse d'Orléans avait dit quelques mots où l'on reconnaissait parfaitement qu'elle ignorait à qui elle s'adressait. De peur de se tromper, Madame s'était bornée à une inclination de tête. La duchesse de Berry, pour essayer un peu de conversation, avait demandé si Grenoble était loin de la mer et si les femmes s'y portaient bien.

Quant au régent, fatigué sans doute par les veilles et les plaisirs, il avait regardé d'un air distrait et avec des yeux éteints, puis il s'était remis à causer avec les hommes. Fontenelle se frottait les mains de contentement en apprenant ces détails, et cherchait à ramener à lui, par un détour, les pensées de sa belle; mais les âmes ambitieuses ne se rebutent pas plus pour un jour perdu qu'elles ne se rassasient à leur premier honneur. La visite à la cour, tout insignifiante qu'elle était, avait laissé un souvenir assez vif pour que l'esprit de Claudine en fût rempli. Les intimes, les amoureux, et Fontenelle lui-même, passaient comme des ombres chinoises devant la chanoinesse, plongée dans ses méditations. Elle prétexta des vapeurs pour se débarrasser des amis, et se retira dans sa chambre à coucher avant minuit, contrairement à ses habitudes.

Avec un homme adonné aux excès comme le régent, dont le cœur et les sens étaient émoussés, une femme pouvait être la plus aimable et la plus belle de la terre sans produire aucune impression. Tel fut le sujet sur lequel médita madame de Tencin; et comme elle avait suffisamment de fierté pour ne pas vouloir descendre à des moyens honteux de se faire distinguer, elle résolut d'attendre, et se félicita d'avoir obtenu ses entrées à la cour. Elle vit plusieurs fois encore le régent sans en être remarquée. Cependant, un jour, l'un des amis du prince se chargea d'avoir des yeux pour lui en l'avertissant tout bas que cette nouvelle beauté laissait les autres à cent lieues derrière elle. Il n'en fallut pas davantage pour amener le duc d'Orléans auprès de la chanoinesse, et l'on pense bien qu'elle se mit assez en frais pour lui donner l'envie d'y

revenir. Le temps était passé depuis des années où les dames faisaient languir les princes à leurs genoux, en leur opposant une vertu qui avait besoin de trois bons mois pour succomber avec la majesté de César. Ce long chapitre des scrupules avait autrefois le double mérite d'être charmant par lui-même et d'augmenter le prix du chapitre suivant, tandis que sous la régence on souhaitait à peine une femme comme un gourmand désire goûter d'un plat; encore n'avait-on pas même le bon esprit d'acheter l'instant du plaisir par un peu d'abstinence et de sobriété. Il est juste de dire aussi que le trop de facilité vaut encore mieux que les scrupules de comédie; que le caprice a beaucoup d'agréments, sans compter la chance de se tourner plus tard en passion. Ajoutons que, sous la régence, on ne feignait rien au delà de ce qu'on éprouvait, qu'on ne

couvrait pas ridiculement une velléité d'un jour sous le masque d'un amour éternel, et qu'il est mille fois plus sage de se lier sur un simple *goût*, que d'employer tout un arsenal de sentiments dont on n'a pas l'ombre dans le cœur. Combien voit-on d'amants aujourd'hui se harasser l'esprit en moins d'une semaine, au point de préférer une franche rupture à leur bonheur simulé ? Mode pour mode, celle de la régence est encore au dessus de la nôtre. La palme est au beau siècle du feu roi Louis XIV.

Outre la rapidité particulière dont on menait l'amour du temps de la belle Tencin, les princes ont toujours joui du privilège d'abréger encore les formalités. Les femmes opposent d'aussi grands mots à un souverain qu'à un clerc ; mais c'est le résultat qu'il faut voir. Le régent ne s'amusait point à batailler. Il

voulait trouver la page blanche au chapitre des scrupules, et prenait ses mesures en conséquence. Madame de Tencin reçut un matin la visite d'un personnage mystérieux, qui fut reçu en audience secrète. Le rouge monta plus d'une fois aux joues de la chanoinesse pendant cette conférence. Elle demanda le temps de réfléchir, et fit revenir le personnage trois fois. Ensuite on trouva d'un commun accord que le délai était honnête, et il fut convenu qu'à un jour déterminé madame de Tencin entrerait au Palais-Royal toute seule par les escaliers dérobés.

Les amoureux soupirants ont reçu en partage le don d'arriver mal à propos. Fontenelle n'eut garde d'y manquer ; il pénétra jusqu'à la toilette de l'ingrate Claudine au moment où elle vérifiait le compte de ses attraits avant de partir pour sa campagne galante. Dans le

trouble où la jetait la gravité de la circonstance, la dame posait ses mouches d'un doigt tremblant.

— Vous n'avez pas la main heureuse ce matin, lui dit Fontenelle; vous placez vos mouches de travers. Peut-on savoir d'où vient cette émotion qui perce dans tous vos mouvements ?

— Je me suis fâchée contre mes laquais.

— Avez-vous besoin de moi pour vous accompagner ?

— Vous ne connaissez point les gens chez qui je vais.

— A quoi donc pensez-vous ? Nous sommes en décembre ; il n'est pas encore midi, et vous prenez un éventail !

— C'est une distraction.

— De quel côté faites-vous des visites ?

— Je ne puis vous mener avec moi.

— N'en parlons plus.

On descendit jusqu'au carrosse de louage. Quand madame de Tencin eut sauté de son pied mignon dans la voiture, Fontenelle demanda par la portière quelle adresse il fallait donner au cocher.

— Allez au diable! dit la chanoinesse avec impatience.

— Donnez-moi donc une place à vos côtés, car je vois trop bien que vous volez au devant du démon.

— Il ne vous recevrait pas. Dites au cocher que je vais au Palais-Royal, et qu'il s'arrête aux petites entrées.

— O fatale nouvelle !

— Une autre fois, mon cher ami, ne m'obligez pas à mentir et ne cherchez point à savoir ce qui peut vous affliger.

VI.

La chanoinesse reçoit une leçon et en donne une autre à son tour. — L'amant à brevet et l'amant non vérifié. — Trois défaites dans un jour. — La puissance arrive enfin.

Il n'existe que fort peu de documents sur les amours de courte durée entre le régent et la belle Tencin. L'entreprise de fixer le cœur d'un prince libertin était hardie et difficile. Soit que Claudine n'ait pas trouvé l'art de s'emparer du régent, soit qu'il ne fût plus

possible d'inspirer à ce prince un attachement durable, elle ne produisit sur lui qu'une impression légère. Ardente et passionnée comme elle l'était, notre chanoinesse ne supposait pas qu'on aimât à demi. Elle prêta d'abord à son illustre amant la moitié de son propre feu, et prit le jargon de la galanterie pour le langage de la véritable tendresse. Dans une jeune et belle femme d'un esprit supérieur, l'ambition est généreuse et choisit un but louable et honnête. On commence ainsi la carrière des intrigues avec le désir d'être une Agnès Sorel pour finir par devenir une des Ursins. Claudine voulait que le royaume lui dût le bonheur et la paix. Elle donna dans cette idée avec enthousiasme, et crut que la faiblesse du régent le rendrait facile à gouverner; mais cette versatilité de caractère, qui ne permettait jamais de se fier à la parole du prince,

se retrouvait aussi dans les jeux du cœur. S'il ne résistait à personne ouvertement, il était en revanche insaisissable comme le Protée de la fable. Claudine reconnut bientôt qu'elle ne prenait sur lui aucun empire.

Quoique le duc d'Orléans ne se mêlât presque pas des affaires, il y avait une aptitude remarquable, et faisait plus et de meilleure besogne dans une matinée, que Dubois en quatre jours. Au moment de sa liaison avec madame de Tencin, il ne manquait jamais d'assister au conseil, et consacrait un temps régulier aux soins du gouvernement; mais l'heure des affaires une fois passée, il ne voulait entendre parler de rien de sérieux. On sait qu'il s'enfermait tous les soirs avec ses roués, et que l'univers se fût écroulé sans que la nouvelle pût franchir les portes du Palais-Royal. Il fallait donc à une maîtresse des mé-

nagements infinis pour risquer de s'adresser au régent du royaume et non à l'homme, car dans le tête-à-tête, le prince commençait par supprimer l'étiquette et les titres. Madame de Tencin commit une grande faute en abordant sans précaution des sujets graves et en essayant d'inspirer au duc d'Orléans l'amour de la gloire. Non seulement elle ne trouva de ce côté que des charbons éteints, mais on lui répondit par des moqueries dont une autre se fût découragée.

Un jour qu'elle était revenue plusieurs fois à la charge sans obtenir aucune attention, Claudine eut l'imprudence d'en montrer du dépit et de prendre des airs boudeurs. Plus le régent s'efforçait de paraître en belle humeur, plus elle affectait les soupirs et la mélancolie.

— Qu'avez-vous donc ce matin? demanda

Son Altesse Royale. D'où viennent ces sourcils froncés et cette tête penchée sur l'épaule?

— Je songe, répondit la dame, que vous pourriez laisser un nom immortel et rendre des services à l'État, si vous donniez moins à vos plaisirs, et que c'est grand dommage de voir un prince comme vous s'endormir dans la mollesse.

— Oh! que voici une belle phrase, Mademoiselle! on ne dit pas mieux dans les collèges. Il faut mettre cela en latin, et nous l'enverrons chez le libraire.

— Riez-en si vous voulez, reprit Claudine, je vous assure que j'ai assez à cœur la réputation de Votre Altesse Royale pour me reprocher la part que je prends à ces dissipations qui vous détournent des intérêts du royaume.

— De mieux en mieux! Je pensais que nous étions ici pour nous divertir; mais il paraît

que nous jouons une tragédie de Corneille. Tant de vertus ne doivent pas demeurer enfouies dans une alcôve, et nous allons les faire éclater en public par une scène de comédie.

Le régent appela le premier valet de chambre et lui commanda d'ouvrir les portes. C'était l'heure des entrées. Les roués et les intimes furent introduits à l'instant malgré les cris et les prières de madame de Tencin, qui s'était réfugiée à demi vêtue derrière un paravent.

— Messieurs, dit le prince, quand vous êtes avec vos maîtresses, je gage que vous passez le temps à vous réjouir et à faire l'amour. Il n'y en a pas un de vous qui ait causé entre deux draps de la bulle *Unigenitus*, ni de la rupture avec l'Espagne, ni du lit de justice. Allez, vous êtes tous des fainéants, des débauchés endurcis. Ne croyez pas que je vous

imite; apprenez au contraire qu'au lieu de caresser ma maîtresse comme un méchant et un libertin, j'écoute les beaux petits discours qu'elle me récite, la belle petite morale qu'elle me prêche sur les dangers de l'oisiveté, mère de tous les vices, et sur les devoirs d'un prince qui veut mériter de la bouche de ses sujets un beau petit sobriquet.

Le duc d'Orléans ouvrit alors le paravent et tira la chanoinesse de sa cachette.

—Venez çà, Mademoiselle, que je vous présente à mes amis. Voilà, Messieurs, l'aimable docteur qui me régale de tirades à la façon de Salluste et de Tite-Live. Nous n'avons parlé que de politique ce matin, et je compte lui donner en récompense une chaire à l'Université. Je veux que mademoiselle de Tencin enseigne à la jeunesse le grec et la philosophie. Comme j'ai puisé dans ses leçons tous les

fruits que j'en voulais recueillir, et que d'ailleurs je suis trop vieux pour recommencer mon éducation, je cède ce joli gouverneur à celui qui le voudra prendre.

Claudine avait bonne langue pour répondre en toutes circonstances. La colère l'aidant à surmonter la honte, elle s'écria impétueusement :

— Ce ne sont pas vos dignes compagnons qu'il faut me donner à instruire; ce ne sont pas non plus les écoliers de l'Université, mais les filles du royaume, à qui je pourrai apprendre par expérience le danger de se laisser séduire par des princes, et les lâches procédés dont ils usent envers les femmes. Je leur dirai, non en grec, mais en bon français, qu'il n'y a rien à espérer des cœurs gangrénés, si ce n'est de se corrompre soi-même; qu'il vaut mieux, lorsqu'on a eu le malheur de les aimer, les trom-

per et se moquer d'eux par derrière, que de leur parler un langage décent et s'inquiéter de leur honneur. J'enseignerai cela aux filles, Monseigneur; et quand elles auront pris de mes leçons, je vous jure que vous n'en trouverez plus une seule à débaucher.

Cétait toujours un grand amusement pour le régent qu'une vive riposte, fût-ce contre lui-même.

— A la bonne heure, dit-il; vous savez au moins répondre. Si vous étiez restée comme un emplâtre à gémir ou à pleurer, je ne vous aurais revue de ma vie. Ne nous fâchons point, ma chère âme, et dînons ensemble comme une paire d'amoureux. Je me sens un tendre pour vous à cause des vérités que vous m'avez dites.

—Grand merci! Monseigneur; je ne m'exposerai point à un second affront. Jai peur d'être plus corrompue que je ne pensais en

voyant ce tendre retour, car cela ressemble furieusement à un raffinement de perverti. Vous ne me reverrez jamais, et s'il vous reste assez de sang dans les veines pour rougir de votre ingratitude, portez, à côte de mon nom, cette inscription sur vos tablettes : « J'ai rompu avec celle-ci parce qu'elle était plus honnête femme que les autres. »

— Ma foi, s'écria le prince, j'en tiens, Messieurs, et je suis battu au jeu, comme disait mon aïeul Henri IV.

La dame fit une révérence et opéra sa retraite par les grands appartements devant tout le monde. Elle rencontra, dans les escaliers, Dubois qui arrivait portant ses papiers sous le bras.

— Où courez-vous avec cet air animé? demanda le galant ministre. Il semble, ma belle chanoinesse, qu'un vainqueur vous poursuive le glaive à la main.

— C'est la dernière fois que vous me voyez ici, monsieur l'abbé.

— *Bone Deus!* la dernière fois ! que vous a-t-on donc fait ? Est-ce qu'on vous a rendu d'un seul coup tout le mal causé par vos yeux ?

Claudine raconta en deux mots, avec indignation, le tour qu'on venait de lui jouer.

— Ce n'est pas moi, reprit Dubois, qui aurais agi de la sorte. Plût à Dieu que je fusse le maître d'une âme comme la vôtre, et qu'elle voulût bien adoucir mes travaux en les partageant ! Désirez-vous que j'essaie d'amener une réconciliation ?

—Jamais, Monsieur; jamais je ne veux entendre le nom de ce perfide. Je suis dégoûtée du commerce des grands.

— Un esprit de votre mérite ne doit pas être perdu. Je me féliciterais de la méchanceté de Son Altesse Royale, si vous daigniez me

donner les avis qu'il repousse et m'exhorter à bien faire.

— Je vous les donnerai, Monsieur, dit la chanoinesse emportée par son ressentiment.

— Les avis et le reste? Ah! belle Tencin, avec votre tendresse et votre génie, je deviendrai un ministre célèbre.

— S'il ne tient qu'à cela, vous le deviendrez.

— Vous m'aimerez par vengeance? c'est une chose dite. Touchez là! je vous irai voir et consoler dans une heure.

Claudine frappa dans la main du ministre et rentra chez elle aussi étourdie du pacte conclu que du motif qui l'avait amené. Dubois, en homme habile, ne laissa pas aux sens de la belle irritée le temps de se refroidir; une heure de réflexion aurait peut-être changé la face des choses. Il arriva plus tôt qu'il

n'avait promis, et déposa son amour et sa puissance aux genoux de madame de Tencin, en excitant encore la colère dans ce cœur sensible. A force de lui répéter qu'elle gouvernerait en dépit du régent, il sut tourner à son profit le plaisir de la vengeance, et avant que notre héroïne troublée eût remis en ordre ses pensées, elle était la maîtresse de Dubois.

Le soir venu, Fontenelle la trouva fort confuse des évènements du jour, et dans une disposition où tout autre femme eût volontiers trempé de larmes plusieurs mouchoirs. Claudine fit, de la meilleure foi du monde, le récit de ses aventures, dont Fontenelle tomba dans la consternation.

— Hélas! disait-il d'un ton lamentable, vous voilà donc embarquée dans d'autres amours, et cependant vous m'aviez promis que j'aurais l'héritage du prince.

— Laissez-moi le temps de me venger, répondit Claudine. Je veux prouver au régent qu'il ne m'a point rendu justice.

— Mais vous n'aimez pas ce Dubois; c'est le dépit qui vous a jetée entre ses bras.

— C'est le dépit et la soif de vengeance, j'en conviens ; mais cette soif est une passion, et je n'ai pour vous que le sentiment de l'amitié.

— Ah ! cruelle, il faut donc être prince ou ministre pour mériter votre amour ? Ce n'est donc pas assez d'une constance éprouvée ni du dévouement le plus tendre? Ne suis-je pas digne d'un nom plus doux que celui d'ami ?

— Oui, je suis une ingrate, je devrais vous aimer.

— Donnez-moi donc au moins le nom d'amant, et souffrez que je vous en tienne le lan-

gage. Je serai comme ces ducs dont les brevets ne sont pas vérifiés et qui jouissent pourtant du titre et des honneurs.

— Eh bien ! je vous accorde le titre. Soyez amant en paroles et même en écritures, mais ne songez pas à la vérification du parlement.

Claudine ajouta en riant :

— Sainte Vierge ! trois batailles perdues en un jour !

— Les deux premières, dit Fontenelle, ne sont que des surprises, tandis que vous me rendez volontairement les clefs de la forteresse ; j'estime donc ma victoire plus que les deux autres, et le vainqueur n'a rien de farouche puisqu'il ne lèvera point de contributions.

L'amant non vérifié baisa la main de sa belle en prononçant le serment de fidélité. On

soupa ensuite, et on se sépara comme à l'ordinaire. Depuis ce moment, Fontenelle prit dans ses lettres le style d'un amant heureux, et ne se gêna plus dans la conversation pour exprimer ses tendres sentiments. Claudine, n'ayant rien à se reprocher, souffrait cette licence poétique, et malgré les bruits de la renommée, nous croyons qu'il n'y eut jamais entre eux rien de plus que l'amour en paroles et en écritures, comme le disait la chanoinesse.

Dubois, pendant ce temps-là, fut l'amant à brevet de la belle Tencin qui prit sur lui un entier ascendant. L'intelligence du ministre n'avait rien de vaste. Elle s'attachait corps à corps aux petites choses, et tranchait à l'aveugle dans les grandes. Notre héroïne avait le coup d'œil plus perçant et ne nuisit point aux affaires, car elles auraient assurément marché

plus mal encore qu'elles n'ont fait sans ses lumières et ses bonnes intentions. Elle empêcha plus d'une fois Dubois de se passionner pour des idées chimériques, et si elle ne prévint pas la catastrophe de Law, c'est qu'il n'était pas possible d'arrêter le torrent.

Madame de Tencin s'amusait de sa puissance en la faisant sentir au régent. Elle contraria souvent les desseins du prince en leur opposant la volonté du ministre dont elle disposait à son gré. Le plaisir de ces petites vengeances eût été plus vif si l'indifférence du duc d'Orléans, en matière de gouvernement, n'eût approché d'une apathie absolue. Notre chanoinesse commença par assurer la fortune de son frère chéri. L'abbé de Tencin fut envoyé à Rome et obtint le chapeau pour Dubois. Il était actif, persévérant et ingénieux en médiocres expédients : on prit ces qualités

pour du génie. Avec l'appui de Claudine il entra partout, se fit le bras droit de Dubois, et donna tout lieu de croire qu'il serait ministre un jour. Son ambition ne s'endormait pas plus que celle de sa sœur, car on voit par sa correspondance qu'il pensait lui-même au chapeau avant d'être évêque.

Ayant ainsi pourvu au plus pressé, madame de Tencin usa de son crédit largement et de toutes les facons, tantôt bien tantôt mal. Sa maison était un petit ministère occulte où l'on distribuait les emplois et les faveurs. Elle avait raison de mettre à profit le temps et l'occasion, car il était écrit que cela devait bientôt finir. Elle fit son frère archevêque d'Embrun peu de jours avant la mort de Dubois, et si elle eût manqué cette affaire, M. le duc, qui succéda au cardinal, n'eût pas été aussi galant.

Mais c'est ici le moment de dire comment

l'abbé, sur le point de recevoir sa mitre, et Claudine au milieu de ses intrigues, furent frappés de deux coups imprévus et terribles, dont ils faillirent succomber ensemble et dont leur réputation ne se releva jamais entièrement.

VII.

Madame de Tencin et l'abbé son frère ont maille à partir avec la justice, l'un pour une friponnerie, et l'autre pour un coup de pistolet.

L'abbé de Tencin avait mené une vie embarrassée pendant que sa sœur était au couvent. La misère l'avait plus d'une fois serré de fort près, et dans un moment de pénurie il avait fait marché d'un petit prieuré avec un certain abbé La Vaissière qu'il avait trompé sur le

chiffre du bénéfice. Ce La Vaissière, qui lui en gardait une rancune de prêtre, ne poursuivit pas son vendeur tant qu'il le vit dans les bas étages ; mais aussitôt qu'on parla d'envoyer notre abbé à Rome, il lui intenta devant le parlement un double procès en faux et en simonie. Tencin n'y prit pas garde et se crut au dessus d'une pareille atteinte. Le procès s'instruisit sourdement. Le jour arrivé, La Vaissière fit tant de bruit dans la ville, que des gens de cour, des pairs et le prince de Conti lui-même voulurent assister à la séance du parlement. Le banc des gens du roi et les lanternes furent remplis de monde. L'abbé montra de la noblesse et de la dignité. Il parla de ses ennemis d'un air de mépris qui lui donna d'abord gain de cause dans l'opinion ; il poussa l'assurance jusqu'à nier le contrat de vente dont il ne croyait pas qu'il

existât de preuves écrites. L'avocat de son adversaire déclara qu'il lui ferait réparation d'honneur s'il voulait jurer publiquement qu'il n'y avait point eu de marché. Tencin se leva pour prononcer le serment ; mais l'avocat, lui coupant la parole, s'écria qu'il s'allait parjurer, et montra aux juges une lettre originale qui traitait du prieuré, signée en toutes lettres de l'abbé de Tencin. Des rires partirent des bancs publics, et l'arrêt qui condamnait notre abbé à l'amende contint un blâme flétrissant. Tencin se retira honteux au milieu des huées. Toute la ville parla de son faux serment, et à une autre époque ce coup l'eût accablé ; mais on était si léger alors que l'affaire fut oubliée promptement. Dubois n'abandonna point le frère de sa maîtresse pour si peu de chose ; il lui conserva sa mission auprès du saint-père, et lui posa la mitre sur

la tête et la crosse en main à son retour de Rome. La Vaissière demeura toujours obscur, et notre abbé n'ayant jamais voulu se venger, on ne sut bientôt plus si Tencin n'avait pas été victime de la haine et de l'envie; l'appui du ministre et les honneurs lui rendirent d'ailleurs autant de considération qu'il en fallait rigoureusement dans le temps où il vivait.

Tandis que le bruit allait se dissipant, et que l'abbé faisait, comme on dit, nouvelle peau dans son archevêché, Claudine, devenue la maîtresse avouée du cardinal Dubois, avait pris un grand état de maison. Elle disposait en réalité de tout, et comme elle usait de son pouvoir avec grâce et bonté, on l'aimait assez généralement.

Parmi ses plus assidus serviteurs se trouvait un certain Lafresnaye, conseiller au grand

conseil, espèce d'hypocondriaque avec une figure bizarre et des cheveux hérissés. Cet homme qui avait un orgueil chatouilleux et violent, comprenait toutes choses de travers, et l'amour qu'il ressentit pour la chanoinesse acheva, sans qu'on s'en doutât, de le rendre fou. Au lieu de déclarer sa passion, et de s'informer s'il avait quelque espoir de plaire, ce Lafresnaye imagina de donner des présents et des soupers à madame de Tencin et à ses amis. Il se ruina en réjouissances de nuit et en ballets magnifiques. Il eut des acteurs chez lui tout un hiver, ce qui était fort coûteux. Chacun pensait que ces fêtes étaient sans autre but que de plaire à la maîtresse du ministre. Cependant, à force de puiser au coffre, ce gentilhomme se trouva un matin à sa dernière pièce. Il entra chez Claudine avec un air triomphant, et lui dit, en faisant des pirouettes :

— Vous voyez en moi le plus léger de ceux qui se meurent d'amour pour vous, adorable Tencin. Je puis me vanter d'avoir dépensé tout mon bien pour vos beaux yeux ; mais c'est d'aujourd'hui que va commencer ma plus grande fortune. Vous êtes sensible et compatissante. L'amour que j'ai caché depuis six mois, touchera votre excellent cœur.

— Quelle est cette plaisanterie ? demanda Claudine avec effroi.

— Je ne plaisante pas. Vous m'auriez peut-être dédaigné riche et heureux ; vous m'aimerez pauvre et sans ressources, en pensant combien peu d'hommes sont capables de se ruiner ainsi.

— Calmez-vous, répondit Claudine. Vous avez agi en cervelle brûlée, mon cher monsieur. Ce n'est pas un titre à ma tendresse que d'avoir jeté l'argent par les fenêtres.

— Quoi, vraiment ! reprit Lafresnaye tombant de son haut. Vous n'êtes pas émue de compassion après tout ce que j'ai fait pour vous ?

— Vos folles dépenses m'affligent et votre état m'intéresse ; mais je ne vous aime et ne vous aimerai point pour cela.

— Oh ! quelle erreur fut la mienne ! Vous êtes donc une femme sans cœur, qui m'abandonnez et vous moquez de moi lorsque vous avez consommé ma ruine !

— Voilà, Monsieur, une étrange façon d'expliquer les choses. Parce qu'il vous a plu de dissiper votre fortune, vous voulez que je sois responsable de vos extravagances ! Je ne vous abandonne point, et je vous offre au contraire d'intercéder auprès de M. le cardinal pour qu'il cherche un remède au mauvais état de vos affaires.

— Encore mieux ! s'écria Lafresnaye rouge de fureur. Vous me supposez une âme assez basse pour me consoler de vos injustes rigueurs en acceptant de l'argent ! C'est vous qui avez une âme lâche et perfide. Mais je dirai à toute la terre les abominables sentiments que vous déguisez sous cet air simple et bon. Je vous accorde une heure pour vous repentir et revenir à d'autres pensées.

— Mes réflexions sont toutes faites, Monsieur. Je ne donne pas mon cœur à qui le demande en me posant le poignard sur la gorge. Vos menaces sont vaines et ridicules, et je vous tiens pour un insensé plus digne de pitié que de colère.

— Comme il vous plaira, Madame. Je vous déclare donc une guerre mortelle; vous apprendrez ce que c'est que de réduire au désespoir un homme qui ne craint pas de

succomber lui-même pourvu qu'il se venge.

Lafresnaye partit exaspéré. Il monta, sans s'ouvrir à personne, un plan de vengeance fort singulier et qui faillit perdre Claudine, car la folie en était si extrême qu'elle ressemblait à la profondeur la plus diabolique. A partir de ce jour, on vit partout le conseiller en désordre, avec des habits en loques, et quand on lui demandait la cause de cette conduite :

— C'est la Tencin, répondait-il, qui m'a réduit où vous me voyez, par ses méchancetés et ses ruses. Défiez-vous de cette créature dangereuse.

On n'y fit pas grande attention d'abord; mais, à la longue, on s'étonna d'entendre toujours les mêmes plaintes. Lafresnaye tâchait de parler raisonnablement pour donner du poids à ses demi-mots. Il feignait de ne point oser tout dire par crainte d'une persé-

cution. Le monde, qui aime à croire le mal, ne supposait pas qu'un homme pût jouer si long-temps une comédie à laquelle il n'avait rien à gagner. Madame de Tencin fut avertie de ces manèges et poussa la générosité jusqu'à n'en tenir aucun compte. Tout cela eût fini sans doute par s'éteindre, sans un évènement qui vint changer la position de Claudine et donner meilleur jeu à ses ennemis : le cardinal Dubois mourut des suites d'une opération, au moment où on s'y attendait le moins. La puissance de la belle Tencin s'évanouit avec le dernier soupir du ministre. Elle vit sa cour fondre comme la neige, et se réduire de moitié par une brusque transition ; il ne resta auprès d'elle que ses vrais amis et quelques gens sagaces qui avaient foi dans son industrie. Lafresnaye jugea l'instant propice pour une réconciliation ou une vengeance. Il se rendit

un jour de grand matin chez la chanoinesse, afin de la trouver seule, et lui demanda une audience.

Claudine le fit entrer dans le salon et le reçut avec sa bienveillance ordinaire. Le conseiller s'approcha d'elle avec des yeux hagards et un visage bouleversé.

— A présent, dit-il, que vous n'avez plus de crédit et que vous perdez votre protecteur, j'espère vous trouver plus traitable, Madame. Je vous dirai sans préambule que je suis décidé à ne point sortir d'ici que vous ne soyez ma maîtresse, et vous allez reconnaître qu'il ne vous reste plus d'autre parti que de me prendre pour amant.

— Je suis curieuse de voir comment vous me prouverez cela, répondit madame de Tencin en essayant de sourire malgré sa frayeur.

— La chose est aisée à comprendre, Madame. Vous m'avez réduit au désespoir, et j'en suis à cette heure au point que le sacrifice de ma vie ne me coûtera rien, pourvu que je réussisse ou que je me venge. J'avais donc pensé d'abord à vous tuer de ma main; mais j'ai changé d'avis, et voici ce que j'ai inventé aujourd'hui : je vais me tuer moi-même sous vos yeux, si vous me tenez plus long-temps rigueur.

— Ne parlez pas ainsi, mon cher conseiller, reprit madame de Tencin. Défaites-vous de ces mauvais desseins qui offensent Dieu, et quittez vos manières de tête fêlée.

— C'est vous qui offensez Dieu en m'obligeant à mourir. Je quitterai mes airs de fou lorsque vous me rendrez la raison. Soyez donc plus humaine et donnez-vous à moi, sans quoi je mets à l'instant mon projet à exécution.

— Vous faites bien tout l'opposé de ce qu'il faudrait pour me plaire, Monsieur. Je serais désolée de votre mort; mais je vous répète que je ne vous aime point, et qu'on n'obtient rien de moi par les menaces.

— Attendez un peu que je vous aie tout dit : sachez qu'il existe dans mon testament un passage où l'on trouvera que je m'attendais depuis long-temps à mourir de votre main. Or, si je me tue dans ce salon, il sera croyable que vous m'avez assassiné...

— Mais vous êtes un odieux et infâme personnage! s'écria madame de Tencin en se levant pour appeler ses gens.

Lafresnaye courut aux portes et ferma les serrures au double tour, puis il tira de sa poche un pistolet.

— Vous ne voulez pas être à moi? dit-il en se posant le canon sur le cœur.

— Non ! répondit Claudine d'un ton résolu. Je vous hais, et vous me faites horreur. Qu'il advienne ce que le ciel voudra.

Le malheureux fou lâcha le coup et tomba de son long sur le plancher. Les valets, qui accoururent au bruit de la détonnation, le relevèrent mourant.

— Bonnes gens, leur dit Lafresnaye, souvenez-vous de mes dernières paroles : c'est votre maîtresse qui m'a tué avec ce pistolet.

On le coucha dans un lit, où il rendit l'âme au bout d'une heure ; mais il répéta encore devant les voisins que la rumeur avait amassés, qu'il mourait assassiné par madame de Tencin.

L'éclat une fois public, la chanoinesse alla d'elle-même au devant de la justice, et se fit conduire au Châtelet, d'où elle fut transférée à la Bastille. Le cas et les préventions étaient

graves. On trouva effectivement dans le testament du défunt les passages qu'on va lire (1) :

« Sur l'avis et les menaces que m'a faites, depuis long-temps, madame de Tencin de m'assassiner, ce que j'ai même cru qu'elle exécuterait, il y a quelques jours, sur ce qu'elle m'emprunta un de mes pistolets de poche, que j'ai eu le courage de lui donner; et comme son caractère la rend capable des plus grands crimes, j'ai cru que la précaution de faire mon testament, ainsi qu'il suit, était raisonnable.

. . . . . .

« Cette misérable (madame de Tencin) a eu pour moi les façons les plus indignes, et si monstrueuses, que le souvenir m'en fait frémir : mépris public, noirceurs, cruautés, tout

(1) Ce testament est authentique.

cela est trop faible pour exprimer la moitié de tout ce que j'ai essuyé; mais sa grande haine est venue de ce que je l'ai surprise, il y a un an, me faisant infidélité avec Fontenelle, son vieil amant (1).

. . . . . .

« Je finis en réclamant la justice de M. le duc et celle de M. le garde-des-sceaux. Ils ne doivent pas souffrir que cette malheureuse continue plus long-temps sa vie infâme. Elle est entrée religieuse du couvent de Montfleury, près Grenoble; ils doivent l'obliger d'y retourner pour faire pénitence de ses péchés.

« Paris, le 18 février 1726. »

Cependant, comme la vérité finit toujours par sortir de terre, et que madame de Tencin

(1) Fontenelle avait soixante-neuf ans, et se tenait dans du coton de peur des rhumes et de la fatigue.

se défendit en personne sensée, on ne tarda pas à reconnaître les machinations de Lafresnaye. On n'alla point au delà de l'instruction, et Claudine quitta sa prison entièrement disculpée aux yeux des juges et des gens de bonne foi. Ses ennemis seuls persistèrent à la dire coupable; encore ne trouvèrent-ils pas grande créance dans le public.

Cette déplorable affaire causa une peine infinie à madame de Tencin. C'eût été pour une autre l'occasion de se retirer du monde; mais, ayant déjà goûté du couvent, on ne s'étonnera point qu'elle ne fût que médiocrement portée à y retourner. La calomnie se serait d'ailleurs donné carrière en prêtant à sa retraite les couleurs du remords. Le parti contraire était préférable pour la réputation de notre chanoinesse; elle se montra donc partout comme s'il ne fût rien arrivé, tint maison ouverte, où l'on

revint peu à peu, et se remit bientôt dans l'esprit de ressaisir la puissance que la mort du ministre lui enlevait. On verra tout à l'heure par quels efforts d'imagination et avec quelle activité prodigieuse elle poursuivit ce fantôme sans réussir à l'atteindre.

VIII.

Dernières intrigues de la Tencin. — La beauté s'en va, et le calme arrive enfin.

Ce n'est pas peu de chose que de conter l'histoire de la belle Tencin, à présent que nous en sommes au moment où elle se montra politique furieuse et âpre théologienne. Cette époque de sa vie n'est pas la moins intéressante; elle complète cette figure curieuse,

et nous conduira naturellement à la seconde transformation de notre héroïne.

Après sa mésaventure, elle disparut un instant sous les eaux. Mais elle ne fit qu'un rapide plongeon, pour se donner de nouveau en spectacle. Si, par hasard, il était parmi nos lectrices une seule dame qui ne fût pas tout à fait au courant de la bulle *Unigenitus* et de la querelle des constitutionnaires, nous ne voudrions pas lui donner l'ennui de parler de choses qu'elle ignorât; nous allons donc en dire quelques mots.

Le père Quesnel, de l'Oratoire, avait publié depuis long-temps un livre de *Réflexions morales* sur les Évangiles, qu'on avait d'abord trouvé bel et bon, et recommandé à la jeunesse. Au bout de vingt ans, les jésuites s'avisèrent de déclarer le livre dangereux, et le condamnèrent. L'auteur persécuté se sauva

en Hollande, où il devint chef du parti janséniste. Clément XI prononça un anathème contre les *Réflexions morales*, par une constitution ecclésiastique dont le premier mot était *Unigenitus*, d'où cette bulle tira son nom. La bulle fut acceptée en Sorbonne, le 5 mars 1714, par le clergé français, à l'exception de quelques évêques, tous gens vénérables et sans reproche, qui trouvaient le livre de Quesnel excellent et la colère des jésuites inique. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, tint ferme avec huit évêques contre la bulle et protesta de toute son énergie. Un schisme pensa en résulter dans l'Église. Ce qui fut écrit des deux parts dans cette querelle formerait une montagne in-folio. La guerre, commencée en 1695, ne se termina qu'en 1727. Madame de Tencin s'en mêla de toutes ses forces ; elle y employa la plume et la parole,

le tout par zèle pour la fortune de son frère. Le cardinal de Noailles se laissa persuader d'accepter enfin la bulle, et les évêques qui l'avaient secondé payèrent les frais, selon la pratique ordinaire. Parmi ces honnêtes et consciencieux prélats était M. de Soanen, évêque de Senez, dont le diocèse tenait à l'archevêché d'Embrun. Madame de Tencin n'était point méchante et ne voulait de mal à personne; mais lorsqu'elle vit les constitutionnaires accabler le parti vaincu, elle écrivit à son frère que, pour se mettre bien avec la cour et le saint siège, il devait, sans attendre un ordre qui ne pouvait manquer de lui venir bientôt, provoquer la déposition de Soanen. Un concile de trente évêques fut assemblé à Embrun. M. de Senez y plaida sa cause en homme de cœur, sans vouloir épargner à ses ennemis rien de l'odieux et du scandale de leurs per-

sécutions. Comme son procès était jugé d'avance, la résistance fut inutile; on le déposa solennellement de son évêché, ce dont le pape eut tant de joie qu'il en écrivit des lettres à M. d'Embrun. Nous ne donnons pas la conduite des Tencin en cette occasion pour honnête et bien méritante; mais nous n'avons plus qu'un pas à faire pour en terminer avec ces tristes manèges d'ambition.

Claudine, toujours l'œil ouvert sur les moyens de parvenir, engagea son frère à se rendre à Rome. M. d'Embrun partit et fut reçu avec des distinctions et des faveurs si grandes que la cour de France ne crut pas devoir rester en arrière. La mort du régent avait suivi de près celle de Dubois. Le cardinal Fleury avait pris le portefeuille, et Tencin obtint le chapeau à sa demande. Il s'en revint à Versailles avec de si belles recommandations

qu'il ne semblait guère possible de ne pas lui donner une part aux affaires d'État; cependant, à cause même de ses talents, le cardinal de Tencin donnait de l'ombrage au premier ministre, qui n'était point d'humeur à consentir au partage. On savait par expérience que son génie envahissant ne laisserait rien à faire aux autres, et qu'il ne mettrait pas les mains au timon sans tirer à lui la machine entière. Fleury, qui avait l'oreille du roi, prit ses mesures en conséquence. Notre cardinal, à son retour de Rome, trouva partout les portes ouvertes et les visages gracieux. On lui prodigua les éloges, les mots bienveillants et les promesses; pour de l'influence, il n'en prit aucune. Il enrageait tout bas de se voir écarté sans relâche avec des caresses. Le siège de Lyon, où il passa au sortir de celui d'Embrun, ne suffisait pas à le con-

soler, car il eût volontiers abandonné ses dignités ecclésiastiques pour un peu de puissance. Claudine, avec son esprit pénétrant, devina les secrètes pensées du cardinal Fleury; elle voulait que son frère se retirât dans son archevêché de Lyon en attendant une occasion plus favorable; mais le ministre, qui savait son monde, comprit que cette bouderie ferait crier, et que Rome se plaindrait si on n'employait pas un homme qu'elle appuyait et dont le mérite était éprouvé. Le conseil étant composé de gens dévoués à Fleury, M. de Tencin y pouvait participer sans être à craindre. On le nomma donc ministre sans portefeuille, en sorte qu'il fut ainsi mêlé au gouvernement du royaume pour y assister comme à un spectacle et voir exécuter les volontés des autres, avec le titre et le costume d'un acteur sans avoir de rôle dans la comédie. Il se consuma en vains efforts pendant la vie de

Fleury pour prendre une prépondérance qu'on sut paralyser. Sa correspondance avec le premier ministre est une chaîne déliée de subtilités et de finesse, où aucun des deux n'est la dupe de l'autre. A la mort du cardinal, il crut un moment avoir sa succession ; mais le roi avait été prévenu de longue main. Tencin demeura au dernier rang dans le conseil et se vit marcher sur le corps par les Maurepas, les d'Argenson et les Ancelot.

Cette position ne convenait pas plus à Claudine qu'à M. son frère. Elle ne s'amusa pas à vouloir creuser le roc et changea de chemin pour tourner la difficulté. Le duc de Richelieu, qui avait alors trente ans, était fameux par ses galanteries et sa valeur. Madame de Polignac et madame de Nesle s'étaient battues à coups de pistolet dans la forêt de Boulogne pour se disputer le cœur de cet aimable cavalier. Ce duel et les traits de courage de sa pre-

mière campagne avaient complété sa grande réputation de favori des femmes et de la victoire. C'était, comme l'a dit plus tard M. de Voltaire, un honneur que d'être déshonorée par lui. Ses débuts dans les armes étant aussi brillants que ses bonnes fortunes, on s'empressa de croire que ce jeune héros était appelé à gouverner le monde. M. de Richelieu vint dans le salon de madame de Tencin; il fut ébloui par l'esprit et les grâces de notre chanoinesse, et du caractère dont ils étaient tous deux, on ne s'étonnera pas qu'ils se soient accordés à la première rencontre, selon la mode de leur temps. Au rebours du régent, qui n'aimait pas les femmes politiques, le duc était ravi de trouver dans sa maîtresse un admirable conseiller. L'ambition resserra entre eux les liens de l'amour. Malgré son inconstance et ce besoin dévorant de changement

qui en a fait le don Juan de la France, M. de Richelieu retourna toujours à madame de Tencin et la conserva au moins pour amie et pour confidente aussi long-temps qu'elle vécut. De son côté, notre chanoinesse eut cette fois le cœur tellement pris que la tête en fut débarrassée par une heureuse diversion ; elle rentra naturellement dans le rôle qui convient à une femme, c'est-à-dire qu'elle ne souhaita plus la puissance que pour la donner à son amant et non pour en user elle-même. Elle entrait dans l'âge où l'on n'aime pas à penser au chiffre de ses années. Elle s'attacha donc fortement à M. de Richelieu, pour en finir avec la jeunesse, et cette dernière passion est vraiment la seule où l'égarement des sens et les calculs d'intérêt n'aient eu que la plus faible part.

Claudine de Tencin se dévoua toute entière

à la fortune du maréchal de Richelieu. Elle y déploya encore plus de feu que pour ses propres affaires, et se jeta dans les cabales à corps perdu, sans doute avec l'idée de retenir long-temps l'homme le plus volage et le plus recherché de ce siècle. Elle forma des ligues contre tous les ministres qui se succédèrent et qui la craignaient, mais qui lui échappèrent toujours. Elle essaya de s'emparer de madame de la Tournelle et des premières maîtresses de Louis XV; elle remua ciel et terre et mit en œuvre des leviers de toutes sortes. Nous ne donnerons pas les détails de ces machinations qu'on peut lire dans sa correspondance avec le duc de Richelieu. Ses cabales n'eurent aucun résultat; le pouvoir lui échappa dix fois des mains au moment où elle croyait le saisir, et, après quinze années fort laborieuses, notre chanoinesse rompit en visière avec cette existence pénible.

Nous touchons enfin à la troisième partie de la carrière si remplie et si variée de madame de Tencin. Avec ce courage brusque et ennemi des hésitations qui l'avait jetée dans le cloître et dans les bras de Dubois, elle abandonna subitement la politique et la galanterie pour se créer des plaisirs plus doux et une célébrité plus respectable. Nous allons la voir bel esprit et protectrice des lettres. Il faudrait, pour écrire sa biographie, la plume d'un romancier pendant l'époque de la jeunesse, celle d'un historien pour l'âge mûr, et celle d'un critique pour la vieillesse. On nous pardonnera donc de changer un peu de style, puisque le sujet nécessite des disparates.

IX.

Les ouvrages de Claudine. — Montesquieu et autres grands hommes. — Mort de la chanoinesse. — Comment Fontenelle la pleure.

Quand on s'est habitué de bonne heure à donner un grand exercice à ses facultés, le repos apporte avec lui l'ennui et le dégoût. La culture des lettres est le moyen le plus efficace de combler le vide insupportable qui reste dans l'imagination. Madame de Tencin y eut

recours, et s'en trouva bien. Quatre petits romans qu'elle écrivit successivement sans les publier, et dont elle fit lecture à ses intimes, lui valurent dans un cercle fort grand une belle réputation de femme d'esprit. Ce sont les *Mémoires de Comminge*, *la Princesse de Clèves*, *le Siège de Calais* et *les Peines de l'Amour*. Dans le premier, qui est du genre sombre, on reconnaît un esprit inquiet, en proie à la mélancolie, et qui, n'ayant pas trouvé de consolation à l'éloignement du monde, se complaît dans le chagrin. Les deux suivants, qui sont du genre héroïque, sont les plus estimés; mais nous préférons le quatrième, où l'auteur a tracé en partie l'histoire de sa jeunesse. Madame de Tencin a choisi l'intérieur des couvents pour y mettre les premières scènes de ses romans, et personne mieux qu'elle n'a su peindre les tourments de la ré-

clusion et les agitations d'une âme partagée entre l'amour et le devoir. Les intrigues de ces quatre ouvrages sont simples; les situations ont de la force sans donner dans l'exagéré. C'est une heureuse transition du genre emphatique et apprêté de Scudéry au roman vrai de l'abbé Prévost, dont l'histoire de Manon Lescaut restera comme un modèle inimitable. Madame de Tencin n'a point l'air de courir après un succès ni de songer à flatter les goûts du public, comme un romancier de profession. Il semble qu'elle écrive pour elle-même et qu'elle puise dans son cœur les sentiments de ses personnages. On peut lui reprocher de manquer d'art, mais non d'aller au delà du naturel. Souvent elle peint des choses que l'on trouve sans intérêt lorsqu'on ignore qu'elles se rattachent à l'existence de l'écrivain; elles auront un prix particulier aux

yeux de ceux qui les liront avec l'envie de connaître la célèbre chanoinesse. De là vient sans doute la vogue qu'ont obtenue ces petits romans qui furent imprimés aussitôt après la mort de Claudine. Les contemporains voyaient dans l'auteur l'héroïne de l'ouvrage.

On ne prend pas une part active aux affaires et à la politique sans avoir beaucoup d'ennemis; ceux de madame de Tencin l'ont accusée de ne donner tant à l'ambition que par manque d'âme et de sensibilité. Le lecteur jugera, par cette histoire et par *les Peines de l'Amour*, si le reproche était fondé. Il est certain que, dans l'instant où une femme met tout en jeu pour renverser un ministre ou obtenir de Rome un chapeau de cardinal, elle fatigue trop sa cervelle pour que le cœur ne sommeille pas un peu. Madame de Tencin avait de ces organisations excessives qui ne font rien à

demi. L'empire des sens a dominé pendant sa jeunesse, la fougue de tête a pris ensuite le dessus, et quand le règne du cœur est arrivé, la beauté n'étant plus à son poste, la sensibilité n'a plus trouvé d'emploi que dans les suppositions et le roman.

Après avoir pris un rang élevé parmi les écrivains, la chanoinesse ouvrit sa maison aux beaux esprits, et eut pour amis tous les hommes éminents de son temps. Montesquieu, Fontenelle, Mairan, Astruc, Helvétius, l'abbé Dubos, passaient leurs soirées chez elle et avaient tous les jours le couvert à sa table. Elle les prônait et les aidait à se produire avec cette ardeur qu'elle avait tant de fois appliquée à des buts moins louables. L'*Esprit des lois* parut ainsi sous son patronage. Elle en acheta deux cents exemplaires qu'elle distribua dans la bonne compagnie, en obligeant les

gens de cour eux-mêmes à lire ce magnifique ouvrage. Elle en fit autant pour Fontenelle et pour nombre d'autres auteurs. On n'entrait pas dans son salon, et on n'avait pas l'honneur de lui parler, si on n'était au courant du livre qu'elle recommandait. Elle fut ainsi très-utile à des hommes dont le mérite aurait pu sans elle n'être apprécié qu'après leur mort. Que cette obligeance passionnée fût le fruit de la bonté du cœur ou de l'enthousiasme de l'esprit, ce n'était pas moins une très-rare et très-précieuse qualité. Madame Geoffrin rendit aussi des services aux lettres en même temps que madame de Tencin, mais avec moins de discernement et plus d'égoïsme. C'était là une mode fort estimable et dont il est grand dommage que les belles dames d'à présent soient bien éloignées.

Les soupers de Claudine eurent bientôt du

renom. On n'était admis que par une faveur extrême à ces conversations où la profondeur et l'enjouement se succédaient tour à tour. Le rang ni la fortune n'eussent jamais fait passer par dessus la sottise, lorsqu'il s'agissait d'y introduire un nouveau visage. Madame de Tencin appelait familièrement les gens d'esprit ses *bêtes*, et leur donnait tous les ans une culotte de velours noir. Cet usage, qui paraîtrait ridicule aujourd'hui, n'avait rien que de naturel il y a cent ans. M. de Montesquieu ne manquait pas de fierté; cependant il accepta la culotte comme les autres, et l'on ne voit point que personne ait trouvé le cadeau malhonnête, puisque les gazettes ont assuré qu'il fut usé littérairement plus de huit mille aunes de velours au service de l'aimable chanoinesse.

Elle acheta une maison de campagne à

Passy, où ses amis avaient des chambres et la permission de venir coucher selon leur fantaisie. Deux jours de la semaine étaient consacrés aux grandes réceptions et à la cérémonie. On ne comptait pas moins de cent couverts à sa table ces jours-là. Le reste du temps, on s'occupait des lettres, de la philosophie et des sciences en petit comité ; on recherchait les jeunes gens qui annonçaient quelque mérite, et on leur facilitait les moyens de se produire. M. de Marmontel débuta chez notre chanoinesse. Elle le prit en amitié, lui fut très-utile par ses avis et sa protection, ce qui n'a point empêché l'auteur des *Incas* de la traiter fort mal, ni de critiquer amèrement ces réunions où il voyait pourtant des hommes d'un génie reconnu.

« Madame de Tencin, dit M. de Marmontel dans ses Mémoires, me faisait raconter

mon histoire dès mon enfance, entrait dans tous mes intérêts, s'affectait de tous mes chagrins, raisonnait avec moi mes vues et mes espérances, et semblait n'avoir dans la tête autre chose que mes soucis. »

N'est-ce pas un esprit singulièrement fait que celui qui peut mettre en doute l'amitié active et désintéressée qu'une vieille femme témoigne gratuitement à un petit débutant? C'est de lui-même que M. de Marmontel donne une triste opinion lorsqu'il tourne ses ingrats sarcasmes contre sa bienfaitrice. Voyez cet autre passage des mêmes Mémoires, où l'auteur donne malgré lui une haute idée des grâces, du sens et de la bienveillance de la dame :

« Elle me conseilla encore de me faire des amies plutôt que des amis; car, au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut

des hommes ; ils sont, les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels pour ne pas oublier les vôtres ; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche : demain, à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous servir. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami ; car, entre amants, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc, auprès d'elle, assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous ? »

Au lieu de s'imaginer que madame de Tencin voulait gagner sa confiance afin d'en abuser, M. de Marmontel aurait dû lui répondre

que son conseil était bon, mais que le beau sexe était encore meilleur qu'elle ne le disait; qu'une maîtresse vous pouvait rendre d'aussi utiles services qu'une amie, et avec plus d'âme; que s'il survenait un nuage, cela n'empêchait pas les femmes de s'employer pour leur amant au plus fort même des brouilleries, et qu'elles avaient assez de générosité pour craindre de faire dire que l'obligeance s'éteignait en elles avec l'amour.

Par les extraits suivants, tirés des ouvrages de madame de Tencin, on pourra se convaincre de sa bonté de cœur et de son esprit :

« Quel cœur que le sien! (en parlant d'une amie.) Jamais de dégoût, jamais d'impatience! Elle écoutait avec la même attention, avec le même intérêt, ce que je lui avais déjà dit mille fois! De grands services coûtent moins à ren-

dre et prouvent moins qu'une pareille conduite; on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense que le sentiment qui la produit. . . . . Vous trouverez des ingrats, me dit-elle, que vous importe? La reconnaissance est l'affaire des autres : la vôtre est de faire le bien que vous pouvez. Il le faudrait même pour le plaisir (1). »

On n'écrirait point ainsi, ce nous semble, des choses qu'on serait incapable de sentir. Les pensées profondes et les mots qui marquent la connaissance qu'elle avait des hommes, se trouvent assez souvent dans ses romans et ses lettres.

« Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin, dit une de ses héroïnes. »

(1) *Les peines de l'amour.*

« Les gens d'esprit, a dit madame de Tencin, font beaucoup de fautes de conduite parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. »

Une des lettres au maréchal de Richelieu contient la phrase suivante, qui prouve une bonhomie et une absence de prétentions rares dans les vieilles gens :

« Il y a si long-temps que j'étais belle qu'il n'y a plus de vanité à dire que je l'étais en perfection. »

Un mot bien connu est celui qu'elle dit un jour à l'égoïste Fontenelle en lui mettant la main sur le cœur :

« Ce n'est pas un cœur que vous avez là; c'est de la cervelle comme dans la tête. »

Le monde, qui paraît se complaire à juger les gens de travers, ne soupçonna pas les intrigues de la chanoinesse, quand elle y était

plongée tout entière; mais une fois qu'il fut au courant de l'influence que cette dame avait exercée, il voulut voir des déguisements et de l'astuce dans ses plus simples actions. Il la crut innocente pendant ses amours, galante quand elle était politique, et ambitieuse tandis qu'elle ne songeait plus qu'aux jouissances de l'esprit.

Claudine de Tencin mourut en 1749, fort calomniée par le public, mais aimée et considérée des hommes de mérite qui vivaient dans son intimité. Elle laissa, par testament, une foule de petits legs à ses amis, qui portèrent son deuil et la regrettèrent sincèrement. Fontenelle lui-même, qui n'a jamais pleuré de sa vie, en eut quelque chagrin. Il disait naïvement :

— C'est une perte irréparable! Elle connaissait mes goûts et m'offrait toujours les

mets que je préférais. Je ne retrouverai pas cela aux dîners de madame Geoffrin.

Il n'alla pas au convoi, de peur de gagner un rhume ou une courbature.

Les autres membres de la coterie eurent des regrets plus vifs, et la plupart restèrent amis, quoique le lien qui les avait unis longtemps se fût brisé. M. Pont-de-Vesle, neveu de la célèbre chanoinesse, hérita en partie de sa grande fortune. On sait qu'il avait de l'esprit et que c'était un original; mais ce serait nous écarter de notre sujet que de parler de lui, et son histoire serait fade après celle de sa tante (1).

(1) La meilleure édition des romans de madame de Tencin est celle donnée en 1825: *OEuvres complètes de mesdames de La Fayette, de Tencin et de Fontaines;* Paris, chez Moutardier. On y trouvera une belle et intéressante notice de monsieur Étienne, où il est fort question du cardinal de Tencin et de ses cabales.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Universitas BIBLIOTHECA Cittaviensis

CE DC 0036 . 2
.M88 1841 V001
COO MUSSET, PAUL FEMMES DE LA
ACC# 1065530

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002833811b

DC 36.2 .M88 1841 V1
MUSSET, PAUL EDME DE.
FEMMES DE LA REGENCE.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 09 15 05 5